PULCHÉRIE PAR MADAME BOURDON

Mathilde Bourdon







III 23 VI 27

PULCHÉRIE.

PROPRIÉTÉ.

IMP. L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

PULCHÉRIE

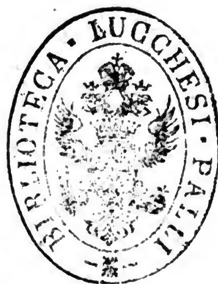
PAR

MADAME BOURDON

TROISIÈME ÉDITION







PARIS

LIBRAIRIE SAINT-GERMAIN-DES-PRÈS

PUTOIS-CRETTÉ, ÉDITEUR

13, RUE DE L'ABBAYE, 13.

1872

PRÉFACE

Dans un ouvrage, ayant pour titre *Abnégation,* que nous venons de publier, madame Bourdon, par quelques récits attachants, a prouvé qu'un bonheur pur et véritable est, même ici-bas, le partage de ceux qui pratiquent cette vertu : l'oubli de soi-même. Dans la nouvelle que nous offrons aujourd'hui au même public, l'auteur, par un exemple frappant du contraire, nous montre à quelles actions coupables, à quels égarements funestes peut se laisser entraîner celui qui, ne sachant pas faire le sacrifice de sa volonté, se laisse dominer par les conseils de l'orgueil et de l'amour-propre.

« Une jeune fille, sans expérience, croit pouvoir » elle-même disposer de son avenir. Oubliant Dieu » qu'elle aime, ses parents qui la chérissent, seule » elle veut bâtir à sa guise l'édifice de son bonheur ;

» édifice basé sur l'amour de l'indépendance, base
» fragile qui ne tarde pas à s'écrouler et ne laisse
» à la jeune imprudente qu'une vie d'amertume
» et de regrets. »

Tel est le canevas sur lequel a été fait Pulchérie. Réunir tout ce que le roman de nos jours a de plus émouvant, avec ce que la morale chrétienne a de plus pur : tel a été le but de l'auteur dans ce petit drame de la vie intime ; étude tout à la fois sévère et passionnée qui frappe l'imagination, captive l'intérêt, et laisse à l'esprit et au cœur les enseignements les plus graves. Cet ouvrage est destiné, nous l'espérons, à produire quelque bien, puissions-nous y coopérer, en l'ajoutant à la collection des lectures morales et littéraires que nous publions sous le titre de *Bibliothèque Saint-Germain.*

PULCHÉRIE.

I

PULCHÉRIE DE TERNOY A CECILE MAC-BUCCLEUGH.

Ternoy, 15 septembre 1781.

Que ta lettre, chère Cécile, m'a fait de bien ! tu me demandes si je me souviens du couvent et de notre amitié, vieille déjà, quoique nous soyons si jeunes, et si l'affection et la confiance que tant de fois nous nous sommes promises existent encore dans mon cœur comme dans le tien ? Ah ! peux-tu en douter ? Puis-je oublier ces moments radieux de l'adolescence, nos petites études, nos longs repos, nos promenades dans le jardin de l'abbaye, et l'amitié de sœur

que j'avais pour toi et que tu me rendais si bien? Je vivrais cent ans et je serais la plus heureuse des créatures que je n'oublierais pas ce temps-là : quel dommage que ce soit du passé! Hélas! faut-il le dire? l'avenir ne me promet rien qui égale un seul de ces beaux jours que tu me rappelles et dont j'ai gardé un si profond souvenir! Lorsque je serai à la fin de ma vie, il me semble que je ne dirai à personne, hormis à toi, Cécile, ces mots si doux et si pleins de choses! Te souviens-tu? — Tu me fais mille questions auxquelles je vais tâcher de répondre, mais à charge de revanche : je t'envoie un tableau d'intérieur, à condition que tu en feras autant, et que je recevrai à mon tour le miroir magique qui me fera voir ta maison et ta vie. Pendant que tu es retournée dans ta petite ville d'Agde, aux bords de la Méditerranée, et si loin de moi, je suis revenue dans la demeure paternelle, dans ce vieux château de Ternoy-Fontaine, dont je t'ai parlé si souvent, et je suis au fond de la Flandre pendant que tu es au bout du Languedoc. Prends la carte, cherche tout au nord, voilà Lille, non pas le beau Lille baigné par la Sor-

gue, mais Lille en Flandre, la ville des comtes et des ducs ; remonte encore un peu plus haut, cherche un petit bourg qu'on appelle Roubaix, et qui appartient à MM. de Soubise ; c'est près de là, sur la frontière, qu'est situé le château de Ternoy, au milieu de ces plaines monotones et fertiles qui font la richesse des propriétaires et la désolation des gens de goût. On arrive chez nous par une route carrossable frayée dans nos bois ; un donjon percé de meurtrières, un pont-levis, restes des fortifications d'autrefois, donnent entrée au château, que de larges fossés environnent. C'est une belle demeure, un manoir seigneurial dont mon père est fier à juste titre, et pourtant, Cécile, j'aimerais mieux habiter une de ces fermes au toit rouge, une de ces pauvres cabanes même, couvertes de mousse, dont les laborieux habitants m'envient peut-être... Pourquoi? diras-tu. Ah ! Cécile, si tu n'étais pas si loin ! si je pouvais te parler !... Mais reprenons. Le château est splendide, rien n'y manque : sveltes tourelles, grandes salles imposantes, beaux meubles d'aujourd'hui, vieux portraits d'autrefois, cour d'honneur entourée

d'orangers et de myrtes, chapelle recueillie, vaste parterre avec ses corbeilles fleuries et ses cascades jaillissantes, bois épais où s'ébattent les chevreuils, tout est beau, charmant, et rien ne me réjouit ; la fête est dans la nature, elle n'est pas dans mon cœur.

Mes parents sont la bonté même et je suis leur fille unique. Tu connais ma mère, aimable, gracieuse, comme si elle vivait au milieu du monde, et apportant dans notre solitude l'entrain et la gaieté qu'elle aurait dans un salon. Mon père m'inspire autant de tendresse et plus de crainte ; il est silencieux, grave, même parmi ses témoignages d'affection ; je le vois peu d'ailleurs ; il chasse, il visite ses terres, ou, enfermé dans son cabinet, il lit tout ce qui paraît de nouveau. Ma vie est régulière et douce... si elle pouvait durer ainsi ! Je me lève de bonne heure ; on m'habille ; la messe que nous dit un religieux récollet qui habite au château, le déjeuner, un peu de musique, un peu de broderie, me mènent jusqu'au dîner ; l'après-midi, nous nous promenons à pied dans les bois lorsqu'il fait beau, ou nous sortons en carrosse, ma mère et moi, pour

faire quelques visites dans le voisinage; parfois nous nous dirigeons vers une de nos fermes, nous y faisons collation; le soir, je travaille à l'aiguille, et, après le souper, je joue du clavecin pour mon père, qui aime surtout la musique de Dalayrac. En ce moment l'ordre de nos journées est quelque peu interrompu, car la saison des chasses a amené grand monde au château... On m'interrompt: je te quitte, ma Cécile, en t'embrassant mille fois. Ecris-moi; j'attends.

PULCHÉRIE.

II

CÉCILE A PULCHÉRIE.

Agde, 25 septembre 1781.

Ma belle châtelaine, j'ai reçu ta lettre avec joie et je l'ai lue avec inquiétude. Que se passe-t-il donc dans ton cœur? Tu es jeune, tu as d'excellents parents, une grande fortune qui peut te permettre de faire beaucoup de bien ; bien plus, tu es chrétienne, et tu pleures, et tu maudis presque le sort que le bon Dieu t'a fait, tu ne jouis d'aucun des dons brillants que l'aimable Providence t'a départis ! Qu'est-ce qui peut troubler une si calme, une si belle destinée? Réponds-moi, confie-moi tes peines; sans doute, ce ne sont que des craintes vagues, des fantômes sans réalité, qui se dissiperont lorsque tu voudras leur donner un corps, mais prends garde à

ces rêveries que la folle du logis enfante. Si tu crains, si tu espères, si un mouvement trop vif agite ton âme, confie-toi à ta mère, Pulchérie, et si tu n'osais, confie-toi au moins à ton amie, à ta sœur... Je ne t'en dis pas davantage, mais combien je vais prier pour toi !

Tu veux que je te parle de moi, de mes occupations, du séjour que j'habite, que je te raconte ma vie enfin? Ma lettre, chère Pulchérie, n'est point datée d'un vieux manoir rempli de souvenirs de famille ; pauvres jacobites exilés, nous n'avons pas d'héritage sur la terre étrangère... La maison de nos ancêtres, qui se mire dans un lac de notre chère Ecosse, a passé en d'autres mains, et nos pères n'ont apporté en France que leur épée. Tu sais que mon père est au service du roi depuis sa tendre jeunesse; il a commandé pour Sa Majesté la ville d'Hesdin, et c'est ce qui m'a valu le bonheur d'être élevée avec toi aux Bénédictines de Douai. Depuis, on l'a nommé au commandement de la ville et de la forteresse d'Agde, et nous habitons ce nid de vautours, bâti en noire basalte, qui domine à la fois la plaine et la mer. A nos pieds, nous

voyons, au midi, la Méditerranée étincelante sous le soleil, ou bouleversée par de courts orages; au nord, la ville noire et pauvre s'appuie contre les rochers que surmonte la citadelle ; des montagnes pelées, des champs poudreux, dévorés par le soleil, et où n'apparaît que de loin en loin la pâle verdure de l'olivier et le noir feuillage des mélèzes, forment notre horizon. Nous ne voyons personne ; il se passe des semaines sans que nous rencontrions d'autres visages que ceux des soldats qui montent la garde sur les remparts; mais, je le confesse, cette solitude ne me pèse pas : la société si douce de mes parents me suffit ; et puis, j'ai beaucoup d'occupations ! Je soulage ma mère dans les soins du ménage, j'aide notre unique servante, je travaille à l'aiguille, et, le soir, je chante à mes chers auditeurs quelques airs de la vieille Ecosse qui font pleurer mon père. Il ne se lasse jamais de m'entendre répéter le vieil air jacobite :

Nous ne reviendrons plus !

Hélas ! Pulchérie, le cœur de l'exilé bat encore sous l'uniforme de l'officier français.

Voilà notre vie ; elle est heureuse dans sa médiocrité, animée dans sa solitude, échauffée par le soleil des saintes affections. Une seule chose me manque, c'est que tu saches, à ton tour, connaître et apprécier le bonheur que Dieu t'a donné.

A bientôt, amie chérie, je t'embrasse comme je t'aime.

CÉCILE.

III

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Ternoy, octobre 1781.

N'as-tu jamais lu de romans? non, je pense. Eh bien, Cécile, en voici un qui n'a de roman que le nom. Deux officiers, deux frères d'armes, comme au temps de l'antique chevalerie, étaient unis par la plus étroite amitié. L'un d'eux, durant la guerre de sept ans, sauva la vie à l'autre ; ils résolurent de rendre plus intimes encore des relations que cimentaient le sang versé et des périls affrontés en commun. Le plus âgé des deux avait un fils; le second était sur le point de se marier; il promit d'unir sa première fille au fils de son ami, et, dès avant sa naissance, le sort de cette enfant se vit ainsi réglé par la volonté de son père. Elle naquit, elle vit, tu la connais,

Cécile; elle s'appelle Pulchérie de Ternoy, et son fiancé, son maître, le comte Yves de Septmeries, viendra avant peu réclamer sa propriété, son esclave. Voilà le roman, voilà l'histoire, voilà le secret de ma vie. Je ne me suis jamais appartenue; avant de venir au monde, j'étais livrée à un inconnu, pour lui on m'a nourrie, pour lui on m'a élevée, pour lui j'ai grandi; mes pensées, ce qu'on appelle mes talents et ma beauté ne sont pas à moi : ils sont à ce maître que je ne connais pas, mais dont je porte les chaînes, et qui, s'il reçoit ma main, ne daignera pas même me savoir gré de mon choix. Je ne suis pas libre. Oh ! si tu savais, Cécile, combien cette pensée m'oppresse ! M. de Septmeries est dans les mers de l'Inde, à deux mille lieues de Ternoy, eh bien! il semble que sa pensée et sa main pèsent sur moi, et qu'alors que mon cœur bat, que mon âme aspire à l'indépendance, son image se dresse, me glace, m'étouffe et me dit : — Tu es à moi ! n'essaie pas d'aimer et de vouloir, tu n'es pas libre !... Ce joug m'est odieux, et rien ne pourra m'en délivrer. Je connais mon père et ma mère, leur volonté à cet égard sera inflexible... Plains-moi,

Cécile ; on plaint le prisonnier, on plaint le condamné qu'un sort inévitable attend : plains-moi donc !

Ce que je sais de M. de Septmeries n'est pas fait pour me rassurer; il est, dit-on, d'un caractère sévère, absolu, et d'une dévotion qui n'est plus de notre temps. Il se propose, lorsqu'il m'aura épousée, de vivre dans ses terres, au fond des Vosges, et de ne s'occuper que de ses paysans. Quelle existence, chère Cécile, et j'en avais entrevu une autre ! Adieu.

PULCHÉRIE.



IV

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Ternoy, octobre 1781.

J'ai commencé, j'achèverai. Les derniers mots de ma lettre ont dû te faire penser, ma Cécile, que j'avais au fond du cœur un autre secret plus cher que le premier. Oui, j'ai entrevu une meilleure destinée; j'ai rêvé une union dont les chaînes m'eussent été douces comme tout ce que le cœur accepte et bénit, et juge si j'ai maudit alors les liens dont je suis garrottée! Je suis semblable à l'oiseau que retient un fil: il s'envole, un instant il plane dans l'air, il entend de loin le gazouillement de sa compagne qui l'appelle, il sait que là-bas, là-bas est son nid plein d'ombre et de repos, il voudrait y voler à tire-d'aile... Mais un mouvement du fil le ramène vers la

terre... Adieu les champs, le soleil et les ombrages familiers : on le rentre dans sa cage ; les enfants méchants le tourmentent... crois-tu que l'oiseau vivra longtemps ?

Mais je divague. Ecoute. Je t'ai dit que, durant la saison des chasses, un grand nombre d'amis de mon père se réunissaient à Ternoy ; la plupart, fidèles disciples de saint Hubert, partaient de grand matin, chassaient toute la journée, et rentraient pour le dîner, mouillés, crottés, harassés et d'assez méchante humeur, jusqu'à ce que la bonne chère et le vin leur eussent rendu un peu de gaîté. C'étaient de fort bons convives, mais des hôtes assez ennuyeux. Ma mère les supportait avec sa bonne grâce ordinaire ; pourtant elle semblait apprécier la société d'un jeune homme de ses parents, M. de Sainte-Brice, qui, souvent, ne suivait pas les chiens et les piqueurs et nous faisait compagnie au salon. Cécile, j'ai connu alors des heures qui ne reviendront plus. M. de Sainte-Brice a une charge à la cour ; il vit dans le grand monde ; il est à la fois l'ami et le Mécène de ces hommes distingués, de ces novateurs dont les écrits vont remuer le

monde ; son esprit étincelant et hardi leur doit, à ce qu'il assure, son émancipation ; mais ni la fréquentation du monde, ni l'étude, n'ont altéré la force et l'ardeur de ses affections, et ses manières ont un charme et un naturel inexprimables. Ah ! Cécile, ne t'étonne pas de mes rêves : la vie ne serait-elle pas douce avec un pareil ami ? Les joies du cœur, ce qui fait qu'on vit et qu'on aime à vivre, ne seront-elles pas le partage de la femme d'Albéric ? Et moi, quel est le sort qui m'attend ?

A travers la distance qui nous sépare, je crois t'entendre ; tu me blâmes, tu t'effraies... peut-être as-tu raison... Mais ceux qui ont décidé de moi dès avant ma naissance, qui m'ont privée de ma liberté avant même que j'eusse reçu l'être, ceux-là n'ont-ils pas quelque tort ? Adieu, Cécile, adieu.

PULCHÉRIE.

V

CÉCILE A PULCHÉRIE

Agde, janvier 1782

CHÈRE PULCHÉRIE,

Je ne saurais dire jusqu'à quel point ton long silence m'étonne et me fait peur. Tes dernières lettres m'avaient plongée dans de trop justes inquiétudes : tu joues avec le bonheur, enfant imprudente, tu te laisses égarer loin du vrai chemin, et un jour, un jour peut-être, tu pleureras avec des larmes amères les biens que tu dédaignes aujourd'hui. J'ai entendu parler du comte de Septmeries par un officier, ami de mon père, qui a combattu avec lui dans l'Inde ; le comte est, il est vrai, un chrétien austère (il fut un temps, chère Pulchérie, où ce titre eût été une recommandation à tes yeux), mais il est aussi

un gentilhomme accompli, l'esprit le plus élevé et l'âme la meilleure. On m'en a cité des traits qui m'ont émue, car il est courageux et bon, sévère dans ses principes et pour lui-même, mais facile, indulgent, charitable pour les autres. Il est de ceux qui savent combien il y a de gloire à être bon, comme le disait Philoctète. Te souviens-tu combien nous trouvions ce mot juste et beau lorsque nous le lisions ensemble dans Télémaque ? Eh bien ! cet homme que les braves respectent, que les pauvres chérissent, cet homme au nom sans tache et déjà glorieux, c'est ton fiancé, celui que le bon Dieu te destine, et tu le refuses... Pour qui ? Ton homme de cour si brillant, si spirituel, ce Mécène des beaux esprits, vois-tu, je m'en défie... Combien tu es changée depuis que tu le connais, dirai-je depuis que tu l'aimes ? Les chrétiens fidèles à la foi de leurs pères te paraissent trop sévères ; tu crains la vie sérieuse d'une femme et d'une mère consacrée à sa famille et aux bonnes œuvres ; tu désires aller à la cour... Enfin tu as des secrets pour ta mère... O ma Pulchérie, ma compagne bien-aimée, que fais-tu ? où vas-tu ? vers quel abîme...

Je tremble, je prie pour toi, je prie ton bon ange de t'éclairer, de te conduire dans le droit chemin de la vérité, qui sera pour toi celui du bonheur. Je t'en conjure, écris-moi, et dis-moi si tu peux, que tu as tout avoué à ta mère, que M. de Sainte-Brice est parti, et que tu attends en paix, avec confiance, le mari que tes parents t'ont choisi. Ecris-moi, je suis extrêmement inquiète.

Ta Cécile.

VI

PULCHÉRIE À CÉCILE.

Ternoy, février 1782

Chère Cécile,

Je suis si émue, si troublée, mon âme est tellement remuée jusque dans ses profondeurs, qu'il faut que je t'écrive, et que, même à distance, je déverse le trop plein de mon cœur dans le tien. Oh! que n'es-tu ici! Je vivais confiante, absorbée dans un bonheur que je n'ai jamais connu, lorsqu'une nouvelle que j'aurais dû prévoir m'arracha à ces rêves qui étaient devenus ma vie. M. de Septmeries revient, il est en Europe, avant peu de jours il sera ici! Il a écrit à mon père pour lui rappeler leurs engagements, et mon père m'a dit avec joie, en m'embrassant : « Avant trois mois, Pulchérie, tu seras mariée. Ton fiancé arrive. »

Ces paroles me navrèrent de douleur. J'avais espéré jusqu'alors... Quoi? Je ne saurais te le dire. Il me semblait que l'absence du comte devait se prolonger indéfiniment, qu'un événement possible, mais improbable, m'aurait rendue libre, et que j'aurais pu avouer tout haut les secrètes préférences de mon cœur. Je serai trop faible, je le sens, pour lutter contre la volonté de mes parents, pour me dérober, par une énergique résistance, à l'avenir qu'ils m'ont préparé; mais cet avenir, mais cette vie de mensonge, mais cette union forcée, je ne les accepterai jamais, et j'y saurai échapper! J'ai écrit, pour la première fois de ma vie, à Albéric; il est à Lille, chez l'intendant de la province; je lui dis la ruine de nos espérances, et je lui demande ce qu'il faut faire.

Quelques heures plus tard.

VOICI SA RÉPONSE :

« Votre lettre me désespère. Nous serons donc
» à jamais séparés, à moins que votre courage

» et votre constance ne franchissent les obstacles.
» A jamais séparés, Pulchérie ! Mais un mariage
» secret pourrait nous sauver de ce malheur pire
» que la mort. Je serai cette nuit avec un prêtre
» dans la chapelle de Notre-Dame d'Assistance,
» située sur la lisière de vos bois... Viendrez-
» vous? Obtiendrai-je cette preuve de votre
» amour et de votre confiance? Je la sollicite à
» genoux... Cette nuit seule nous reste, demain
» je pars pour Paris, où les devoirs de ma charge
» me rappellent impérieusement, et le comte
» arrive ! Ah ! vous ne pourrez pas résister, à
» moins qu'un nœud sacré ne nous lie ! Décidez
» de notre sort, Pulchérie ; j'ignore quel serait
» le vôtre si nous étions séparés, le mien, je le
» connais d'avance... Je ne vivrai pas sans vous,
» je ne vivrai pas en vous sachant la femme
» d'un autre. »

Oh ! Cécile, que faire ! Il a raison, je ne pourrai pas résister et il mourra de ma perte ! Pour comble de malheur, il part... Je serai seule, abandonnée à une autorité tyrannique, condamnée à une union que mon cœur repousse... Je suis décidée, j'userai de la liberté que tout

être humain a reçue de Dieu, je m'affranchirai par un acte courageux des liens et des devoirs que l'on veut m'imposer. J'ai répondu à Albéric. J'irai.

Le lendemain.

Le nœud irrévocable est formé... Cécile, et je tremble et je pleure! Je veux tout te dire. Je passai la journée d'hier dans une agitation nerveuse. Je n'osais pas regarder mes parents, et les paroles les plus indifférentes me faisaient un mal affreux; il me semblait qu'on allait lire mon secret sur mon visage. Les paroles aimables de ma mère, ses attentions, sa joyeuse confiance me remplissaient de confusion... Vingt fois j'ai été sur le point de me jeter à ses genoux et de lui tout avouer, mais la pensée d'Albéric, de son désespoir, l'image de cette funeste union que je rendais inévitable en m'abandonnant à la volonté de mes parents, les sentiments de mon propre cœur glacèrent l'aveu sur mes lèvres. Un peu avant le souper, ma mère me fit approcher de son métier à broder; elle avait, tout le jour, paru

occupée d'un dessin qu'elle traçait sur le canevas. « Regardez, Pulchérie, » m'a-t'elle dit en levant la mousseline qui cachait son ouvrage. Je vis qu'elle avait dessiné le contour d'une chaise; au milieu se trouvait un bouquet de fleurs que surmontait une couronne comtale. — Je vais faire un meuble complet que je vous destine, ma fille; vous l'emporterez dans les Vosges pour embellir votre vieux château. Voyez, toutes les fleurs seront blanches, mais j'en varierai les espèces : roses, marguerites, pivoines, lis, muguets; je broderai la couronne en or, le fond sera cramoisi, à moins que vous ne préfériez le bleu céleste... Dites, mon cher cœur? — Ce qui vous plaira le mieux, maman, répondis-je d'une voix à peine intelligible.—Et moi je compléterai le mobilier de votre petit salon, interrompit joyeusement mon père en se frottant les mains; nous n'y mettrons que des dorures et du bois de rose... Je connais Septmeries, ma fille; c'est une belle maison, un peu à la gothique, mais d'un grand air et d'une belle apparence... Un parc superbe, et un pays giboyeux, abondant... On pêche là à l'épervier et on chasse à courre. Nous

nous verrons souvent, soit ici, soit dans vos montagnes, ma chère enfant. »

Chaque mot enfonçait le trait dans mon cœur, mais chaque mot aussi me montrant combien était inébranlable la résolution de mes parents, fortifiait mes propres desseins. Cette soirée mortelle finit enfin. Je rentrai dans ma chambre et j'appelai Rose, ma sœur de lait, qui, tu le sais, m'est si fidèle et si dévouée; tu la connais, puisqu'elle m'avait suivie à l'abbaye; je lui racontai tout mon secret; elle m'interrompait à chaque instant par des exclamations effrayées, et toi-même, Cécile, tu n'aurais pu employer plus de force, ni plus d'éloquence suppliante pour me détourner de mon projet. A chaque instant elle répétait: — Que diront Madame et M. le baron? O doux Jésus! Mademoiselle, pensez-y bien! de si bons parents! Ils seront fous de douleur en apprenant cela...

J'étais résolue, et sûre, malgré tout, de l'aveugle dévouement de Rose; je la congédiai jusqu'à l'heure, l'heure prochaine de mon mariage. J'avais besoin d'être seule... Alors, Cécile, l'effroi, la douleur, les réflexions revinrent. Je pensai à

mes parents, aux tendres soins dont ils m'avaient entourée, à l'amour caressant de ma mère, à l'affection grave et profonde de mon père ; et, un instant j'hésitai. Je me levai poussée par un mouvement irrésistible ; je voulus aller les trouver... Je sortis de ma chambre ; j'entendis des voix dans le cabinet de ma mère ; la portière baissée ne m'empêchait pas de comprendre ; mon père disait : — Je suis fort aise que Septmeries arrive : la tête et le cœur d'une jeune fille sont toujours en péril tant qu'une affection légitime ne les occupe pas, et, je l'avoue, les airs langoureux de Sainte-Brice ne me plaisent guère.— Vous auriez cru ? — Hum ! hum ! ce que je sais, c'est que jamais ma fille, de mon consentement, n'épousera un autre que le fils de mon ami, et cela plus tôt que plus tard...

J'en avais assez entendu ; je me retirai lentement. Rose m'attendait chez moi, elle s'était procuré la clef du jardin. A côté de ma chambre, située à l'angle du château, se trouve une tourelle qui contient un escalier ; au bas de cet escalier est une porte qui conduit dans le parterre, et c'était la clef de cette porte, depuis très-longtemps condam-

née, que Rose avait prise au milieu d'un vieux trousseau pendu à la cuisine. Le moment était venu : je me couvris d'une mante noire, et le cœur palpitant, mais résolu, je descendis les degrés. La porte glissa sans bruit sur ses gonds soigneusement huilés; nous traversâmes le jardin et le parc, dont les sentiers bien connus ne nous offrirent pas d'obstacles. A l'entrée du bois, une ombre s'avança vers moi... une voix chérie prononça mon nom : c'était Albéric ! Il prit mon bras et me conduisit rapidement vers la chapelle. Il me parlait, Cécile, et j'oubliais tout; je ne voyais qu'une chose : l'impossibilité de vivre séparés.

Une faible lueur brilla tout à coup à travers les arbres. — Le prêtre nous attend, dit Albéric. T'ai-je parlé, Cécile, de cette antique chapelle, où, lorsque j'étais enfant, je portais des bouquets et des guirlandes que nous suspendions, Rose et moi, à l'autel de la bonne Vierge ? Elle fut fondée, dit-on, par une de mes aïeules, dans un lieu désert de ses domaines, mais à la Notre-Dame de Septembre, les paysans des alentours y viennent en pèlerinage. L'étroit sanctuaire n'était éclairé que par deux pâles flambeaux allumés à côté

de l'autel ; les ex-voto d'argent suspendus aux pieds de la statue de la Vierge jetaient de faibles éclairs, mais l'image de Marie restait dans l'ombre, et, te l'avouerai-je, je n'osais, je ne pouvais prier. Je m'avançai tremblante vers l'autel, mes genoux fléchissaient, et il se faisait dans mon âme une lutte étrange entre la crainte et la résolution, entre l'attendrissement que me causait le souvenir de mes parents et les liens puissants de l'affection qui m'entraînaient vers le seul homme que je veuille accepter pour époux. Ce combat violent ne fut pas long. Le prêtre sortit de la sacristie, revêtu de l'aube et de l'étole ; il vint vers nous, et, en peu d'instants, nos promesses furent échangées et la bénédiction nuptiale prononcée sur nos têtes. J'étais la femme d'Albéric ! Nous sortîmes de la chapelle, et je le suppliai de me ramener aussitôt au château. Il semblait ivre de joie, et moi j'étais heureuse ; il était près de moi et l'avenir nous appartenait ! Arrivé près du parc, il me serra dans ses bras et me fit ses adieux. Oh ! alors, Cécile, ma force et mon bonheur s'évanouirent ; j'avais oublié qu'il partait et que j'allais rester sans protecteur, sans

conseil, et en présence de mes parents ou trompés, ou irrités ! Je rentrai dans ma chambre, appuyée sur Rose, et je ne sentis plus que la douleur de l'absence, l'effroi d'une lutte terrible avec mes parents, et les justes terreurs d'une situation mystérieuse...

Je ne te dirai pas ce que j'éprouvai en paraissant le lendemain devant mon père et ma mère. Aucun mot ne pourrait exprimer l'angoisse qu'un semblable secret fait peser sur ma vie. Le souvenir d'Albéric même était impuissant à conjurer la tristesse et l'inquiétude dont j'étais oppressée. Oh ! que les caresses de mes parents me semblaient amères ! que les témoignages de leur confiance étaient poignants pour mon cœur ! Pourquoi mon père a-t-il disposé de moi dès avant ma naissance ? Pourquoi a-t-il garrotté une âme impatiente et fière ? Il me semble que, libre, j'eusse été si heureuse de lui obéir ! Hélas ! c'est le joug qui m'a donné la soif de la liberté !

Une circonstance encore m'a attristée. Ce matin, j'ai ouvert mon coffre à bijoux pour y cacher l'anneau de mariage qu'Albéric avait passé à mon doigt. Un mouvement maladroit

fit tomber un médaillon attaché à une chaîne de Venise ; je le ramassai, et je reconnus le portrait du comte Yves, qu'il avait envoyé à sa fiancée alors qu'il est parti pour les Indes. Je jetai sur ce portrait un coup d'œil involontaire, et il me sembla (folie de ma pauvre tête fatiguée !) que ce fier visage avait une expression de tristesse, et que ces yeux noirs et profonds me jetaient un regard de reproche. D'autres femmes, peut-être, eussent été orgueilleuses de porter son nom... Une autre, je l'espère, le consolera de sa perte.

Adieu, chère Cécile ; tu me blâmeras, je le sais, tu m'aimeras encore, n'est-ce pas ? Oh ! j'ai besoin d'être aimée ! Je me sens si malheureuse et si abandonnée ! Toi qui pries, prie pour ta

PULCHÉRIE.

VII

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Ternoy, mars 1782

Ma chère Cécile,

La crise imminente que je redoutais s'est éloignée, je respire. Le comte de Septmeries, que l'on attendait de jour en jour, est tombé malade à Brest ; sa vie n'est plus en danger, mais la convalescence sera fort longue, et je vois devant moi des jours et peut-être des semaines de tranquillité.

Cependant, peut-on appeler du nom de tranquillité la situation fausse et douloureuse où je me trouve ! Ah ! Cécile, que tu es heureuse de n'être pas obligée de feindre ! Tu te lèves, calme et souriante, la vérité préside à toutes tes paroles, tu reçois des bénédictions, et tu les mérites ; ton

front ne rougit pas sous le baiser maternel, l'œil ami de tes parents lit jusqu'au fond de ta conscience, tu ne trembles pas chaque fois qu'arrive une lettre, une visite ; tu es dans la paix, dans une profonde paix... Heureuse, heureuse Cécile !

Nous avons reçu des nouvelles du comte de Septmeries par son valet de chambre ; la lettre de ce pauvre homme m'a touchée, et je dois convenir que celui qui inspire de tels sentiments à un inférieur doit être bon, généreux, et posséder une âme au-dessus du vulgaire. Mon père m'a montré cette lettre, en faisant l'éloge du comte, en me citant mille traits de son enfance, de sa première jeunesse, qui prouvent un caractère élevé... Il n'aurait pas parlé de son fils avec plus d'âme et de chaleur... Pauvre père !

Ta lettre, Cécile, tes énergiques reproches m'ont fait pleurer ; mais peut-être si tu avais lu au fond de mon cœur, si tu avais vu mes craintes, si tu avais connu celui à qui ma foi est désormais engagée, peut-être m'aurais-tu excusée... Cependant écris-moi, conseille-moi si tu le peux ; j'ai tant besoin de conseils et d'appui !

Les lettres d'Albéric que je reçois assez exac-

tement sont mon bonheur ; elles ouvrent la porte de l'avenir devant moi, l'avenir, où je me vois heureuse, réconciliée... aimée... Mais que de soucis me donne, d'autre part, cette correspondance clandestine! Et quand cette triste vie de ruse et d'imposture finira-t-elle !

Adieu, chère Cécile, pense à moi qui ne t'oublie jamais.

PULCHÉRIE.

VIII

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Ternoy, avril 1782.

Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un ! Cette réflexion de La Bruyère se retrouve sous ma plume, chère Cécile, mais ce n'est pas à toi que peut s'adresser un reproche ; tu ne fais pas naître de tristes retours dans l'âme qui te chérit. L'amitié égale, fidèle, sans changement et sans nuages, n'apporte au cœur qu'une douce sécurité, mais elle n'a pas suffi à mon bonheur ; je l'ai placé dans des sentiments plus exclusifs, dans une affection ardente, et je me demande déjà si j'ai trouvé ce que je cherchais. Si tu savais, Cécile, combien, depuis quelque temps, les lettres d'Albéric me donnent peu de satisfaction, combien peu elles répondent à ce que j'éprouve

moi-même! Courtes, enjouées, gracieuses, peut-être seraient-elles de fort jolis billets adressés par un mari à sa femme, durant une courte absence et dans une position ordinaire; mais nous! moi qui lui ai tout sacrifié! lui qui a obtenu ma main et ma foi, au mépris d'un devoir sacré, grâce aux décevantes apparences d'un amour si profond et si tendre! lui m'écrire ainsi, sur le ton d'une glaciale plaisanterie ou d'une galanterie étudiée! Oublie-t-il donc ce que je souffre, ce que je me prépare à souffrir! Ne sait-il plus qu'il est mon unique appui sur la terre, et que si je ne puise pas dans son affection force et courage, je serai de toutes les créatures la plus misérable et la plus abandonnée! J'étudie minutieusement chacune des lettres qu'il m'écrit; je la commente, je cherche à en découvrir les sens cachés, à lire *entre les lignes,* comme nous disions au couvent; je me mets l'esprit à la torture, mais en vain; je n'y trouve que froideur mal déguisée, légèreté poignante, habitudes d'égoïsme et d'oubli, et je me demande si c'est là celui que j'ai tant aimé, celui qui m'a tant aimée!

Les doutes les plus cruels suivent la lecture de

ces lettres; il semble que, transie de froid, j'épuise mes dernières forces à souffler sur les cendres glacées d'un feu éteint, qui ne peut plus rendre à mes membres la chaleur et la vie... Je souffre, Cécile; c'est le début de la punition. Il est bien amer! Une terrible inquiétude se joint à mes peines; l'instant redouté est venu; le comte de Septmeries arrive dans trois jours, le mardi de Pâques. Que vais-je devenir?

Deux jours après.

Je ne puis parler qu'à toi seule, chère Cécile, et si tu savais ce que je viens d'entendre! Reçois dans ton cœur fidèle cette triste confidence dont le fardeau m'accable et me fait rougir. Hier, à cause de la fête, mon père avait donné un grand dîner auquel assistait l'intendant de la province, parent, comme je crois te l'avoir dit, de M. de Sainte-Brice. Au dessert, un des convives lui demanda des nouvelles d'Albéric. M. de ... répondit en riant :

— Il a passé à Paris un joyeux carême, on ne parle que de ses folies! Grand jeu, dépenses

folles ; bref, il semble avoir pris la devise de la feue duchesse de Berry : *Courte et bonne!*

— Mais sa fortune? dit un des convives.

— Bah ! il a un titre et un joli visage ; avec cela, mon cher, on trouve des héritières...

Cécile, je suis une héritière, moi !

La conversation continua sur ce ton, je ne puis t'en dire tous les détails ; mais à dater de ce moment, un sentiment que je n'avais jamais connu, l'humiliante jalousie, cette vipère qui mord et déchire, entra dans mon âme, suivie de son affreux cortége, les soupçons, les craintes, la colère et le doute qui empoisonne jusqu'au passé lui-même. Albéric m'a-t-il jamais aimée? Ma fortune n'a-t-elle pas été l'objet de cette recherche, de cette insistance, de cette comédie d'affection? N'est-ce pas elle qui l'a poussé à m'unir à lui par un nœud indissoluble? Si cela est, je suis bien misérable, et le châtiment peut-être dépasse la faute. Mais si cela n'est pas, s'il m'a aimée, sincèrement aimée, si la légèreté seule, l'exemple contagieux des autres, l'ont jeté dans ces écarts... oh ! qu'il revienne, il est sûr de son pardon ! Je souffre trop pour ne pas pardonner.

Demain, que se passera-t-il ? M. de Septmeries arrive : mon père et ma mère sont au comble de la joie. Mes pensées se heurtent dans ma tête, mais elles sont également douloureuses. Adieu, chère Cécile, je t'écrirai bientôt.

PULCHÉRIE.

IX

PULCHÉRIE A CÉCILE

Ternoy, avril 1782.

Il est arrivé, Cécile, il est ici depuis trois jours, trois jours de tortures... Mon père et ma mère l'ont reçu avec la plus vive tendresse, comme un ami longtemps regretté, comme un hôte longtemps désiré, comme un fils enfin. Je n'osais pas lever les yeux ; mon père l'amena vers moi et me dit : — Ma chère enfant, le fils de mon vieil ami, le comte de Septmeries ! Je m'inclinai. Le comte m'adressa quelques mots que je n'entendis pas ; les battements de mon cœur me suffoquaient, et, sous ce regard attentif qui pesait sur moi, je me sentais pâlir et rougir. Il s'éloigna et alla s'asseoir à côté de ma mère ; je respirai un peu, et je pensai alors que si un funeste

3.

amour ne m'avait pas engagée, ce moment eût été le plus doux de ma vie. Obéissante à mes parents, confiante en leur choix, libre et tranquille, j'aurais reçu avec satisfaction celui qui m'était destiné, et j'aurais appris à l'aimer sous les yeux et avec l'approbation des miens... la franchise et la vérité auraient régné dans mes démarches, et la paix eût été au fond de mon cœur... Et maintenant !

Depuis trois jours, plus maîtresse de moi-même, j'ai pu observer le comte ; et l'impression défavorable que j'avais reçue jadis s'est évanouie : la noblesse de son âme, la dignité de son langage ont triomphé de mes préjugés... Peut-être n'a-t-il pas la grâce de l'homme de cour, mais il a l'autorité d'un honnête homme et d'un homme de bien. Je dois rendre cette justice à l'ami de mon père.

Ma pauvre mère, dans son enthousiasme, disait hier en parlant de lui : —Il me fait penser aux héros de la chevalerie : comme eux il est vaillant sans brutalité, et doux sans faiblesse. Il a le génie d'un homme de guerre, la piété d'un saint et la simplicité d'un enfant.

Et il ne sera jamais son fils !

Peut-être t'étonnes-tu que je n'aie pas encore parlé? Je le devrais, je le sens, mais une invincible terreur paralyse ma langue; j'attends, je recule, d'heure en heure, de jour en jour... Je jouis en ce moment d'un reste de repos; mes parents ne m'ont pas encore rejetée et maudite, mais l'aveu, l'aveu, par quels malheurs sera-t-il suivi?

Les lettres d'Albéric sont toujours conçues dans le même esprit; il se rit de mes inquiétudes, il raille mes soupçons, il se joue de mes larmes, et il m'assure qu'avant peu je serai habituée à cette vie de Paris, à ce ton de la cour, à ce mépris de tous les sentiments graves, et que je l'aurai peut-être surpassé dans cette triste science du monde. Ah! jamais! Hier, le comte de Septmeries parlait de son père et de sa mère, et de l'amour tendre et profond qui régnait entre eux, de cette affection toujours la même, sous les cheveux noirs et sous les cheveux blancs; il me regardait, il semblait me dire : Nous serons ainsi! Mes parents écoutaient avec complaisance, et moi, je pensais à Albéric,

et je me disais encore : Jamais! Vois-tu, Cécile, avec ces fatales lettres, le désenchantement est entré dans mon cœur, car j'ai vu trop clair dans le sien.

Je continuerai ma lettre plus tard.

Huit jours après.

Je n'ai pas encore parlé, le courage me manque, et tout se dispose pour mon mariage ! Personne ne doute de mon assentiment, mais mon père et ma mère, par bonté, veulent que, dans la familiarité de la campagne et de la vie de famille, je connaisse celui qui doit être mon époux. Sans doute, ils pensent que je puiserai dans cette intimité une nouvelle raison pour l'aimer. Ah! Cécile, ils n'ont que trop raison ! Je connais maintenant le comte de Septmeries, et je vois en lui tous les dons qui eussent fait le bonheur de ma vie. Mais, Cécile, il est trop tard, et je me répète, avec un inexprimable repentir, ce mot qui retentit sans cesse dans l'abîme de la désolation éternelle : Je me suis trompée ! il est trop tard. Cependant il faut parler : l'honneur, la

loyauté, les serments que j'ai prononcés devant l'autel, tout m'y oblige; j'aimerais mille fois mieux mourir. Prie pour moi, chère Cécile, je ne sais plus prier moi-même, ma foi est glacée, la prière s'éteint sur mes lèvres, le sentiment du devoir s'efface, je ne sens plus rien qu'une douleur aride sans espérance et sans consolation.

PULCHÉRIE.

X

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Ternoy, mai 1782.

Le moment décisif est venu ; ta lettre, celles que je reçois d'Albéric me pressent de rompre un trop long silence ; mais tes exhortations, Cécile, sont douces, tendres, empreintes de la bonté de ton âme ; les siennes, dures, impératives, sont bien près de la menace et pas loin de l'outrage. Il ne plaisante plus maintenant : il parle en maître. Allons, du courage ! que je sache avouer ce que je n'ai pas craint de faire !

Quelques heures plus tard.

A l'issue du déjeuner, mon père m'a dit avec une douceur toute paternelle : — Ma chère en-

fant, le comte de Septmeries désire vous parler en présence de votre mère : sûr de notre aveu, il désire aussi obtenir le vôtre, et vous apprécierez, j'espère, Pulchérie, la délicatesse de ses procédés. Je ne répondis pas ; mon père voulut m'encourager ; il m'embrassa, et en me serrant contre sa poitrine, il sentit le tremblement de mes membres. « Vous êtes émue, vous tremblez, Pulchérie, me dit-il, quel enfantillage ! calmez-vous, ma chère petite, vous serez heureuse ; je ne connais pas de plus galant homme que Septmeries, il vous aime....

Je ne répondis rien; il continua :

— Vous avez devant vous le plus bel avenir; allez, ma fille, allez assurer Septmeries de votre consentement ; vous mettrez le comble à ses vœux et aux nôtres.

Je voulais parler, je ne pus, suffoquée de sanglots, je m'appuyai sur le sein de mon père ; il me releva, et me dit avec un peu de sévérité :
— Calmez-vous, Pulchérie, ces pleurs sont hors de saison ; je vous laisse, mais dans dix minutes il faut que vous descendiez auprès de votre mère. Il sortit, je tombai sans forces sur une

chaise; Rose me fit respirer des sels, et m'encouragea à descendre, à m'expliquer. Je ne pouvais plus reculer; je pris la copie de l'acte de mariage que le prêtre m'avait donnée, et j'allai, j'allai comme un condamné qui marche à l'échafaud. Sans doute j'apparus bien pâle et bien chancelante au seuil du salon de ma mère, car M. de Septmeries s'élança vers moi et m'offrit la main, en m'enveloppant d'un regard inquiet et tendre. Je m'appuyai un instant sur son bras; ma mère me fit asseoir auprès d'elle, et me dit avec une douceur infinie :

— Ma fille, M. de Septmeries désire te parler.

— Vous connaissez, mademoiselle, me dit-il aussitôt, les désirs de nos familles; M. et madame de Ternoy m'ont, par leur bienveillant accueil, encouragé de plus en plus dans ma recherche; maintenant, mon sort ne dépend plus que de vous; je remets en vos mains le soin de mon bonheur ; voulez-vous être ma femme?

Je ne répondis pas; ma mère se pencha vers moi, et d'une voix caressante elle me dit :

— Chère Pulchérie, réponds! ne crains rien! tu acceptes, n'est-ce pas, la demande du comte?

— Je ne le puis ! m'écriai-je ; ma mère, pardonnez-moi, je suis mariée !

En achevant ces mots, je tombai aux genoux de ma mère, je cachai mon visage dans les plis de sa robe :

— Ma pauvre enfant est folle ! s'écria-t-elle. Pulchérie, reviens à toi, parle !

— J'ai dit la vérité, » dis-je tout bas ; et je présentai à ma mère mon acte de mariage. Elle y jeta les yeux :

« Albéric de Sainte-Brice ! tu es sa femme ! Malheureuse enfant ! J'ai donc bien mal veillé sur toi !

— Ma mère, repris-je, mon imprudence seule a tout fait, vous n'avez rien à vous reprocher !

Le comte avait jeté une sourde exclamation, et il se promenait à grands pas dans la chambre. Ma pauvre mère se tordait les mains et répétait :

— Malheureuse fille ! et ton père, que dira-t-il?

M. de Septmeries, après un long silence, vint vers nous ; j'osai lever les yeux sur lui : son visage était pâle, et une douleur profonde, que je ne ressentais que trop au fond de mon propre cœur, se peignait dans ses yeux.

— Pardonnez-moi une recherche importune, madame, me dit-il, et daignez dorénavant me regarder comme un fidèle ami. Souffrez que je sois votre interprète auprès de M. de Ternoy ; il accordera quelque chose aux souvenirs d'une ancienne amitié, je vais aller le trouver.

— Je vais avec vous, comte, s'écria ma mère, les premiers éclats de sa colère seront à craindre, mais nous serons deux à protéger ma malheureuse fille.

— Allons ! dit le comte en me jetant un dernier regard.

— Pardonnez, oh ! pardonnez ! murmurai-je.

Ils s'éloignèrent ; je restai seule, et, pendant une heure, j'attendis mon sort. J'étais noyée dans les flots de l'angoisse et de l'inquiétude. Enfin, un pas se fit entendre, la porte s'ouvrit, et mon père, mon juge, entra. Il était très-pâle, et, sans me regarder, il me dit d'une voix brève : — Ecrivez sur-le-champ à M. de Sainte-Brice ; dites-lui qu'il ait à se rendre à Ternoy dans huit jours : d'ici-là, je ferai les démarches nécessaires pour légaliser et légitimer votre ma-

riage ; après, vous quitterez cette maison pour n'y plus rentrer.

Il sortit sans laisser tomber sur moi un seul regard de pitié ; au seuil de la porte, il se retourna, et ajouta : — Vous ne serez pas déshéritée ; écrivez-le à votre mari.

J'étais écrasée sous le poids du mépris paternel ; pourtant, il ne me restait plus qu'à obéir, j'écrivis. Je ne revis pas mes parents de toute la journée ; par leur ordre, je restai dans ma chambre. Au milieu de la nuit, j'entendis des pas de chevaux dans la cour ; le comte de Septmeries partait : il quittait Ternoy pour n'y plus revenir. Tout est fini, Cécile, mon arrêt est porté. Ah ! comment recevrai-je Albéric ? comment lui cacher mes chagrins ? comment fléchir la colère de mon père ? Adieu, chère Cécile, sois heureuse comme tu le merites ; moi aussi, je subis le sort que j'ai mérité !

PULCHÉRIE.

XI

CÉCILE A PULCHÉRIE.

Agde, mai 1782.

Que te dirai-je, chère et malheureuse Pulchérie? il serait indigne de l'amitié d'ajouter à tes maux et de mêler une goutte de fiel de plus à la coupe que tu bois en ce moment ; mais laisse-moi te conjurer, au nom de ton avenir, au nom de ton salut éternel, d'accepter avec résignation une destinée inévitable. Ta jeunesse, quelques lectures trop hardies peut-être, la grâce et l'esprit d'un homme aimable, t'ont entraînée dans des démarches qui ne peuvent plus se réparer ; tu es liée à de grands devoirs, et désormais, Pulchérie, la voix des passions ne doit plus se faire entendre. Du passé, amie chérie, il ne doit te rester qu'un souvenir triste et l'ardent désir de

désarmer tes parents offensés ; seuls, le nom et l'image de M. de Sainte-Brice, de ton mari, doivent occuper tes pensées et ton avenir. Tu peux être heureuse encore, car les qualités qui t'ont charmée n'ont pas disparu en un jour ; tu vas appartenir à l'homme que tu as préféré, et le dévouement, l'affection que tu éprouveras pour lui, le soin de faire oublier le passé à force de vertus, te feront une noble félicité, plus dignes de ton cœur que les joies rapides des affections terrestres. Pardonne-moi de te parler ainsi ; l'amitié a ses devoirs aussi bien que ses droits, et je ne puis répondre à ta confiance que par ma franchise. Ta position est pénible, mais tu triompheras, Pulchérie, tu te souviendras des pieux enseignements que reçut notre enfance, et tu seras une fille respectueuse, une femme soumise et dévouée, une chrétienne. Tous nos maux nous viennent de l'oubli de Dieu ; nous bannissons si vite de notre pensée et de notre vie celui pour qui seul nous devrions vivre ! Mais tu te rapprocheras de notre Sauveur, et, au pied de sa croix, tu puiseras la force dont tu as besoin. Il apaisera ton cœur blessé, il t'enseignera ce dont les

heureux du monde même ont besoin — la résignation, et, grâce à lui, tu vivras pure au milieu de la cour, paisible dans ta maison, heureuse peut-être parmi le naufrage de tes espérances. Je ne doute pas que ton père et ta mère ne te rendent leurs bonnes grâces; ta mère est si bonne! elle forcera ton père à pardonner! et M. de Sainte-Brice, gagné par ta douceur, te reviendra tel que tu l'as connu, tel que tu l'as aimé.

Adieu, chère Pulchérie, je prie pour toi avec toute la ferveur de la plus tendre amitié. Daigne le Seigneur t'accorder lumières, patience et force, et faire de tes chagrins d'aujourd'hui la cause de ton bonheur à venir. Adieu, je suis toujours avec toi par la pensée.

CÉCILE.

XII

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Ternoy, mai 1782.

Pour la dernière fois, chère Cécile, je date ma lettre de la maison paternelle ; je vais partir dans une heure avec M. de Sainte-Brice, avec mon maître, car il le sera dorénavant, dans toute la force de l'expression. Mais je ne me plains pas de sa rigueur, je ne me plains pas en le voyant interpréter si durement les larmes que je verse, en le voyant manifester une jalousie méprisante à l'égard de M. de Septmeries, je n'ai plus le droit de m'offenser de rien ; fille ingrate et rebelle, tous les châtiments me sont dus et je les accepte. La douceur de ma mère, si bonne et si tendre, me fait plus de mal que la sévérité de mon père. Depuis huit jours, depuis ce cruel aveu, je n'ai

plus reparu devant mes parents ; mais aujourd'hui maman m'a rencontrée dans un corridor ; nous étions seules, elle m'a embrassée, en me disant d'un ton affligé : — Malheureuse enfant, qu'as-tu fait !

Elle a reçu M. de Sainte-Brice avec douceur ; il semblait qu'elle voulût l'implorer pour sa fille et le supplier d'être bon pour celle qui n'a plus que lui sur la terre. Mon père, au contraire, lui a témoigné une invincible froideur, et c'est sous ces regards imposants et hautains que se sont accomplies les différentes formalités légales et religieuses qui légitiment notre mariage. J'ai essayé plusieurs fois d'implorer mon pardon, d saisir ses mains paternelles pour les baigner es larmes du plus profond repentir : une se fois il m'a répondu : — Je ne vous maudis s, je ne vous déshérite pas, vous serez as punie par celui que vous avez préféré.....

Eh bien, Cécile, soit ! que l arole de mon père s'accomplisse ! L'expiatio est pas un vain mot ! que je sois punie, ma qu'un jour je sois pardonnée, et qu'alor ous ceux qui m'ont aimée puissent au m s m'accorder une pensée de

regret et de pitié. Je ne prétends plus au bonheur : le Ciel me l'avait donné, je n'en ai pas voulu... le même jeu ne nous revient pas à deux fois dans les mains.....

Nos chevaux sont dans la cour, nos malles sont chargées, il faut partir..... M. de Sainte-Brice m'attend. Adieu maison où j'ai passé mes jours d'enfance si sereins et si doux ; adieu vous tous qui m'avez aimée et que j'ai méconnus ; adieu à tous mes souvenirs, adieu à tous les vestiges du passé, adieu à mon père et à ma mère ! adieu sans doute pour jamais !

PULCHÉRIE.

XIII

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Paris, octobre 1782.

Tu me reproches mon silence, chère Cécile; il t'inquiète, me dis-tu, et tu me le répètes avec des expressions de tendresse qui m'ont fait monter les larmes aux yeux. Tu es en peine, me dit ta chère lettre, ou de mon amitié, ou de mon bonheur. — Peux-tu douter de la première, toi, la seule amie qui me soit restée, et ne faudrait-il pas que ie fusse ingrate pour ne pas t'aimer? Quant à mon bonheur... Cécile, tu n'y peux pas croire; j'ai détruit de mes mains l'édifice de ma félicité, et, assise au milieu des ruines qui sont mon ouvrage, je n'ai pas, je l'avoue, l'audace de me plaindre, ni la présomption d'espérer mieux. Pour être heureuse, il faudrait que je

4.

fusse réconciliée avec mes parents, tant offensés, et que je perdisse la mémoire de mes fautes ; il faudrait que j'eusse effacé le souvenir du passé, et que j'espérasse quelque chose de l'avenir : tu vois que c'est impossible.

Je t'ai écrit peu de temps après mon arrivée à Paris ; je t'ai dit le froid et cérémonieux accueil que m'ont fait les sœurs et les parents de M. de Sainte-Brice, mon installation dans un petit hôtel de la rue Bellechasse, et ma présentation à la cour. Depuis, rien de nouveau ne s'est passé ; je vis comme dans un rêve triste, sans avoir une perception bien nette des jours qui s'écoulent. Je me lève, on m'habille, je fais des visites, j'en reçois, je passe une partie des nuits dans des assemblées où tout le monde paraît s'amuser, excepté moi ; ma pensée est ailleurs, elle erre dans les jardins de Ternoy, au bord de la fontaine où j'ai tant joué enfant, tant rêvé jeune fille ; je pense à ce qui n'est plus, à ce qui aurait pu être, à ce qui ne sera jamais, et un fardeau d'ennuis, de regrets pèse sur mon cœur. Mon mari n'exige pas grand'chose de moi ; pourvu que je fasse les honneurs de sa maison et que je

ne m'inquiète pas de ses relations et de ses démarches, il paraît satisfait, et son commerce est d'une politesse facile. Ma soumission, l'abandon que je fais de mes biens le contentent : il a ce qu'il voulait, et n'exige rien, rien de plus. Tu le vois, Cécile, je suis punie, et par lui et par moi. Adieu, amie chérie, je ne veux pas t'affliger davantage de ma tristesse. Autrefois, j'espérais t'associer à mon bonheur; cette espérance et tant d'autres sont détruites, en même temps que mon repos, que la paix de ma conscience, que ma foi et mes affections. Encore adieu, chère Cécile; je t'aime autant que mon cœur flétri par le chagrin peut aimer.

Ta Pulchérie.

XIV

PULCHÉRIE A CÉCILE

Paris, avril 1783.

Mes dernières lettres étaient bien lugubres, chère Cécile ; je m'appesantissais sur les motifs de peine, trop nombreux, dont je me voyais accablée ; je noircissais à plaisir mon imagination, en pensant au temps écoulé, et, très-malheureuse au fond, je ne voulais pas me distraire de ma douleur. J'ai pris un autre parti : j'ai essayé de me mêler aux plaisirs où, jusqu'alors, j'avais assisté comme une ombre ; j'ai rejeté les images funestes, j'ai *voulu* m'amuser, et j'y ai réussi. Le Palais-Royal, que M. de Sainte-Brice fréquente assidûment (il est, comme tu le sais, colonel des gardes de M. le duc d'Orléans), cette cour du Palais-Royal est excessivement animée et bril-

lante ; le bon air et l'élégance y règnent, et les fêtes se succèdent de manière à faire oublier le cours ordinaire de la vie. Juge si mes journées sont remplies ! Voici le récit exact de celle d'hier. Le matin je suis allée à un thé chez une de mes amies; la comtesse de Genlis y a fait une lecture charmante. En sortant de là, j'ai fait quelques visites; à cinq heures, nous sommes allés à la Comédie-Française, et au sortir du théâtre, à l'Opéra, où l'on donnait un ballet nouveau; un souper chez l'ambassadeur de Suède a complété la journée et s'est prolongé fort avant dans la nuit, car nous n'avons quitté la table de pharaon qu'au jour naissant. Je me suis levée tard, et à peine habillée, je t'écris ; dans une heure, je vais au Palais-Royal, où la duchesse nous donne un grand déjeuner, suivi d'une matinée musicale. J'y dois chanter le bel air de Castor et Pollux : *Tristes apprêts, pâles flambeaux ;* tu vois que je n'ai pas le temps de m'ennuyer, je n'ai pas même celui de penser.

M. de Sainte-Brice approuve ma manière de vivre; il espère que les bontés qu'a pour moi madame la duchesse d'Orléans serviront à son

avancement. C'est là son unique but ; le mien, c'est d'être rapidement entraînée dans le tourbillon, et d'arriver ainsi sans détourner la tête, jusqu'au jour où tout finit. Je réussis à m'enivrer, c'est ce que je voulais. Adieu, mon amie ; si je t'écrivais plus longuement, la réflexion reviendrait, et avec elle le chagrin. Adieu, aime-moi toujours.

PULCHÉRIE.

XV

CÉCILE A PULCHÉRIE.

Agde, mai 1783.

Ta dernière lettre, ma chère Pulchérie, m'a pénétrée d'inquiétude. Tu le sais, j'ai pleuré avec toi; les peines qui t'ont éprouvée depuis deux ans, je les ai ressenties, et pas un de tes chagrins n'a été sans écho dans mon cœur. Mais aujourd'hui ce goût du monde, ces distractions dangereuses que ton âme blessée cherche avec passion, me font peur, je te l'avoue... Déjà ta foi est ébranlée, et que sont les principes sans la foi? une plante sans racines, que l'air desséchera bientôt. J'ignore le monde, mais je sais cependant que tu as choisi de toutes les sociétés la plus périlleuse. Dans ce cercle brillant de courtisans et d'auteurs que tu vois au Palais-Royal,

n'en est-il pas dont les écrits outragent tout ce que nous devons respecter et chérir? Ton âme est-elle cuirassée contre de pareilles attaques? L'aiguillon du plaisir et le poison de l'impiété ne lui donneront-ils pas la mort? Oh! que je crains pour toi! Si Dieu daignait m'entendre et te sauver de toi-même, des périls que tu cours, de la douleur énervante, de l'abîme des plaisirs, je passerais ma vie à le remercier!...

J'écris parfois à ta mère, elle a daigné me le permettre; son cœur et ses bénédictions sont avec toi. Ton père, plus sévère, te ferme encore sa maison; mais cependant, je le sais, il parle de toi avec une pitié bien voisine de la tendresse. Espère, ma Pulchérie, tu pourras encore les revoir, les embrasser, et les doux liens des affections, renoués pour toi, rendront ta vie plus facile et tes devoirs moins pénibles. C'est là qu'est le salut et le bonheur. Dieu te l'enverra... Oh! demandons-le-lui ensemble! Adieu, mon amie, ma sœur; je t'embrasse et je t'aime.

CÉCILE.

XVI

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Paris, octobre 1783.

Je pense, ma Cécile, que le Dieu que tu sers si bien a exaucé les prières que ton amitié fait pour moi ; je vais devenir mère, et je crois, j'espère, que ce sentiment nouveau pourra me rattacher à la vie, en me détachant de ces plaisirs, qui, je l'avoue, pour une âme isolée, sont bien dangereux. On cherche le vertige, mais souvent le vertige peut vous cacher le précipice : la petite main de mon enfant me retiendra et m'empêchera de tomber. Prie pour moi, Cécile ; toi, dont l'âme pure a conservé la foi, toi, dont les lèvres n'ont pas oublié les mots de la prière, tu mérites si bien d'être exaucée ! Adieu.

PULCHÉRIE

XVII

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Paris, février 1781.

Je sors à peine d'une longue et dangereuse maladie ; je renais, chère Cécile, et un sentiment inaccoutumé de bonheur règne dans mon âme. Je suis mère, mère d'un garçon qui a failli me coûter la vie, mais qui, en dédommagement de mes souffrances, me la rendra plus chère. La fièvre m'a si longtemps ballottée ! J'avais oublié où je me trouvais, et quelquefois, je m'en souviens, dans les courts intervalles que me laissaient le mal et le délire, il me semblait que je me trouvais encore à Ternoy, dans ma chambre de jeune fille, et l'illusion était d'autant plus forte que je voyais errer autour de moi une femme qui me semblait être ma mère. Ma pau-

vre tête était si faible que je ne pouvais distinguer la réalité de l'image ; le passé et le présent se confondaient sans que je pusse les démêler, et un jour, m'adressant à cette femme qui me présentait une potion, je lui dis : — Oh ! comme vous ressemblez à ma mère ! Je vous obéirai, je prendrai ce que vous me donnez... Elle se pencha vers moi et m'embrassa.

Quand je revins complétement au sentiment de l'existence, quand la mémoire se ranima, je cherchai des yeux autour de moi ; mes femmes étaient là, et parmi elles, une personne plus âgée qui berçait un petit enfant sur ses genoux. Cette taille, ce maintien, ce visage si doux et si connu, était-ce encore une illusion cette fois ?... Je tendis les mains, je m'écriai : — Ma mère ! et je me sentis pressée dans les bras, sur le sein maternel... et mon petit enfant nouveau-né se trouvait en même temps sur mon cœur... C'était ma mère qui me l'avait apporté... Cécile, ce moment m'aurait fait oublier toutes mes peines, si mes peines n'étaient le résultat de mes fautes...

M. de Sainte-Brice vint bientôt me féliciter,

et j'appris alors que ma mère, instruite du danger où je me trouvais, était accourue sur-le-champ ; elle voulait m'embrasser et me bénir encore avant ma dernière heure ; mais avec elle santé et bénédiction sont entrées dans la maison. Je vivrai... pour elle, pour mon enfant, et pour mériter le pardon de mon père, qui ne peut oublier encore que j'ai renversé les projets de toute sa vie... Hélas ! savais-je ce que je faisais?...

J'ai donné à mon fils le nom de ce père vénéré : il se nomme Gaston. M. de Sainte-Brice paraît satisfait d'avoir un héritier, mais je ne compte plus dans sa vie, et moi-même... N'insistons pas sur ce triste sujet ; j'ai fait mon sort, trop heureuse si je puis trouver dans d'autres affections, dans la tendresse filiale, l'amour maternel et l'amitié, chère Cécile, un dédommagement à la solitude morne du foyer domestique.

Adieu, mon amie, je vis et je sens que je t'aime, et aussi longtemps que ce cœur battra, il sera tout à toi.

PULCHÉRIE.

XVIII

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Paris, août, 1781.

Je t'écris rarement, chère Cécile ; mais tu sais ce qui m'absorbe, ce qui fait le souci et la joie de toutes mes heures, mon enfant ! Sa santé est bien délicate ; il réclame des soins continuels, qui souvent fatiguent mon corps, mais non mon cœur, et quoique je vive bien retirée, quoique j'aie renoncé à ces plaisirs que je cherchais jadis, il me reste peu de temps, et ton amitié excusera un silence involontaire.

Tu me demandes si je suis maintenant heureuse. Plus qu'autrefois, puisque ma mère m'a rendu toute son amitié, que je puis espérer une complète réconciliation avec mon père, et que j'ai devant moi des années de tendresse et de

sollicitude consacrées à Gaston; pourtant, je te l'avoue, il reste au fond de mon âme un vide irréparable. On peut se consoler de n'être pas heureuse dans le mariage, quand les événements extérieurs ou la volonté des autres ont seuls causé vos infortunes; mais lorsque les maux dont on souffre n'ont d'autre auteur que soi-même, lorsqu'on a eu le choix entre deux destinées, et que, par orgueil, par obstination, on a préféré le lot fatal, il se mêle au chagrin qu'on endure un sentiment si amer, un regret si profond, une désolation si accablante, que les raisonnements ordinaires et le temps même, ce grand enchanteur des peines, échouent contre une telle douleur. Dieu, me diras-tu, connaît le remède, il est le souverain consolateur; hélas! je le pensais autrefois, mais celui qui a troublé ma vie, qui a jeté dans mon âme l'orage des passions, celui-là a ébranlé ma foi, et la foi peut-elle renaître sans une grâce particulière dont je suis bien indigne? Je ne sais plus prier; mille objections, puisées dans les livres que j'ai lus, dans les conversations auxquelles je fus mêlée, viennent à mon esprit et troublent ma pensée; je retombe bien

vite sur la terre, car je n'ai plus l'élan qui élève l'âme vers le ciel. Heureux ceux qui prient ! ils ne sont jamais seuls, ils ne sont jamais tout à fait malheureux ! Adieu, ma Cécile, prie pour mon enfant.

PULCHÉRIE.

XIX

PULCHÉRIE A CÉCILE (1).

Paris, 1792

Chère et bien-aimée Cécile, ma fidèle amie, je t'ai fait part des inquiétudes et des tristes pressentiments dont je suis assaillie depuis le commencement des troubles ; tu as pu suivre, pas à pas, le progrès de mes craintes, mais jamais, je l'avoue, je n'ai osé te faire lire jusqu'au fond de ma pensée. Il est des secrets honteux, terribles, que l'amitié ne peut révéler, et quand on rougit pour les autres, la pudeur pose un sceau sur les lèvres les plus disposées à s'ouvrir. Mais en ce moment je ne saurais plus garder pour moi seule

(1) Plusieurs années d'intervalle, on a supprimé les lettres de Pulchérie et les réponses de Cécile, qui ne racontaient aucun événement nouveau.

les terreurs qui m'assiégent. Tu n'ignores pas que M. de Sainte-Brice, depuis longues années l'ami, le confident du duc d'Orléans, le compagnon de plaisir de ces hommes perfides qui, au Palais-Royal, complotaient contre les Tuileries, a suivi, en politique, la même ligne que son patron et ses indignes amis ; il se déclare Jacobin, lui, Cécile, issu d'une longue suite d'aïeux dévoués à la monarchie, comblés de bienfaits par nos rois, attachés au trône par les liens et les souvenirs les plus sacrés ! D'autres ont vu là l'égarement propre au temps où nous vivons, temps affreux où la faiblesse et la peur conduisent au crime ; mais moi, je connais mieux le fond de sa pensée, et je vois le noir motif qui a inspiré sa conduite. Depuis dix ans écoulés, je ne t'ai plus parlé du comte de Septmeries ; j'ai banni son nom de mes lèvres, comme j'ai essayé de bannir son souvenir de ma mémoire ; je ne pensais à lui que comme à un ami parti pour d'autres rivages et que je ne reverrai plus, mais je n'ignorais pas que, malgré ma prudence et la pureté de mes intentions, M. de Sainte-Brice n'avait rien perdu de cette haine conçue jadis contre son

rival, qu'il détestait encore, et souvent il me le faisait sentir. Le comte Yves a paru avec éclat aux États généraux ; on s'est entretenu de lui : son nom, sa naissance, ses services, son noble caractère, la charité éclairée qu'il exerçait parmi ses paysans des Vosges, tout, jusqu'à sa figure même, a enthousiasmé un instant le monde frivole des salons. Ce succès, que sans doute M. de Septmeries n'avait pas ambitionné, a exaspéré mon mari, et un désir singulier de vengeance s'est allumé dans son cœur. Veut-il se venger de la supériorité de l'ami de mon père? Veut-il punir le sentiment involontaire qui jadis me fit doublement pleurer ma désobéissance? Hélas! je ne sais, mais je comprends qu'il ne s'est allié aux révolutionnaires que pour avoir une part au pouvoir. L'anarchie règne, bientôt la puissance, descendue dans la rue, tombera aux mains des audacieux, et qui sait alors ce que ne pourra pas M. de Sainte-Brice!

Le comte n'a pas quitté Paris, il est tout dévoué à la famille royale, il ne suivra pas le flot de l'émigration, et bientôt peut-être sa liberté, sa vie seront abandonnées à la fureur de celui

qui le hait .. Ah ! Cécile ! et c'est l'ami, c'est le fils adoptif de mon père qui se trouve menacé par cette rage sanguinaire ! C'est ma fatale imprudence qui l'a désigné aux coups d'un ennemi implacable... Ma faute retentit encore, Dieu ne m'a point pardonnée, et pourtant mon cœur désabusé cherche à retourner vers lui!... Et Gaston sera-t-il puni à cause de sa mère? Je souffre une angoisse cruelle, et de toutes parts les maux fondent sur moi. Mon père et ma mère ont émigré; à leur âge, seuls, sans consolation, ils ont dû fuir leur pays, et je n'ai pas le bonheur de les suivre ! Ma pensée seule erre autour d'eux et les accompagne dans l'exil. Et toi aussi, Cécile, tu pars ! Ta sage et tranquille destinée ne peut échapper à cet universel orage, mais tu suis au moins ton vieux père, tu seras avec lui, tu ne te le représenteras pas abandonné et souffrant toutes les misères de la vieillesse et du bannissement ! Tu es heureuse encore, j'en suis sûre... Mais moi qui reste parmi la tempête, moi qui tremble pour tout ce que je chéris et respecte, comprends-tu ma peine?... Adieu, chère amie, je t'écrirai bientôt.

PULCHÉRIE

XX

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Paris, novembre 1792.

Je t'écris, ma Cécile, en ignorant si cette lettre te parviendra jamais, car je dois employer mille précautions et m'environner de mystère, afin d'échapper aux lois terribles qui menacent ceux qu'on trouve en rapport avec les émigrés. Ah ! mon amie, tu le sais, si je veux vivre c'est pour mon fils ! pour qu'il ne reste pas seul sur cette mer en tourmente ! Que ferait-il ? A quelle direction serait-il livré ?

M. de Septmeries est poursuivi : un mandat d'amener est lancé contre lui... M. de Sainte-Brice (mon cœur se serre et se brise en écrivant ces lignes) a découvert une conspiration tramée en faveur de la famille royale, un plan de déli-

vrance, je crois; il l'a dénoncé *lui-même* à la Convention, et il a indiqué M. de Septmeries comme le chef et l'âme du complot! Voilà ce qu'il a fait, il me l'a dit lui-même, avec un odieux sourire :

— Ah! monsieur, lui dis-je, grâce pour l'ami de mon père! Vous êtes tout-puissant, vous pouvez le sauver.

— Je tiens trop pour cela à ma réputation de civisme, me dit-il en ricanant; savez-vous qu'il est difficile de passer pour un Brutus lorsqu'on est fils d'un premier gentilhomme de la chambre?

— Ne souillez pas votre nom, le nom de votre fils, par un crime!

— Un crime! Mais c'est une très-belle action aux yeux des citoyens du club des Cordeliers et de la section des piques; tout dépend de l'appréciation et du point de vue. Du reste, vos instances sont inutiles; tenez-vous-le pour dit.

Il me quitta; j'attends dans une mortelle angoisse. Je reprendrai ma lettre plus tard.

Deux jours après.

Il est arrêté, il est condamné, demain il montera à l'échafaud ! Et c'est moi, Cécile, qui l'y ai conduit ! C'est ma folie, c'est ma criminelle désobéissance à mes parents, c'est le repentir même que j'ai ressenti qui a attiré sur lui la haine d'un ennemi tout-puissant. Et qui sait ? Si, soumise aux volontés de mon père, j'avais accepté la main de celui qu'il me destinait dès l'enfance, heureux dans son intérieur et par ses affections, le comte n'eût pas couru les hasards des luttes civiles, il eût vécu à l'écart, ce noble sang n'aurait coulé que sur les champs de bataille, ce sang n'imprimerait pas aujourd'hui un éternel opprobre à mon fils, et à moi le sceau d'un remords qui ne s'effacera plus... Oh ! Cécile, que j'aurais besoin du secours de Dieu ! Du fond de l'abîme, je crie vers lui, je le supplie de nous sauver... Mais daignera-t-il m'entendre ?...

Le comte a été arrêté chez un ancien serviteur de sa maison, un pauvre artisan qui lui avait donné asile ; il a comparu devant le tribunal ré-

volutionnaire dans la plus fière attitude, et il a entendu son arrêt sans pâlir. A l'heure qu'il est, il attend la mort avec le calme de l'innocence, avec la joie du chrétien prêt à recevoir la couronne : ceux qui l'ont poussé là tremblent et frémissent !

Cécile, je ne pourrai pas vivre s'il ne me pardonne pas, s'il n'étend pas ce pardon sur mon mari, sur le père de Gaston. Je lui ai écrit un mot pour le supplier à genoux d'avoir pitié des misérables qui l'ont conduit à l'échafaud. Je n'ai rien dit de plus ; s'il me répond, s'il me pardonne, je croirai pouvoir me réconcilier avec Dieu, et dès lors l'éternité seule sera mon but, l'éternité où les âmes pardonnées sont à jamais unies dans la céleste Charité.

J'essaie d'écrire, de chasser, par une distraction forcée, les pensées affreuses qui m'oppressent et qui me ramènent constamment, avec une fixité désolante, à cette prison où il compte les dernières heures qui le séparent de la mort. Si je ne combattais pas ces funestes images, vois-tu, Cécile, elles feraient naître la folie ou une haine furieuse contre celui que je dois encore

essayer d'aimer. Je cherche à me fuir moi-même.

Le lendemain.

Tout est fini, Cécile, prions pour les coupables...

Du ciel où elle est arrivée, la noble, la sainte victime s'unit à nous.

Ecoute ce qui s'est passé. Ce soir, un homme me fit demander ; je le reçus, je ne sais pourquoi, car le son de la voix humaine me faisait horreur. Je vis paraître un homme du peuple, déjà vieux ; j'allais lui demander ce qui l'amenait, mais il prit la parole lui même, et d'une voix singulièrement douce et imposante, il me dit en me présentant une lettre : — Le comte de Septmeries, avant de mourir, m'a chargé, madame, de vous remettre ceci.

A ces mots, mes genoux fléchirent. Je jetai un coup d'œil sur le billet, qui renfermait ces lignes :

« Je pardonne du fond de mon cœur à tous » ceux qui ont cherché à me nuire. Je prie le

» Seigneur qu'il nous réunisse tous à ses pieds,
» pour le louer et le bénir à jamais.

» De la Conciergerie, nuit de Noël, 1792.

» YVES DE SEPTMERIES. »

— Je suis donc pardonnée ! m'écriai-je. Oh ! mon Dieu ! agréez mon repentir et ma pénitence !

Le vieillard me regarda attentivement, et tout à coup :

— Me connaissez-vous, madame? me dit-il.

— Non, monsieur. Qui êtes-vous donc, vous qui m'apportez cette consolation suprême? — Ma fille, répondit-il, je suis prêtre ! Sous ce déguisement, je puis pénétrer dans les prisons, et apporter les derniers secours de mon ministère aux condamnés.

— Je ne suis point condamnée à la mort, mais à la vie, m'écriai-je en me jetant à ses genoux ; j'ai besoin de force, daignez m'entendre, daignez me secourir et m'absoudre ! Votre présence est un dernier bienfait de celui à qui j'ai fait tant de mal !

— Calmez-vous, me dit-il, et si vous avez besoin de moi, voici l'adresse de la maison où je célèbre les saints Mystères ; venez, là je pourrai vous écouter, mais songez que ce secret que je vous livre est sacré.

— Ah ! soyez sans crainte, lui dis-je, j'irai, et vous me réconcilierez avec le Dieu que j'ai tant offensé ; je n'ai plus d'espoir que dans le ciel...

— Je prierai pour vous. Adieu, madame, adieu, ma fille.

Il sortit, mais je sentis que la grâce divine était restée. Un changement profond s'est fait en moi, chère Cécile ; déjà la persécution exercée au nom de la liberté m'avait ramenée au goût et au respect de la religion ; mais aujourd'hui, aujourd'hui que tous les sentiments humains ont reçu dans mon âme une si profonde secousse, aujourd'hui où celui dont je porte le nom a attiré sur lui tant de mépris et de haine, aujourd'hui où je sens tous mes appuis faiblir et s'abîmer sous ma main, l'honneur, le simple honneur humain ne me suffit plus pour me préserver des passions que l'enfer excite ; j'ai besoin de puiser ailleurs et des consolations pour ma peine et des forces

pour mon devoir. Il n'y a pas de milieu : il me faut haïr ou aimer ; il faut que je chérisse encore l'âme de ce malheureux, afin de sauver en même temps la mienne, et, pour cela, je m'attache désespérément à la croix de mon Sauveur. Là, au sommet du Calvaire, je trouverai le repentir et l'esprit pénitent qui effaceront mes fautes passées ; là, mon âme retrempée se rattachera, non pas à la vie, mais au devoir, au devoir de l'épouse, de la mère ; là, je pourrai demander pardon pour le père de mon fils. Désormais je serai chrétienne, je te le promets, et, pour gage de ma foi, dès demain j'irai, au péril de ma vie, chercher l'absolution aux pieds de ce prêtre proscrit qu'un ami de Dieu m'a envoyé !

Ce soir, M. de Sainte-Brice est entré chez moi, et il m'a dit avec ce sourire qui lui est habituel : — Les propriétés du comte de Septmeries vont être mises en vente ; je compte acheter son château des Vosges : ce sera une excellente affaire, et, je pense, une attention qui vous sera agréable, ma chère amie, car si je ne me trompe, ce château vous fut jadis destiné....

Je ne répondis pas, mais comprends-tu qu'il me faille une autre force que la mienne pour supporter ces railleries?

PULCHÉRIE.

XXI

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Château de Septmeries, avril 1796.

La date de ma lettre t'étonnera, chère et fidèle amie, tu y verras que le Seigneur, qui sait ce qui nous est bon, m'a réservé une nouvelle épreuve. Que sa volonté soit faite !

Depuis que la paix et une apparence d'ordre sont rétablies en France, les révolutionnaires, les hommes de la Terreur (hélas ! M. de Sainte-Brice fut de ce nombre) ont vu tomber leur crédit ; le dédain public les poursuit et les signale, et nous n'avons que trop ressenti cette accablante flétrissure de l'opinion. La vie à Paris est devenue intolérable. Nos anciens amis, nos égaux par la naissance, ceux qui avaient échappé au couteau, nous fuyaient avec horreur, et les amis nouveaux

qui ont conservé quelque pouvoir, se souciaient peu d'un terroriste déchu et méprisé. Abreuvé de dégoûts et d'ennuis, M. de Sainte-Brice a résolu de quitter pour jamais Paris, et de s'ensevelir à la campagne, mais je ne pensais pas qu'il eût choisi pour lieu de sa demeure le château de Septmeries, dont le nom seul doit évoquer pour lui d'affreux souvenirs. Il l'a voulu cependant et j'ai dû le suivre.

Nous avons trouvé le château en bon état, quoique depuis six ans il soit inhabité. J'y suis entrée, chère Cécile, avec un frémissement douloureux; mais combien cette émotion redoubla encore lorsque, introduite dans un petit salon, je vis, à la lueur d'une lampe que tenait le vieux concierge, un portrait en pied que je reconnus aussitôt : c'était le portrait de mon père ! un gage de son amitié donné à son fidèle compagnon d'armes, et que le fils de celui-ci avait conservé. Je m'assis toute tremblante, et, tremblant aussi, mon pauvre Gaston me serra la main. M. de Sainte-Brice regarda le portrait et me dit rudement :

— Allez-vous nous faire une scène

— Non, lui répondis-je, mais daignez souffrir que ce portrait soit placé dans ma chambre.

— Comme vous voudrez, dit-il, il m'importe peu, vous ferez comme vous l'entendrez; et il n'en fut plus question pour lui; mais pour moi cette image a réveillé toutes mes peines, et le lendemain un autre incident me rappela les souvenirs du passé, que désormais il faut immoler à Dieu.

Le vieux concierge me montra tout le château, pendant que M. de Sainte-Brice et Gaston visitaient ensemble le parc immense qui s'étend jusqu'à l'horizon. Après m'avoir fait parcourir un grand nombre de salles gothiques, auxquelles des armures, de grands portraits, des tapisseries d'une teinte foncée, donnaient un aspect sombre et triste, il ouvrit la porte d'une belle antichambre, et me fit pénétrer dans un joli appartement meublé comme au temps de Louis XVI; les tentures de soie, les meubles, les émaux, les porcelaines, avaient conservé une extrême fraîcheur, il semblait que ces chambres si bien parées n'eussent été jamais habitées. — Le dernier comte de Septmeries a fait meubler cet appar-

tement à l'époque où il croyait se marier, me dit le vieillard ; le mariage a été rompu, et le bel appartement n'a servi à personne.

Je soupirai et je sortis de la chambre en me proposant de la faire démeubler et d'y établir un petit oratoire... La croix, la croix partout, Cécile ! Elle seule purifie, elle seule donne la force de soutenir les maux de ce trop long pèlerinage !

Hélas ! je l'avoue, j'ai besoin de forces et de grâces. M. de Sainte-Brice, si gai lorsqu'il poursuivait les plaisirs, si ardent lorsqu'il poursuivait ses projets d'ambition, est tombé, depuis que ses plans sont anéantis, depuis que sa jeunesse est envolée, dans une mélancolie morne et morose dont rien ne peut le sortir. Il est redoutable à lui-même et aux autres. Pourtant, la fortune qu'il a tant souhaitée l'accable de ses importunes faveurs; il a hérité des biens de ses proches émigrés; il possède Septmeries; il possède aussi mon cher Ternoy, que mes bien-aimés parents, morts en exil, n'ont pas revu ; mais les biens de la terre ne consolent pas... Qui peut, d'ailleurs, consoler des remords ? O mon Dieu ! daignez vous faire enfin connaître à cette pauvre

âme, changer ses regrets amers et inutiles en profitable repentir; courbez sous votre joug cette tête hautaine, et alors, alors rappelez votre pauvre servante si fatiguée du poids du jour! Mon Gaston seul me console : c'est un ange, Cécile! Pieux, plein de respect pour son père, doux, charitable et pur, il doit attirer les bénédictions d'en haut sur notre malheureuse famille. En faveur d'un tel enfant, Dieu ne fera-t-il pas un miracle pour le père?... Adieu, chère Cécile, écris-moi, tes lettres sont un rayon de joie dans ma solitude!

PULCHÉRIE.

XXII

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Septmeries, octobre 1799.

J'ai suivi ton conseil, ma bonne et chère Cécile, et j'ai essayé de rétablir dans cette terre quelques-unes des institutions pieuses, fondées par les anciens seigneurs et que la Révolution avait détruites. Je satisfais à la fois aux vifs désirs de mon cœur et à un besoin de justice bien naturel; ce n'était pas là une action charitable, mais seulement une équitable réparation, et j'y ai employé les quelques fonds que M. de Sainte-Brice laisse à ma disposition. Les écoles, où les enfants du village allaient apprendre le catéchisme, la lecture, l'écriture, avaient été fermées par un commissaire du pouvoir exécutif, on avait mis à la porte du petit hospice malades,

vieillards et sœurs grises; les pauvres de Jésus-Christ et les épouses de Jésus-Christ, semblables à leur divin Maître, n'avaient pas eu d'abri pour reposer leurs têtes, et les bâtiments de l'hospice, devenus propriété communale, servaient à abriter des moutons. J'ai loué une maison assez vaste, je l'ai meublée de quelques meubles grossiers, trouvés dans les greniers du château, j'y ai installé en bas une école, en haut des lits pour les malades; de pieuses filles, qu'un saint prêtre, jadis confesseur de la foi en Chine, l'abbé Moyé, a rassemblées et formées à la vie religieuse, desservent mon petit établissement; elles portent encore l'habit laïque, l'habit des plus pauvres paysannes des Vosges, mais elles sont instruites dans la science du cloître, le dévouement et la vertu (1).

Elles ont des élèves, les malades les aiment; mais, Cécile, quels que soient mes efforts et mes bonnes intentions, le souvenir des anciens seigneurs est debout dans l'esprit de ces pauvres paysans, et nous, on nous déteste; nous sommes

(1) L'abbé Moyé est le fondateur de la communauté des Sœurs de la Providence de Portieux.

des intrus, des accapareurs de biens nationaux, des jacobins enfin ! Le croirais-tu ? Cette ingratitude me fait plaisir, elle ne me paraît que juste, et j'honore chez la pauvre mendiante que je secours et qui me dédaigne la mémoire qu'elle conserve de ses chers bienfaiteurs. Je constate à chaque instant et partout ces marques d'un souvenir fidèle ; mais, quoi qu'il en soit, je continuerai à tâcher de faire du bien. Dieu me voit, il scrute mes secrètes pensées, il m'approuve peut-être, et il sait pour qui je prie, pour qui je souffre, pour qui j'expie.

Mon cher Gaston est parfois étonné de ma philosophie, il s'indignerait volontiers contre ces prétendus ingrats ; il ne sait pas tout, lui !— On dit que bientôt les églises seront rouvertes ! oh ! quelle joie pour les pauvres âmes isolées, quelle joie de trouver leur Ami fidèle au fond du tabernacle, de pouvoir épancher leurs peines à ses pieds, d'assister aux solennités de l'église, de n'être plus bannies, en un mot, de cette maison du père de famille, qui est l'image de la patrie éternelle ! Prions ensemble, ma Cécile, et adieu.

PULCHÉRIE.

XXIII

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Septmeries, août 1800

La vie, chère Cécile, est un étrange assemblage de biens et de maux, un échiquier où la case blanche est toujours placée entre deux cases noires, et où trop souvent, hélas! domine la couleur du deuil : tous les jours je l'éprouve. Tu sais combien mon fils, depuis l'heure de sa naissance bénie, m'a donné de joie ; c'est une eau limpide sur laquelle aucun nuage n'a glissé ; sa chaste et pieuse jeunesse couronne sa gracieuse enfance, et, préservé comme par un divin bouclier des mauvaises doctrines et des influences funestes, il aime, il révère cette religion de nos pères, injustement persécutée, et il n'aspire qu'au bonheur de se consacrer aux autels à peine

sortis de leurs ruines. Oui, Cécile, Gaston veut être prêtre ! Juge de ma joie et de ma gratitude envers le Seigneur ! Comment, moi, pauvre créature, ai-je mérité une telle gloire ? Comment ai-je mérité d'enfanter un ministre à Jésus-Christ ? Ah ! Je ne l'ai pas mérité, certes, mais j'adore, dans ce dessein que le Ciel inspire à mon fils, une marque de l'infinie miséricorde du Seigneur. Qu'il soit béni à jamais ! Mon cœur, déshabitué de bonheur, se fond à la pensée que mon enfant sera tout à Dieu, qu'il ira à la conquête des âmes ; qu'il travaillera dans ce champ où la moisson est grande et les ouvriers peu nombreux ; que sa bouche ne dira que de saintes paroles ; que ses mains sacerdotales consacreront le corps du Seigneur, et que, ministre de paix, il n'aura pour tous que des bénédictions. Mais à côté de cette joie immense, une immense inquiétude !

M. de Sainte-Brice, depuis longtemps souffrant, en proie à une précoce vieillesse, est accablé tous les jours d'un redoublement de tristesse sombre et sauvage. Tout l'irrite, le blesse, l'aigrit ; il ne veut accepter ni les soins, ni les aimables préve-

nances de Gaston, ni les témoignages de dévouement et de déférence que je cherche à lui donner. Insensible à l'affection, il est, au contraire, trop sensible à l'antipathie peu déguisée des paysans ; elle l'exaspère, elle le fait éclater en violences et en blasphèmes. Oh ! que cette âme est loin de Dieu, et peut-être, Cécile, est-elle bien près pourtant de comparaître devant lui ! idée terrible ! et aucune parole de paix, de douceur, de piété ne saurait jusqu'ici trouver accès dans ce cœur cuirassé, où sur la frivole et railleuse philosophie d'autrefois s'est accumulée la rude couche de l'impiété brutale de 93. Les sanglants souvenirs du tribunal révolutionnaire hantent son esprit; il nourrit contre celui qu'il a envoyé à l'échafaud, contre le comte de Septmeries, une haine farouche et bizarre qui se trahit à chaque moment. Il a fait détruire tout ce que le comte avait laissé de vestiges dans ce château ; ses livres, son portrait ont été jetés aux flammes; son vieux serviteur, le pauvre concierge, impitoyablement renvoyé; le dessin du parterre absolument changé, parce que le comte Yves en avait donné le plan, et pourtant il

cherche à faire parler les paysans de leur ancien maître et les interroge avec une espèce de curiosité étrange ; mais lorsqu'on vient à prononcer ce nom abhorré, il s'éloigne, il pâlit comme si un spectre lui était apparu. Qu'il me fait peine, et que je comprends bien la vérité de ce qu'a dit sainte Thérèse, que lorsqu'on tremble pour le salut d'une âme, l'on se prend à la chérir avec une espèce de passion, et que rien ne coûterait pour l'arracher à son funeste sort. Le médecin est inquiet, il ne m'a pas caché que les angoisses morales du malade aggravent encore le danger où il se trouve. — Il faudrait du calme, nous dit-il. Du calme ! en présence de l'éternité et avec un pareil souvenir ! Ah ! je plaindrais plus encore mon malheureux mari s'il était calme.

Les espérances que nous avons conçues pour la paix de l'Eglise se confirment ; Gaston est au comble de la joie, et aussitôt qu'un séminaire sera rouvert, il compte parler librement à M. de Sainte-Brice et lui exposer son dessein. Il a le courage et la douceur d'un ange, et si nous gagnons quelque chose sur l'esprit de son malheu-

reux père, c'est aux vertus de l'enfant que nous devrons ce succès. Adieu, chère Cécile, prie bien pour nous.

PULCHÉRIE.

XXIV

PULCHÉRIE À CÉCILE.

Septmeries, mars 1801.

Depuis longtemps, chère Cécile, rien n'était changé dans notre situation, si ce n'est que le péril où se trouve M. de Sainte-Brice augmentait tous les jours et que toutes les tentatives de réconciliation avec Dieu avaient constamment échoué. Pourtant, je ne me rebutais pas; l'infinie miséricorde de Dieu m'est si connue, à moi, pécheresse, qui en ai goûté les inexprimables douceurs; ma propre expérience ne me permettait pas de désespérer. Je priais toujours et d'autres encore priaient avec moi; je profitais de tous mes instants de liberté pour aller, dans notre petite église rouverte, me jeter aux pieds du bon Sauveur et lui dire ces paroles qui l'ont

ému au temps de sa vie mortelle : « *Celui que vous aimez est malade*, » et toujours je pensais que ce cœur si sensible à nos misères se laisserait enfin toucher. Quelques pauvres filles du village, qui ont la bonté de m'aimer un peu, s'unissaient à moi. Nos paysans sont bien heureux du retour des prêtres et de l'ouverture de leur église ; leur premier soin a été de faire poser dans le transept une pierre tumulaire, consacrée au comte Yves de Septmeries. Cette pierre, très-grande, attire les yeux ; elle porte l'inscription suivante, qui me console et me déchire à la fois :

A LA MÉMOIRE DE NOTRE BON SEIGNEUR
LE COMTE YVES DE SEPTMERIES,
JURIDIQUEMENT ASSASSINÉ A PARIS,
LE 26 DÉCEMBRE 1792.

Quand je prie, avec cette pierre sous les yeux, je ne puis m'empêcher d'appeler à mon secours celui qui fut assassiné, et de le conjurer d'intercéder pour son assassin. Les prières d'une victime doivent être puissantes sur le cœur de la grande Victime du genre humain.

Hier soir, à l'entrée de la nuit, j'étais à l'église et je m'y croyais seule; les pas des femmes qui étaient venues dire leur chapelet devant l'image de la sainte Vierge se perdaient dans le lointain, une lampe brûlait attachée à un pilier au-dessus de la pierre tumulaire, et ne répandait qu'une tremblante lueur. Tout à coup un cri se fit entendre, je me levai précipitamment et je courus vers l'endroit d'où venait la voix. Je reconnus M. de Sainte-Brice, debout en face de la pierre, pâle, défaillant. Il regardait l'inscription avec des yeux fixes, et lorsque je m'approchai de lui il s'écria : — Qui a écrit ces mots, ce nom? qui réveille ce souvenir? on veut donc ma perte! Je suis trahi! ne me poursuivez pas! ajouta-t-il en s'adressant à quelqu'un d'invisible. Je vous ai haï, je vous ai conduit à l'échafaud, mais ne suis-je pas puni? N'êtes-vous pas vengé? L'enfer, les feux éternels m'attendent... je le sens déjà... là... — Epouvantée de ce délire, j'essayai de l'entraîner, et j'y réussis. L'église touche au parc du château; je rencontrai près de la porte le valet de chambre de mon mari qui le cherchait avec une extrême inquiétude. Il s'était

levé dans un accès de fièvre, il était sorti par cette porte du parc que j'avais laissée ouverte, et l'église se trouvant là, il y était entré. Nous le ramenâmes dans sa chambre : la nuit fut affreuse; la fièvre brûlait son sang, remplissait son cerveau de visions funestes et consumait le faible reste de vie qui demeurait en ses veines. Il passa vingt-quatre heures dans ce délire ; je ne le quittai point, et j'étais près lui, lorsque, après une heure de sommeil, il se réveilla enfin faible, mais calme. — Que s'est-il donc passé ? me dit-il en me regardant avec attention. — Vous avez eu de la fièvre, répondis-je. — Et des songes affreux ! ajouta-t-il.

Il garda un instant le silence, et reprit avec une douceur inaccoutumée : — Pulchérie, je n'irai plus loin, je le sens; cette fièvre a dévoré le peu de forces qui me restaient. Je vais mourir... je vais mourir... Tout est fini pour moi; j'ai eu une vie misérable et une plus triste fin. Cependant, à ce dernier moment, je m'apercois que j'ai eu envers vous de grands torts, je vous ai rendue malheureuse... Vous méritiez mieux! me pardonnez-vous?

— Ah ! de grand cœur, m'écriai-je en serrant et en baisant la main qu'il me tendait, et je vous supplie aussi, Albéric, de me pardonner mes fautes ; nous avons erré tous les deux.

— Il est trop tard pour réparer, dit-il en soupirant ; mais vous, vous n'avez rien de grave à vous reprocher... moi, le sang versé, la haine, les noirceurs, ah ! quels souvenirs à l'heure de la mort !... Je me jetai à genoux auprès de son lit... — Alberic, dis-je, il est temps encore, le salut et le pardon peuvent venir vers vous ! — Si c'était possible ! répondit-il. Et deux larmes coulèrent sur ses joues flétries. Oh ! ces larmes, Dieu les aura reçues ; elles laveront l'âme du pécheur et la feront resplendir dans l'éternité !

Il n'y avait pas un instant à perdre ; le curé du village, averti, vint sur-le-champ, et Dieu, Cécile, exauça nos vœux les plus ardents ; il brisa la glace de cette âme ; il fit pénétrer dans ces ténèbres l'éclatante lumière de la foi, il y répandit, et la contrition profonde et l'amour qui chasse la crainte ; tous les souvenirs d'une éducation pieuse, toutes les saintes leçons d'une

mère chrétienne se réveillèrent dans l'âme d'Albéric ; il confessa ses fautes, il reçut le viatique, le gage de la vie éternelle, et l'huile sacrée purifia ses membres...

Oh ! Cécile, que les miséricordes de Dieu sont admirables! quel abime où l'âme se perd! Gaston et moi nous pleurons, mais ce sont des larmes délicieuses ; nous avons eu tant de craintes, et aujourd'hui nous avons tant d'espoir !

Adieu, chère Cécile ; unis-toi à nous pour remercier le divin Maître, et continue à penser à notre cher malade.

PULCHÉRIE.

XXV

PULCHÉRIE A CÉCILE.

Septmeries, mars 1801.

Tout est fini : les longues souffrances, la longue expiation sont terminées, et j'espère, oui j'espère qu'Albéric est au ciel. Avant de mourir, il a connu et béni la résolution de notre bien-aimé Gaston ; il ne nous laisse à tous que des souvenirs de paix et d'affection. Adieu, ma Cécile, je ne saurais écrire davantage.

PULCHÉRIE.



XXVI

LETTRE DE CÉCILE AU CURÉ D'AGDE.

Ternoy, août 1803.

Monsieur le Curé,

Vous avez bien voulu me permettre de vous écrire aussitôt mon arrivée à Ternoy, et je profite avec empressement de cette autorisation ; il me sera bien doux de vous ouvrir mon cœur, à vous l'ami de mes parents, le compagnon de notre exil, à vous qui si souvent m'avez donné d'utiles conseils destinés à l'amie que je chérissais et auprès de qui je me trouve maintenant. Vous savez que dès que madame de Sainte-Brice a connu la mort de mon digne père, placé aujourd'hui auprès de ma mère dans le ciel, elle me supplia instamment de me réunir à elle, afin d'achever ensemble notre vie dans le doux commerce de l'amitié. Je crus devoir accepter cette

offre à la fois si tendre et si généreuse, et je vins rejoindre mon amie au château de Ternoy. Elle est seule ici; son fils unique est au séminaire de Cambrai, et, avant six mois, il recevra le saint ordre de prêtrise.

Je ne saurais vous dire, Monsieur, jusqu'à quel point je suis édifiée de tout ce que je vois autour de moi. Madame de Sainte-Brice ne vit que pour Dieu; une erreur de sa jeunesse l'avait éloignée pendant quelques années de la pratique des vertus chrétiennes, le malheur, avant-coureur de la grâce, l'y a ramenée: le Seigneur a placé sur sa route, en temps opportun, un saint prêtre, qui, aux jours de la Terreur, exposait sa vie pour la foi; soumise à cette direction éclairée, elle a fait des pas rapides dans le chemin des élus. Vous connaissez son pieux dévouement à son mari, l'excellente éducation qu'elle a donnée à Gaston; mais ce qui est le plus admirable encore, c'est l'esprit de pénitence et de ferveur qui l'anime. On ne peut que deviner les austérités qui l'immolent à Dieu comme une victime, mais elle ne saurait cacher de même ses innombrables charités. Presque toute sa fortune, de l'aveu de

son fils, est consacrée aux bonnes œuvres ; elle a vendu Septmeries à vil prix, à un arrière-neveu des anciens seigneurs ; à Ternoy, elle a établi écoles et hôpitaux ; ses largesses soutiennent, par toute la France les œuvres renaissantes de la charité ; en voyant ces libéralités intarissables, je songe aux pieuses femmes, les Léa, les Fabiola, les Marcelle, qui, après l'invasion des barbares, consacrèrent aux pauvres de Jésus-Christ l'or des Scipions et des Fabius, et réparèrent les ruines de ces temps de terreur, trop semblables à ceux que la France a subis.

La santé de madame de Sainte-Brice est languissante, elle est usée par les chagrins bien plus que par les années. Priez pour elle, Monsieur, car sa vie est un grand bienfait pour les malheureux, et, personnellement, je dois à cette fidèle amie de ma jeunesse quelques derniers beaux jours. En fait de vertu, j'ai tout à apprendre d'elle ; en fait de bonheur, j'ai tout à recevoir et ne puis rien lui donner.

Recevez, Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux et profondément dévoués.

Cécile Mac-Buccleugh.

XXVII

LETTRE DE CÉCILE AU CURÉ D'AGDE.

Ternoy, mars 1804.

Monsieur le Curé,

Vous vous intéressez à la santé et au bonheur de mon amie, ce bonheur est consommé à jamais, et je ne doute pas que vous ne vous unissiez à tous les sentiments que nous éprouvons. Ce fut à l'époque des Quatre-temps du Carême que M. Gaston de Sainte-Brice fut élevé à la prêtrise. Sa mère, souffrante et extrêmement faible, ne put se rendre à Cambrai pour assister à cette grande solennité, mais elle obtint que son fils viendrait célébrer sa première messe au château de Ternoy. Elle avait fait disposer la chapelle, qui avait reçu de nouveaux et magnifiques ornements, et le second dimanche de Carême, le

nouveau prêtre monta à l'autel. En le voyant dans les fonctions sacerdotales, madame de Sainte-Brice laissait lire sur son visage la pure et sainte joie qui remplissait son âme ; elle était arrivée au comble de ses désirs, et cet instant la dédommageait, ainsi qu'elle me l'avait dit elle-même, de tant d'années de regrets et de malheurs. Ainsi que la sainte Vierge au jour de la purification, elle offrait à Dieu son fils, son bien-aimé, cette âme candide et noble qu'elle avait ornée comme un temple afin de la rendre digne du Dieu auquel elle la consacrait, et jamais sans doute sa prière ne fut plus fervente et plus pure qu'au moment où elle l'unit à celle de son fils, prêtre de Jésus-Christ. Elle ne détournait pas les yeux de l'autel et suivait avec un profond recueillement toutes les intentions du saint Sacrifice. A la communion elle se leva pour aller à son tour à la sainte table, mais nous la vîmes chanceler sous le poids de son émotion ; je la soutins, elle s'avança, et elle reçut son Dieu de la main de son enfant. Elle revint à sa place d'un pas plus ferme, mais je ne pus voir son visage qu'un voile rabattu me cachait, et dans une complète immobilité

elle demeura à genoux et inclinée sur sa chaise. Son action de grâces se prolongea sans qu'elle fît un mouvement ou un geste. La messe était finie depuis longtemps; l'abbé de Sainte-Brice vint enfin vers elle d'un air inquiet et il me regarda comme pour m'interroger. Je me hasardai à toucher doucement le bras de mon amie, elle ne remua point; inquiète à mon tour, je soulevai sa tête, elle retomba, et son corps inerte glissa dans mes bras. Elle n'était plus! Sa belle âme s'était envolée dans un intime entretien avec son Dieu : elle n'avait pas survécu à son bonheur.

Je ne vous peindrai pas, Monsieur, notre extrême douleur; la foi seule peut tarir nos larmes, la foi qui nous garantit l'éternelle félicité de celle que nous pleurons si amèrement. Hélas! combien elle nous manque! Que de grâces, de bonté, de vertus héroïques et modestes, enlevées soudain à notre amour! Ses funérailles ont été un triomphe, on n'y voyait que des pauvres, et chacun d'eux avait un trait à ajouter à la plus touchante des oraisons funèbres. On a trouvé sur son corps les instruments de sa longue pénitence, on les a mis dans le tombeau avec elle. Elle

UNE INFLUENCE.

UNE INFLUENCE.

« J'ai dit comme Tobie : Un ange est dans
» ma nuit. »

V. Hugo.

J'avais jadis un vieil ami qui s'appelait M. Aimery de Reysne. Cet ami était célibataire, mais il n'avait aucune des manies familières aux vieux garçons : chez lui, pas de collections d'animaux empaillés, ou de magots de la Chine ; pas de galeries de tableaux, pas de médailles, pas de chiens ou d'oiseaux favoris ; il aimait les bons livres, mais les éditions rares, les incunables et les palimpsestes, le laissaient indifférent ; il ne prisait pas la bonne chère ; nullement il n'était

Prêtre de Flore,
Et bien moins de Pomone encore ;

Il ne faisait sa petite partie qu'à l'occasion, et

pour obliger autrui ; bref, il n'aimait et ne recherchait qu'une chose au monde : — les pauvres; aussi toute la ville le nommait le *Saint;* et même Marie-Rose, sa vieille servante, qui le respectait fort, lorsqu'au marché au poisson ou à la volaille, quelque dame curieuse lui demandait : — Chez qui servez-vous, ma fille? — Répondait imperturbablement : — Chez un saint, chez M. Aimery, Madame ! et c'est un rare éloge que celui qui se trouve dans la bouche d'une domestique, les maîtres et les maîtresses de maison ne me démentiront pas. Jamais sainteté ne fut plus aimable et plus sereine que celle de M. Aimery. La plus gracieuse des petites vertus, l'indulgence, avait élu domicile dans son âme et sur ses traits. Accablé d'affaires de toute espèce (affaires d'autrui qu'il faisait siennes), il ne semblait jamais être fatigué, ni ennuyé; on le dérangeait vingt fois, vingt fois il avait un sourire et une bonne parole pour l'importun ; on contrariait ses vues, on dérangeait ses plans, il ne se fâchait, ni ne s'aigrissait, et se bornait à dire avec un joyeux accent de confiance : — La volonté de Dieu soit faite ! et souvent Dieu, qui

fait en effet la volonté de ceux qui le craignent, accomplissait celle de son serviteur d'une manière aussi heureuse qu'imprévue. Il avait ses chagrins, il trouvait des ingrats parmi les pauvres, des cœurs rebelles parmi ceux qu'il voulait mener au bien, il voyait tomber au champ d'honneur de la charité les confidents de sa vie, les appuis et les compagnons de ses bonnes œuvres; toutes ces peines l'éprouvaient, car il avait un cœur élargi et attendri par la piété; mais sa patience ne pouvait être ébranlée, et il souriait, paisible, à la douleur, à la vieillesse, à la mort. Aimable pour ses égaux, que n'était-il pas pour les pauvres? Eux seuls pourraient le dire, et les témoins invisibles de nos actions pourraient seuls dire aussi à quelles privations il se soumettait pour faire luire un rayon de joie dans ces indigentes demeures où il passait sa vie. Quoique je connusse M. Aimery depuis mon enfance, sa vertu, pratiquée de si bonne grâce, avait toujours le pouvoir de me surprendre, et je cherchais souvent comment il en était arrivé à épurer ainsi son âme de tout sentiment égoïste, à perfectionner son caractère, à simpli-

fier ses goûts et sa vie; et, un jour, je lui demandai résolûment son secret. — La grâce de Dieu peut beaucoup, me dit-il d'abord. — Mais encore, Dieu a des instruments terrestres dont il se sert. Qui donc vous a poussé ainsi vers les bonnes œuvres? qui donc vous a dépouillé de vous-même pour vous donner aux autres? Il réfléchit un instant, et répondit : — La personne qui a exercé sur moi une salutaire influence, ne s'est jamais doutée de son pouvoir; elle a vécu sans avoir fait attention à moi, sans s'être souvenue que j'existais ; et pourtant, je l'avoue, si je ne suis pas en ce moment au rang des ennemis de Dieu, c'est à elle que je le dois...

Il lut dans mes regards combien je désirais en entendre davantage, et, passant la main dans ses cheveux blancs et touffus, il répéta, selon sa coutume, lorsque quelque chose l'impressionnait : — C'est admirable ! admirable ! puis il me fit le récit suivant :

— Je venais de passer à Paris quelques années de dissipation, qui devraient être le regret permanent de ma vie ; mille occasions de désordre s'étaient trouvées sous mes pas, et j'y

avais lâchement succombé, étouffant dans mon âme les bons sentiments que je devais à l'exemple de mes parents et à une éducation religieuse. Je les étouffai si bien que, pas un, semblait-il, ne surnagea. Mes études de droit finies, je revins ici, auprès de mes parents, et, pendant un an, je vécus d'une vie assez douce, mêlée de repos et de plaisirs. Mon père désirait, avant tout, me voir pourvu d'une charge dans les finances; ma mère voulait me voir marié, et rien ne semblait s'opposer à la réalisation de leurs vœux; car ma réputation était restée intacte en province, et j'appartenais à une famille riche et considérée. Je voyais beaucoup le monde de notre petite ville, et je croyais connaître toutes les figures, lorsqu'un soir, dans une réunion musicale donnée par un de nos amis, je vis, assise à côté de sa mère, une jeune fille que je n'avais jamais rencontrée. Etait-elle belle ? je n'en sais rien ; mais son attitude, sa modestie, l'extrême douceur de ses traits ingénus et sérieux me captivaient mille fois plus que ne l'eût fait la plus éclatante beauté. Je la regardai longtemps, je l'observai : elle ne parlait pas, prêtant à la mu-

sique une oreille attentive et bienveillante; lorsque le morceau fut fini, elle échangea quelques mots avec sa mère, et alors sa figure s'éclaira du sourire le plus aimable et le plus caressant. Le maître de la maison vint la chercher et la conduisit au piano; elle s'avança sans embarras et sans hardiesse, et elle joua de courtes variations sur une chanson créole, alors fort à la mode. Elle jouait bien, avec soin, avec goût, mais sans trop *d'inspiration*, ce qui me ravit, car je n'aimais pas les Euterpes de salon. Elle revint auprès de sa mère, et se remit à causer doucement avec elle. Je la regardais toujours : un de mes camarades vint s'asseoir à côté de moi : — Quelle est cette jeune fille? lui dis-je. — Celle qui quitte le piano? c'est mademoiselle Elisabeth d'A... tu ne la connais pas? j'en suis peu surpris, elle va très-rarement dans le monde : sa famille est si austère et vit si retirée! Jolie personne, du reste, bien élevée, et riche, mon cher!

Ces derniers mots n'avaient plus de sens pour moi; mon esprit faisait tout à coup un long voyage : je voulais voir de plus près Elisabeth, et les projets de mariage que ma mère formait

pour moi, et qui, jusqu'alors, m'avaient laissé indifférent, me semblaient la chose la plus délicieuse. Je n'avais jamais aimé, j'aimais à dater de cette soirée.

Dieu avait ses desseins.

Il ne me fut pas très-difficile de me rapprocher de la famille d'A..., quel que fut le rang élevé et incontesté qu'elle occupât dans la ville. J'avais eu pour camarades de collége les trois frères d'Élisabeth : — Anatole, qui est mort vicaire-général de B... un saint et digne prêtre ; Georges, aujourd'hui conseiller à la cour, homme de talent et de cœur, et Christian, qu'on appelait alors le petit Christian, qui n'a pas quitté notre ville, et qui préside avec tant de zèle nos conférences de Saint-Vincent-de Paul. Je me rapprochai d'eux, je les recherchai, et peu à peu, tout naturellement, sans qu'on soupçonnât même mes desseins, je fus reçu dans l'intérieur de la famille. Je vis de près Élisabeth. Elle était... elle était... tout ce que j'avais deviné. Je ne la voyais que rarement, le soir, assise à la table de travail, sereine et silencieuse, mais attentive aux moindres désirs de sa mère, épiant un regard de

son père; elle parlait très-peu, et jamais d'elle-même; pourtant, je savais que toute sa journée avait été remplie des soins les plus utiles : elle s'occupait du ménage, elle donnait à Christian des leçons d'anglais et de dessin, elle faisait la correspondance de M. d'A..., et elle s'acquittait de ses devoirs si multipliés avec une bonne grâce et une facilité qui ne laissaient présumer ni fatigue ni ennui. Elle s'occupait aussi des pauvres, et j'en eus la preuve.

Ma mère, qui se trouvait souffrante, m'envoya un jour porter quelques secours à une pauvre vieille veuve que l'on avait recommandée à ses bontés. En entrant dans la chambre, je n'y trouvai pas cet aspect de misère et de désordre qu'offrent souvent la demeure des pauvres : tout était propre, rangé, brillant même; la vieille infirme était couchée dans un lit soigné, presque paré, et sa figure, reposée et calme, n'indiquait pas de tristes préoccupations. Un bon feu flambait dans l'âtre; des giroflées jaunes et rouges (on était au printemps) étaient placées sur l'appui des fenêtres; une statue de la sainte Vierge, un Christ couronné de buis bénit se dressaient

sur la cheminée, et un bon livre que j'ai lu depuis, *l'Ame sur le calvaire*, se trouvait à portée de la main de la malade. Elle reçut mon offrande avec reconnaissance, mais elle ajouta : — Je n'ai presque plus besoin de rien, mon bon monsieur, depuis que mademoiselle Élisabeth s'occupe de moi. — Mademoiselle d'A...? m'écriai-je avec un battement de cœur. — Oui, monsieur, vous la connaissez? Oh! quel ange du bon Dieu! Et, s'animant aussitôt, elle me parla avec effusion. —Figurez-vous, monsieur, qu'elle vient ici tous les deux jours avec sa femme de chambre, elle met la main à tout, elle range, elle nettoie, elle me fait lever, elle m'habille, elle me sert, elle, une si belle demoiselle! Voyez comme tout est beau ici! c'est mademoiselle Élisabeth qui a apporté ces fleurs, ces rideaux, qui a fait venir ce fauteuil, tout... Et puis elle me fait une bonne lecture dans ce livre ; elle me prépare, les jours de fête, à la confession, à la communion, et quelquefois, pour me réjouir, elle me chante des cantiques d'une beauté! Ah! quand elle parle du bon Dieu, voyez-vous, c'est comme si un chérubin descendait du ciel, il faut l'écouter, il faut faire

comme elle, il faut tâcher d'aimer notre Seigneur!

Elle se tut, toute émue, puis elle reprit : — Et ce n'est pas tout : chez la voisine, à côté, que de bien ne fait-elle pas? elle apprend à travailler aux petites filles, elle fait répéter le catéchisme au petit garçon, à ce garnement de Paul, qui, avec elle, devient doux comme un mouton : cette famille-là est toute changée depuis que mademoiselle la visite...

J'aurais écouté pendant des heures ces récits qui m'enchantaient, et qui me faisaient pénétrer dans l'âme et dans la vie d'Elisabeth, et je sentais se mêler à la tendresse qu'elle m'inspirait je ne sais quel orgueil, comme si ses vertus eussent été mon bien, ma gloire, ma couronne! — Quelle femme, quelle mère elle fera! me disais-je.

Cependant, je ne me faisais pas illusion, et je comprenais que, pour l'obtenir, il fallait au moins ne pas paraître trop indigne d'elle. Je m'observais scrupuleusement alors que j'étais admis au cercle de famille; j'approuvais les opinions que l'on émettait devant moi, quoiqu'elles fussent souvent en contradiction avec ma pensée, et même, comme la conversation roulait fréquemment sur

des ouvrages sérieux qui passionnaient tous les esprits chrétiens, je résolus de les lire, afin de ne pas rester étranger à ce qui intéressait les parents d'Elisabeth. Je lus ainsi, et avec attention, Frayssinous, Bonald, de Maistre, et pendant ces lectures, je l'avoue, la foi, la vérité investissaient mon esprit : je voyais la lumière, mais je m'en détournais, car j'étais de ceux *qui redoutent de croire, de peur d'être obligés de bien faire.* Je ne cherchais dans ces études qu'un sujet de conversation qui me rendît plus agréable à Elisabeth. O miséricorde de Dieu qui se sert de nos folies même pour nous rendre sages et heureux! ô quel bon et adroit chasseur que Dieu quand il veut ravir nos âmes!

Un an s'était écoulé ; je croyais avoir fait des progrès dans l'amitié de M. et madame d'A... et je rêvais doucement au jour prochain où je prierais ma mère et mon père de demander pour moi la main de celle que j'appelais déjà mon Elisabeth. Un soir j'allai, à l'heure ordinaire, dans cette maison qui m'était chère ; j'entrai dans le salon ; mon premier regard, comme de coutume, alla vers mademoiselle d'A... elle n'é-

tait point là ; sa place était vide, sa chaise même n'était point rapprochée de la table, et sa boîte à ouvrage que je connaissais si bien, n'était pas à côté de celle de sa mère, n'attendant que l'habile ouvrière. Je vis tout ceci d'un coup d'œil, et j'eus le frisson. Madame d'A... répondit à mon salut d'un air triste, elle avait les yeux rouges ; son mari lisait d'un air sérieux et recueilli ; Anatole et Georges jouaient aux dames, mais ils ne plaisantaient pas comme de coutume, et le petit Christian regardait un album sans avoir l'air de prendre garde aux gravures qui lui passaient sous les yeux. Je m'assis, triste aussi et plein de sombres pressentiments. Etait-elle mamalade ? mais sa mère ne serait pas là ! était-elle absente ? seule ? ce n'était guère probable. Après quelques essais d'une conversation pénible et toujours brisée, je hasardai : — Mademoiselle d'A... n'est pas souffrante, madame ?

Sa mère soupira profondément à ce mot, elle leva les yeux sur moi, et deux larmes coulèrent sur ses joues, et elle me dit avec effort : — Ma fille est entrée aujourd'hui chez les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Son postulat commence ;

elle ne reviendra plus chez nous, c'est une affaire terminée !

— Cette démarche s'est faite sans éclat, ajouta M. d'A... ma fille n'a voulu parler de son projet qu'à nos parents et à nos vieux amis ; elle a disparu sans bruit du monde où elle n'était pas connue.

Je ne pouvais parler, mon cœur mourait en moi, tout mon avenir, toute ma vie étaient suspendus. Je n'essayai pas même de balbutier quelques mots de sympathie, mais je crois qu'en ce moment on lut mon secret sur mon visage. Que vous dirai-je de plus? je passai des semaines et des mois, plongé dans une affliction amère et silencieuse ; j'avais tout perdu en perdant cette ombre, cette vision, qui avait passé à côté de moi sans me voir et sans deviner quelle était ma destinée. Aux jours de douleur succédèrent les jours de réflexion : je voulus sortir de moi-même, lire, étudier ; mais il me fut impossible de lire d'autres livres que ceux qu'elle avait aimés et dont nous avions quelquefois parlé ensemble. L'heure de Dieu était venue; la foi que j'avais repoussée m'éclaira : Dieu se révéla à mon âme

avec ses souverains attraits ; les œuvres de la charité s'offrirent à moi, consolantes et régénératrices : je devins chrétien, d'abord à cause d'Elisabeth, et puis à cause de Dieu ! Si j'ai fait quelque bien en ma vie, grâces en soient rendues à Dieu et à son humble servante ! oh ! que les voies de la Providence sont admirables !

— Et qu'une femme vertueuse, une pure et pieuse jeune fille ont de pouvoir ! répondis-je.

M. Aimery inclina la tête, et dit : — Puissent les femmes connaître leur puissance et en user dignement ! — Et Elisabeth ? demandai-je. — Elle a fourni une sainte carrière, et elle est morte dans le Seigneur en dirigeant un des hôpitaux de l'Algérie; morte consumée de zèle et de fatigues. Cette âme bienheureuse prie pour nous... Et il leva au ciel ses yeux où brillait une larme.

UN MOMENT D'IMPRUDENCE

UN MOMENT D'IMPRUDENCE (1).

Dans un salon de Paris, où l'on était fatigué de musique et où un deuil récent défendait la danse, on avait demandé au magnétisme de quoi tuer le temps, l'ennemi des oisifs. Des jeunes filles et des jeunes gens essayaient de faire tourner un guéridon ; un autre groupe sollicitait d'un crayon attaché à une corbeille des réponses venues du monde invisible; et une jeune femme, assise dans un fauteuil, se faisait magnétiser et attendait patiemment que le sommeil extatique descendît sur ses yeux. La maîtresse de la maison se mêlait aux différents groupes, en essayant de les animer ; alle s'approcha enfin d'un vieillard

(1) Consulter à l'appui : dans le journal *le Droit*, du 3 septembre et dans *le Constitutionnel* du 1er septembre 1859, le compte-rendu de l'affaire Jourdain, de Douai ; et les ouvrages de M. Goujenot des Mousseaux et du marquis de Mirville : *des Esprits ; Pratiques des démons*.

jeune fille traversait, d'un pas léger, les rues désertes; elle était suivie d'une vieille servante, qui portait avec orgueil le diadème d'or et la coiffe de dentelle des femmes frisonnes. Toutes deux s'arrêtèrent devant la porte d'une jolie maison, qui s'ouvrit sans tarder, et la jeune fille dit vivement au domestique :

— Mademoiselle est chez elle ?

— Elle est dans sa chambre.

— J'y vais... Nélia, ajouta-t-elle en se tournant vers sa servante, allez m'attendre à la cuisine.

Elle monta l'escalier et arriva dans une chambre élégante et jolie.

— C'est toi, Géorgina ! quel bonheur ! s'écria une jeune voix qui sortait de l'alcôve.

Géorgina y courut et vit son amie Frédérique couchée toute pâle sur les oreillers inondés de vinaigre.

— Qu'as-tu ? lui dit-elle avec intérêt.

— Une affreuse migraine... J'ai la tête en feu...

— Pauvre amie ! Mais aussi es-tu bien prudente ? Te voilà, comme de coutume, environnée

— Non, Géorgina, je ne dis pas cela positivement. Je dis que, si tu voulais faire une visite avec moi à une certaine personne, je guérirais à coup sûr.

— Explique-toi.

— Eh bien, tu sauras qu'une somnambule, accompagnée d'un médecin magnétiseur, est venue s'établir ici, et qu'elle fait des cures merveilleuses. Madame Lessius, la femme du professeur, me l'a affirmé.

— Mais tu ne voudrais pas aller là chercher ta guérison, à une source aussi suspecte ?

— Tu es bonne ! y a-t-il du mal à cela ?

— Je ne sais pas : il me semble qu'oui.

— Il te semble mal. D'autres y vont et s'en trouvent à merveille.

— Et pourquoi faut-il que j'aille avec toi ?

— Parce que je ne puis y aller seule, ma petite Géorgina, et que je ne veux mettre personne dans ma confidence.

— Ton père ne sait pas...

— Non, mon père ne sait pas; il fait en ce moment des recherches sur une inscription runique : ne troublons pas les méditations

de la science !... Ma mère, que dirait-elle?

— Il est trois heures; elle fait la partie de tric-trac à ta vieille tante, elle en a jusqu'à l'heure du thé ; ton père est dans son cabinet, liberté entière ! Mettons nos chapeaux et partons !...

— Non, Frédérique, je n'ose pas : c'est très-mal, ce que tu veux faire...

— Mais j'ai entendu dire aux dominés (1) que le magnétisme était une branche inexplorée des sciences naturelles ; tu vois que j'ai réponse à tous les arguments!

— Cacher quelque chose à ma mère ! Faire une démarche qu'elle n'a point approuvée !

— Tu es trop timide, chère amie, tu sais bien que les mœurs de notre pays nous permettent de sortir seules ; et toi, tu es fiancée, presque mariée, jouis de tes prérogatives.

L'entretien continua longtemps sur ce ton ; Frédérique insistait, et Géorgina se défendait, mais elle avait depuis longtemps l'habitude de céder à son amie, elle ne savait pas résister à ses caresses, à ses doux regards, à ses manières gen-

(1) Nom que l'on donne en Hollande aux pasteurs réformés.

tilles et gracieuses, et, comme de coutume, elle se rendit. Prêtes à partir, elle dit tout à coup à Fredérique : — Et Nélia?

— Oh! ta Nélia est en compagnie de notre Zanna (1), une cafetière sur la table les tient en joie... Partons!...

Elles s'échappèrent rapidement, et, prenant des rues détournées, elles arrivèrent à l'extrémité de la ville, à la porte d'une ancienne maison de triste apparence. Frédérique leva le marteau de la porte en riant, mais son cœur battait à tout rompre, et ce fut d'une voix étranglée qu'elle demanda si mademoiselle Thécla et le docteur Gavronski étaient visibles.

— Est-ce pour une consultation? demanda le domestique.

— Oui, répondit timidement la jeune fille.

— Montez, mesdemoiselles.

On les fit entrer dans un vaste appartement tendu de rouge et orné de quelques bustes de médecins et de philosophes célèbres. Au fond de la salle, sur un fauteuil, était assise une femme

(1) Zanna, diminutif de Suzanne.

pâle, maigre, presque diaphane, qui semblait se reposer, dans un demi-sommeil, de quelque effort pénible. Un homme de haute stature, en cheveux gris, vêtu d'une redingote à brandebourgs, était occupé à écrire. Il se leva à la vue des jeunes filles, et, les saluant profondément, il leur demanda si elles voulaient une consultation.

— Oui, répondit Frédérique, pour moi.

— Veuillez vous approcher, Mademoiselle.

— Thécla, et j'en suis heureux pour vous; est aujourd'hui dans un jour extrêmement lucide.

Les jeunes filles s'assirent sur un canapé, près du fauteuil où gisait, somnolente, accablée, la malheureuse pythonisse qui devait, instrument servile et docile, répondre aux interrogations et servir à la fortune de son médecin : sa physionomie était inerte, la vie en semblait absente ; mais à peine le docteur eut-il fait quelques passes magnétiques, à peine eut-il élevé les bras au-dessus d'elle en l'inondant en quelque sorte de fluide, que son visage changea. Une faible rougeur anima ses joues, ses yeux se rouvrirent et s'animèrent, sa pose et ses gestes prirent de l'as-

surance et de la majesté, et, après avoir arrêté son regard sur Frédérique, elle dit :

— Vous venez me consulter pour des maux de tête qui vous accablent... Vous en souffrez depuis une chute que vous avez faite... Je vois... je vois... il vous faut des fomentations sur le front : je vais vous en donner la recette... Quand vous sentirez vos douleurs névralgiques prêtes à vous saisir, vous vous baignerez les tempes, le col, la nuque avec une autre eau... Cela se passera, car vous êtes bien moins nerveuse que vous ne le pensez... Cependant, abstenez-vous d'avoir des fleurs dans votre chambre... Je la vois... c'est un vrai parterre... des jardinières... des fleurs dans des vases, d'autres suspendues au plafond... C'est bien joli, mais c'est trop... Vous lisez trop aussi des livres qui vous impressionnent, cela ne vaut rien... Travaillez à l'aiguille, et ne respirez le parfum des fleurs que dans un jardin et à la campagne...

Frédérique écoutait attentivement et avec une frayeur profonde cette femme étrange qui pénétrait ainsi dans les replis de sa pensée et dans les habitudes de sa vie. Mais tout à coup son

regard tomba sur Géorgina, et elle poussa un cri d'effroi. La jeune fille, impressionnable et nerveuse, avait subi l'influence du fluide répandu sur Thécla; elle s'était endormie, mais au milieu de ce mystérieux sommeil, il semblait qu'une force intérieure luttât et souffrît en elle; son front était contracté, son corps ne s'abandonnait pas à la langueur du repos, et ses mains s'agitaient convulsivement, comme si elle eût voulu repousser un objet effrayant. Debout devant elle, le médecin la couvrait de son regard impassible et pénétrant.

—Oh! dit-elle de sa voix harmonieuse, ne me regardez pas ainsi, laissez-moi partir... laissez-moi fuir! que j'aille retrouver ma mère!...

Il la regardait toujours, et il semblait que ce regard la clouât à son siége.

— Que me voulez-vous? s'écria-t-elle avec angoisse. Pourquoi voulez-vous exercer sur moi votre funeste pouvoir? Homme, je saurai vous résister : je suis libre!

— Vous êtes libre! répondit le médecin avec un sourire ironique : eh bien, prouvez-le. Je vous ordonne de m'obéir. Comment vous appe-

lez-vous? Répondez ou ne répondez pas, si vous le pouvez!

— Je me nomme Géorgina der Bosch, répondit-elle avec une soumission craintive, ne pouvant résister à ce regard, à cette parole qui la domptaient.

— Etes-vous mariée?

— Non, je suis fiancée.

— Aimez-vous celui que vous devez épouser?

Elle rougit, et un silence modeste ferma ses lèvres.

— L'aimez-vous? insista le médecin d'un ton impérieux.

— Oui, dit-elle, de toute mon âme...

Il continua à la regarder, et elle comprit sans doute ce qu'exprimait ce regard dur et froid comme l'acier: elle lut au fond de cette âme qui voulait dominer la sienne...

— Oh! dit-elle avec un profond soupir, quel mal vous ai-je fait? pourquoi voulez-vous enchaîner ma volonté, et faire de moi votre esclave? Ne pesez pas ainsi sur mon âme! Oh! délivrez-moi, je vous en conjure!...

Frédérique n'avait pas osé interrompre ce ra-

pide et terrible dialogue, mais au cri navrant de son amie, elle se jeta sur elle et l'embrassa en pleurant. Ces larmes et ces baisers firent sortir Géorgina du sommeil magnétique; elle ouvrit les yeux et se trouva entre les bras de sa compagne éplorée. Le médecin avait disparu; Thécla était retombée dans son accablement... Epouvantée, Frédérique jeta une pièce d'or sur la table, soutint les pas de son amie, et s'enfuit avec elle hors de cette funeste maison. Elles ne se parlèrent pas en chemin, mais, rentrée dans la chambre de Frédérique, Géorgina lui dit à voix basse :

— Que m'est-il arrivé?

— Je ne sais : tu as dormi, et tu as parlé haut dans ton sommeil... Voilà tout!...

— Oh! non, ce n'est pas tout! Cet homme! cet homme terrible! il me poursuivra partout, je le sens, je le sais... et pourrai-je résister à son empire?... Ma mère, pourquoi vous ai-je quittée?

— Je t'en supplie, s'écria Frédérique, ne dis à personne que je t'ai entraînée là!

— Non, je te le jure.

Cette jeune fille avait deviné vrai : la colombe s'était livrée aux serres du vautour. Gavronski était un de ces hommes qui exploitent les mystères périlleux de la science, qui demandent au *côté noir de la nature*, selon l'expression d'un auteur anglais, le bien-être et la fortune qu'ils ne veulent pas attendre d'un travail honorable et d'une existence régulière. Au premier coup d'œil qu'il avait laissé tomber sur Géorgina, il avait surpris le secret de son organisation nerveuse et maladive, et, soit amusement frivole, soit plan aussitôt adopté, il avait exercé sur elle l'effet de cette puissance occulte qu'il portait entre ses mains. Et la volonté supérieure domina, dès cet instant, la volonté de l'imprudente jeune fille; elle l'étreignit à distance, comme un réseau lancé de loin par un chasseur amène à ses pieds sa malheureuse proie. Aussi Géorgina se sentit enveloppée de liens invisibles, son âme ne lui appartenait plus. Du fond de sa maison, le magnétiseur voulait qu'elle dormît, et elle dormait; il voulait qu'elle chantât, et quoique son cœur fût plein de tristesse, sa voix s'épandait, malgré elle, en joyeu-

ses roulades. Peut-être aurait-elle nié le pouvoir mystérieux dont elle était devenue l'esclave; mais un jour, dans une salle de concert où elle s'était rendue avec sa famille, elle vit de loin Gavronski : il la vit aussi, et, pour s'assurer de son empire, il lui dit, sans mouvement des lèvres ni bruit de la voix :

— Géorgina, venez à moi !

Elle comprit et obéit soudain, et traversa une partie de la salle. Il en savait assez ; il la regarda d'un œil sévère, et elle, comme repoussée par une main invisible, recula et s'évanouit entre les bras de son frère, qui s'était approché d'elle. On attribua cet accident à la chaleur. Quand elle revint à elle, elle fondit en larmes, car, elle ne doutait plus : elle se sentait terrassée par cette main puissante à laquelle elle s'était si imprudemment livrée. Plus d'une fois la pensée lui vint de se confier à son père ou à sa mère, mais la crainte de nuire à Frédérique ou de manquer à la parole qu'elle avait jurée l'arrêta toujours. Elle n'avait d'espoir que dans son mariage dont le jour était prochain, et après la conclusion duquel elle devait faire, avec son

mari, un long voyage en Allemagne et en Italie. Elle pensait que l'absence romprait sa chaîne, et elle pressait de ses vœux le moment qui devait l'éloigner de la maison paternelle.

Elle avait eu quelques jours de calme, et elle commençait à se flatter que son persécuteur avait cessé ses poursuites, lorsqu'un matin, à déjeuner, son père dit, comme une simple nouvelle du jour :

— Le docteur Gavronski a loué la maison d'en face ; il se fixe dans notre ville... on le dit savant, quoiqu'un peu extraordinaire... je ne serais pas fâché de le voir et de lui soumettre quelques observations que j'ai faites sur les courants électriques, et sur le fluide employé comme force motrice.

Personne ne regarda Géorgina et ne s'inquiéta, par conséquent, de son tremblement et de sa pâleur. Dès ce moment, elle ne vécut plus ; la présence du magnétiseur pesait sur elle et paralysait sa pensée et sa volonté. Plusieurs fois, malgré elle, cédant à cette étrange obsession, elle descendit au jardin, et, en levant la tête, rencontra les yeux du docteur qui, debout à une

fenêtre, la regardait. Une fois il fit un geste et dit ·

— Je veux le bouquet que tu portes à la main... et l'esclave docile éleva le bouquet et le jeta par-dessus le mur... Il se retira aussitôt, et la laissa inerte, brisée et cachant dans ses mains son visage couvert de rougeur et de larmes.

L'instant du mariage approchant, on devait signer le contrat. L'âme de Géorgina se releva un peu à l'arrivée du jour dont elle attendait sa délivrance ; mais la veille de la signature elle trouva sur sa table un bouquet avec une lettre. Elle crut que ces fleurs et ce billet venaient de la part de Maurice, son futur, qui, élevé auprès d'elle, lui prodiguait des attentions de frère, en attendant qu'il eût des soins d'époux, et, sans défiance, elle ouvrit le papier. Il contenait ces mots : « Vous m'appartenez, vous le savez, ce mariage prêt à se conclure ne se fera point, car c'est à moi que vous êtes destinée. Ne vous révoltez pas contre les puissances supérieures. Je vous appellerai, et vous viendrez ! »

Elle pâlit. Ce billet, qui eût semblé à tout autre

une forfanterie ridicule, était pour elle une condamnation sans appel; car elle sentait que sa volonté ne lui appartenait plus, et que la pureté de son âme, les saintes tendresses dont elle était nourrie, ne suffiraient pas à la défendre contre le pouvoir invisible dont elle subissait l'influence. Une confidence à ses parents l'eût sauvée, mais elle avait engagé sa parole à Frédérique, et Frédérique ne pouvait la dégager, car elle était absente. La confession l'eût sauvée, mais elle appartenait à une secte qui repousse la confession! Et puis elle craignait pour ceux qui lui étaient chers la puissance de cet homme, si redoutable à ses yeux, et elle se disait avec amertume : — Seule, je me suis jetée dans le péril; seule, il faut m'en tirer ou mourir!

Le soir fixé pour la signature du contrat arriva, les parents, les deux familles et les fiancés étaient réunis dans le salon de madame der Bosch et, après la lecture de l'acte, tous y avaient apposé leur signature. Un instant de joyeux tumulte succéda au silence qui avait régné; Géorgina, complimentée par ses amis, s'était rassise, et elle paraissait heureuse et tran-

quille, lorsque soudain le sommeil magnétique descendit sur elle. Elle se leva et traversa le salon ; elle était en ce moment plus belle qu'on ne l'avait jamais vue ; ses joues étaient colorées, ses yeux ouverts étincelaient, et, d'un pas ferme, elle se dirigea vers la porte sans que nul s'aperçût de son état. Sa mère était à l'autre bout de la pièce, occupée de ses devoirs de maîtresse de maison ; son fiancé se trouvait sur son passage, mais il ne devina rien ; il resta calme en la voyant si calme, il s'applaudit en la voyant si belle. D'un pas sûr et rapide, elle descendit au jardin, le franchit dans sa longueur, arriva à la porte de derrière qui se trouvait ouverte, traversa la rue ; et enfin elle entra, elle, la fiancée pure et candide, dans la maison de Gavronski. Il l'avait appelée, elle avait obéi... Il la reçut au seuil de sa maison, la saisit par la main, et l'entraîna rapidement. Mais alors les idées de Géorgina, confuses encore, se réveillèrent :

— Que me voulez-vous ? s'écria-t-elle en résistant de ses faibles mains aux bras vigoureux qui l'entraînaient.

— Je veux que tu sois ma femme ! nous allons

partir ensemble, une voiture nous attend. Viens, je te l'ordonne !

— Non ! oh ! non ! ne l'exigez pas... Rendez-moi à mes parents, ne m'entraînez pas avec vous, vous me perdez ! vous me déshonorez ! Oh ! je vous en supplie ! si vous êtes un homme et non pas un esprit infernal, rendez-moi à ma mère !

Il haussa les épaules.

— Te lâcher ! lui dit-il, toi une si belle, une si riche proie ! Non, tu seras à moi, tu es un sujet trop précieux pour que je puisse te rendre aux tiens !

En parlant ainsi, il l'entraînait toujours par le long corridor de sa maison, qui touchait par le fond à la campagne. Une voiture les attendait là.

— Géorgina n'était pas sortie de son funeste sommeil, mais son âme luttait au milieu de ses sens dominés et de sa volonté asservie. Elle se débattait et poussait des cris lamentables, en appelant Dieu et sa mère. D'autres cris répondirent tout à coup aux siens ; des pas rapides se firent entendre dans la longue galerie :

— Arrêtez, lâche ! s'écria la voix de Maurice, et au même instant Gavronski chancela et tomba baigné dans son sang. Un coup d'épée, donné par Maurice, venait de l'atteindre en pleine poitrine. Géorgina chancela, et porta la main à son sein comme si elle eût été blessée elle-même ; mais ce choc la réveilla. Son père, ses frères, son fiancé étaient autour d'elle. Un domestique leur avait signalé sa fuite, et ils l'avaient suivie d'assez près ; tous l'interrogeaient de leurs regards consternés et sévères ; elle baissa les yeux : à ses pieds était Gavronski mourant. Elle ne put en voir davantage, elle étendit ses bras tremblants, en poussant un gémissement, et son père la reçut sur son sein. On la reporta chez elle, entre les bras de sa mère, au milieu de cette maison parée, illuminée pour une fête. On voulut encore l'interroger, mais ses organes trop fortement ébranlés lui rendaient la réponse impossible. Elle fut mise au lit et, pendant trois mois, ses parents la disputèrent à la mort et surprirent, dans les terreurs de son délire, le secret que les aveux de Frédérique vinrent confirmer. Quand elle revint à la vie, sa santé affaiblie, son âme

pour jamais attristée, l'éloignèrent du mariage les prières de Maurice ne purent la fléchir ; elle craignit d'enchaîner la vie de son ami à son existence flétrie, et elle consacra à Dieu, à ses parents et aux pauvres le peu de jours et de forces qui lui restaient. Maurice, qui était au service des Pays-Bas, fut envoyé à Batavia, et ce climat l'a tué.

Frédérique ne put pas se consoler du malheur de l'amie de sa jeunesse, et elle pleure encore un moment d'imprudence.

LE GARDE-CHASSE

LE GARDE-CHASSE.

— Je suis on ne saurait plus content de mon nouveau garde-chasse; c'est une excellente acquisition que nous avons faite là! Qu'en penses-tu, Georges?

— Que nous n'avons pas lieu de regretter Michel, mon père.

— Parbleu! je le crois bien! un gaillard qui me volait mon gibier, qui s'entendait avec tous les coquetiers de dix lieues à la ronde pour leur vendre lièvres, lapins et jusqu'à mes faisans, mes pauvres faisans! Il doit s'estimer heureux de n'avoir pas tâté de la police correctionnelle, ce voleur-là!

— Bah! Leblanc ne valait guère mieux, mon père.

— Certes, non; mauvais tireur d'ailleurs, qui faisait tuer mon gibier par les braconniers, et

Dieu sait, pour un perdreau qu'on servait sur notre table, combien s'en allaient sans passe-port au marché ! Mais enfin, nous avons ce qu'il nous faut : ce Jacques a bon pied, bon œil ; il paraît d'un caractère déterminé, il tire comme saint Hubert, et avec cela il nous fait honneur, il a tout à fait bon air. L'as-tu vu, Edith ?

Edith était occupée à surveiller l'ébullition de l'eau pour le thé, et il sembla qu'un reflet de la braise incandescente se peignît sur ses joues, à cette question de son père. Elle balbutia : Je ne sais, papa... je ne crois pas...

— Eh bien ! regarde-le, le voilà qui passe.

Un jeune homme vêtu de vert, le carnier sur l'épaule, le fusil sous le bras, passait sous la fenêtre. Il avait une tournure leste et fière, un beau visage, à la Henri IV, encadré par des cheveux et de longs favoris, d'un blond fauve. Trois grands chiens sautaient autour de lui, et il les apostrophait d'une voix ferme et sonore.

— C'est le plus beau garde du pays, dit Georges avec enthousiasme.

— Et le plus franc du collier, dit le père avec conviction. Allons, Edith, encore une tasse de

thé à ton frère... mais que fais-tu donc? tu verses le sucrier et le pot à crème dans sa tasse ! tu fais *falbala!* Sois donc à ce que tu fais, petite... là, là, voilà qui est bien !

Edith s'observa pendant le temps du déjeuner, mais dès que la famille fut dispersée, elle s'en alla rêver dans son appartement. Edith n'avait plus de mère depuis son enfance, elle était livrée à sa propre direction, et Dieu sait quel mentor léger, inconséquent et frivole on lui avait donné là !... M. de Belleval, son père, et Georges son frère, beaucoup plus âgé qu'elle, l'aimaient, l'adoraient, la gâtaient à plaisir, mais ne s'en occupaient guère ; leur pensée sérieuse à eux, c'était l'exploitation agricole, mêlée aux plaisirs rustiques : cette petite enfant, devenue plus tard une belle jeune fille, leur était une joie, un repos ; mais, absorbés par des projets de fortune et d'avenir, le soin du cœur et de l'esprit d'Edith leur semblait étranger. Elle avait passé plusieurs années dans un pensionnat à la mode, et là elle avait appris bien des choses, les unes bonnes, les autres mauvaises, et elle en avait emporté surtout un goût vif pour la lecture et pour les con-

ceptions romanesques. Revenue chez son père, celui-ci avait cru bien faire en lui donnant pour compagne une jeune fille un peu plus âgée qu'elle, nommée Jenny Guilherm, que d'honorables recommandations présentaient comme un guide sûr et une institutrice distinguée. Les deux jeunes personnes s'entendirent bientôt, mais Jenny, quoique plus âgée qu'Edith, n'était pas plus raisonnable : elle aimait, autant que son élève, la molle indolence, les songeries creuses, les folles lectures, et son arrivée au château ne changea rien à la vie qu'Edith s'était faite : les longues promenades, la rêverie dans les bois, la douce musique le soir, aux étoiles, les lectures solitaires, continuèrent leur cours. Elles lisaient toutes deux, mais elles avaient en littérature des goûts fort opposés : Jenny était *classique ;* elle lisait de préférence les romans de l'école anglaise ; elle aimait ces interminables récits où l'on voit de timides orphelines, des jeunes filles pauvres et persécutées, de jeunes maîtresses de musique, de belles institutrices, remplissant six volumes du détail de leurs aventures, frappant d'un subit et éternel amour lords, ducs et comtes,

et finissant enfin par rentrer triomphantes, après un heureux mariage, dans le château qui avait vu leur misère et leurs humiliations. Elle se nourrissait de cela. Edith, au contraire, était de l'école romantique française ; les *prolétaires* étaient ses héros : elle lisait des romans et des drames où apparaissaient de spirituels meuniers, des menuisiers de génie, des paysans qui en auraient remontré, en fait de musique, à Mozart, en fait de poésie à Lamartine, des valets hommes d'état ; elle n'aspirait pas à monter, mais à descendre ; il lui fallait à tout prix quelque génie méconnu qu'elle pût élever, un proscrit à sauver, un brigand à défendre, ou même, faute de mieux, un ouvrier à enrichir. C'étaient là ses rêves ; mais, comme les héros de romans, si charmants qu'ils soient, n'existent que sur le papier ; comme il faut, au bout de quelques temps, un corps à tout songe, Edith se lassa de penser aux Bénédict et aux Ruy-Blas, et elle regarda autour d'elle afin de découvrir son idéal. Elle remarqua d'abord un petit pâtre qui menait souvent ses vaches sur la lisière du bois de son père, mais elle apprit que le gentil berger allait

se faire garçon boucher... Illusion perdue! elle essaya de se monter la tête pour quelques autres enfants du village, mais elle n'y put réussir : le bon sens, la modestie naturelle luttaient en elle contre la corruption de l'esprit, engendrée par les livres; peu à peu, elle se serait dégoûtée peut-être de cette triste recherche, lorsque le nouveau garde-chasse attira son attention. Il était beau, il était jeune, il avait cet air militaire qui plaît toujours, et les fonctions qu'il remplissait, en l'élevant au-dessus de la domesticité, ajoutaient à son prestige. Souvent elle l'entendait vanter par son père ou par son frère ; car Jacques, non-seulement était adroit tireur, mais il était brave, probe et zélé. Il avait, au péril de sa vie, tué une louve et un vieux sanglier ; les braconniers le trouvaient inflexible : il se moquait de leurs menaces, il éventait leurs piéges, et il bravait hardiment, pour remplir son devoir, et coups de bâton et coups de fusil. En fallait-il davantage; n'était-ce pas un héros? Seulement, Edith hésitait : elle n'était pas sûre de son idéal, quoiqu'elle ne l'en aimât pas moins. Jacques était-il bien, ainsi qu'il le disait, fils d'un garde

champêtre et d'une pauvre lingère? Ne serait-il pas, par hasard, quelque grand seigneur déguisé, ou quelque proscrit illustre, un Polonais par exemple? L'histoire et la mythologie n'étaient-elles pas remplies de traits semblables? n'avait-on pas vu Apollon chez Admète, le roi Alfred conduisant les troupeaux, et Gustave Wasa travaillant aux mines de la Dalécarlie? Ces pensées flottaient sans cesse dans l'esprit de la pauvre jeune fille : l'avenir l'inquiétait peu; Jacques l'aimait, ceci était hors de doute, et il saurait briser les obstacles qui s'opposeraient à leur union, soit en révélant sa naissance, soit en rendant à son père, à son frère, à elle-même un de ces éminents services qui nivèlent les distances. Dans les livres, n'est-ce pas toujours ainsi? Elle croyait d'autant plus à l'amour de Jacques qu'il avait pour elle des attentions dont jamais ses devanciers, Michel et Leblanc, ne s'étaient avisés. Il lui rapportait souvent d'énormes bouquets de fleurs des bois, qu'elle arrangeait avec le plus grand soin dans les grands vases du vestibule, ou des corbeilles de mûres sauvages, ou des oiseaux pour sa volière. Un jour, il revint avec

un joli petit écureil vivant qu'il offrit à Edith, sans mot dire, et en accompagnant son hommage d'un salut aussi gauche que respectueux. Mais aux yeux d'Edith sa gaucherie n'était que feinte ; le respect seul subsistait, et trahissait involontairement l'amour le plus tendre. On croit si facilement ce qu'on désire ! et la jeune fille rêvait ainsi, tout en attendant avec une certaine impatience l'instant de la déclaration, qui devait dépasser ce qu'elle avait lu de plus beau dans ses innombrables lectures.

De son côté, Jenny rêvait aussi.

Les mois se passaient ; aucun événement nouveau ne venait donner raison aux songes des deux jeunes filles ; forcées de se rabattre sur la réalité, elles se préoccupaient d'une fête que M. de Belleval voulait donner pour célébrer le mariage d'une de ses nièces, et un soir on causait en famille des préparatifs, lorsque tout à coup le baron se frappa le front et dit en riant :

— Mais j'oubliais !..... nous aurons deux noces à la fois..... c'est une fureur de mariage autour de nous..... Jacques, mon garde-chasse, se marie.....

Edith rougit jusqu'au front : elle crut que le moment décisif était arrivé, que Jacques avait parlé et qu'elle allait apprendre son nom et sa naissance. Le baron poursuivit :

— Il m'a demandé ma *permission* pour se marier, mais comme je ne tranche pas du seigneur féodal, je n'avais rien à voir là-dedans; je me suis borné à le féliciter et à lui dire que je me chargeais des frais de la noce.

— Et qui épouse-t-il donc, mon père?

— Il épouse Madelon, la fille de basse-cour... celle qui soigne si bien ta volière, Edith. C'est une brave petite fille, et qui fera une excellente ménagère. Elle a quelque bien, d'ailleurs, qui lui vient de sa mère.

— Et Jacques ne quittera pas notre service, mon père?

— Certes non ! la maison du garde est assez grande pour le loger, lui, sa femme et une douzaine de marmots. Madelon élèvera de la volaille et ira la vendre au marché d'Alençon ; ils vivront fort à l'aise. J'ai résolu de les marier le jour même où nous offrons à ma nièce notre petite fête. Il y aura grand dîner à l'office, bal

champêtre sur la pelouse pour Jacques et ses invités, et la joie de ces braves gens ajoutera à la nôtre.

Le baron continua à deviser, pendant qu'Edith, atterrée, humiliée, baissait la tête sur sa broderie et s'efforçait de travailler d'une main tremblante afin de cacher son agitation. C'était donc là son héros! Elle avait eu, en son cœur, pour rivale une gardeuse de dindons! Elle avait aimé un domestique! le bandeau tombait enfin, quoique un peu tard... Mille pensées d'orgueil la torturaient; elle se sentait si abaissée, si avilie à ses propres yeux! Aucun sentiment doux ne se mêlait à ses regrets, et les larmes de l'impatience, de la honte, de la vanité blessée mouillèrent plus d'une fois son oreiller, pendant la nuit qui suivit cette conversation. Le lendemain, les jours suivants, elle ne put, sans un embarras mêlé de colère, rencontrer l'inoffensif garde-chasse, qui la saluait plus respectueusement que jamais. Madelon aussi se trouvait sur ses pas, et, plus hardie que son fiancé, elle osait parler à la *demoiselle.* Elle la trouva un matin près de la volière, où les colombes, les chardonnerets, les rouges-gorges,

les bouvreuils, conquis par Jacques, roucoulaient, sifflaient, chantaient à l'envi, remplissant l'air d'une harmonie sauvage et agréable à la fois.

— Mamzelle , dit Madelon en faisant une belle révérence, je voudrais bien que vous me permissiez de continuer à soigner vos oiseaux lorsque je serai mariée à Jacques..... Ces bestioles me connaissent, ça leur ferait de la peine de ne plus me voir, et à moi aussi..... Dites, mamzelle, vous voulez bien?

— Si vous le voulez, Madelon, répondit Edith avec quelque sécheresse. Puis un sentiment meilleur se fit jour dans son âme; le regard naïf qu'attachait sur elle la petite paysanne, la sincérité de sa proposition la touchèrent, elle se dit en elle-même :

— Pourquoi lui en vouloir? Est-elle cause de ma folie?..... Et reprenant un air plus gracieux :

— Merci, Madelon, j'accepte avec plaisir, car jamais mes oiseaux n'ont été si bien soignés !

— Oh! que Jacques sera content ! il aime tant ses maîtres ! et vous ne savez pas, mamzelle ! il élève deux rossignols pour vous faire plaisir,

deux petits qu'il a pris dans le nid... ils sont jolis itout.

Édith sourit assez naturellement : — Viens me trouver dans ma chambre, Madelon, dit-elle, je te donnerai une robe, un col et un mouchoir. Viens tantôt.

— Merci, mamzelle, je n'y manquerai pas.....

Cette conversation fit du bien à Édith. Il y a dans la présence d'un être humain, fût-ce celui que l'on croit haïr, un charme puissant; on se trouve désarmé en sa présence; le regard, la voix, le sourire agissent comme par une bienfaisante magie; la sympathie de l'homme pour l'homme se montre, et le cœur qui ne s'est pas volontairement endurci, sent à ce contact se fondre les passions mauvaises.

Edith l'éprouva : l'irritation qu'elle ressentait contre le pauvre garde et son humble fiancée tomba; une lumière à la fois vive et douce éclaira sa conscience, l'orgueil s'enfuit, les pensées romanesques tombèrent, la modestie, la fierté virginale reprirent leurs droits; Edith pleura encore, mais ce fut de repentir et non de regret.

Le jour de la fête arriva ; on fut satisfait au salon et très-joyeux sur la pelouse; Edith, d'abord un peu triste, finit par danser de tout son cœur. La soirée était déjà avancée ; la jeune fille, se trouvant fatiguée, cherchait son institutrice afin de regagner avec elle leur appartement ; elle ne la vit pas dans les salons, et s'avança sur le balcon qui faisait le tour du château. La musique des contredanses ne lui parvenait plus qu'adoucie ; elle jeta les yeux sur le parc illuminé à la vénitienne ; la noce de Jacques dansait sur les gazons au son des instruments champêtres ; à les voir de loin, aux lueurs bleuâtres des lampions, on aurait dit des groupes de fées et de gnomes qui menaient la danse nocturne... Edith détourna la tête et soupira au souvenir de sa folie. Un soupir répondit au sien et fut suivi d'un sanglot étouffé. Elle tourna l'angle du balcon et vit dans l'ombre une figure qu'à sa taille élancée et à sa robe blanche elle reconnut aussitôt.

C'était Jenny, Jenny qui pleurait. Edith courut vers elle.

— Qu'avez-vous, ma chère demoiselle? s'écria-t-elle.

Jenny garda le silence et continua de pleurer. Enfin, vaincue par les instances et les caresses d'Edith, elle dit en se cachant la figure :

— Est-il vrai que M. Georges doit se marier bientôt? On le disait dans la salle du bal.

— Sans doute..... on avait gardé le silence sur ce mariage, parce que ma future belle-sœur, Valentine, était trop jeune..... Mais cela se fera bientôt, et j'en suis contente, Valentine est si bonne !

— C'est donc vrai ! c'est donc vrai !

Ce mot, répété avec douleur, éclaira Edith ; elle aussi soupira, et, par quelques questions faites avec ménagement, elle amena Jenny à lui avouer ses rêves, rêves dont de pernicieux romans étaient l'unique cause. Les attentions que tout homme bien élevé témoigne à une femme avaient paru à la pauvre institutrice des gages irrécusables d'amour, elle avait bâti là-dessus ses songes d'or, et le fantastique édifice s'écroulait sans qu'elle pût accuser de la ruine un autre coupable qu'elle même : — Je quitterai le château, je ne pourrais plus y vivre ! s'écria-t-elle enfin.

Les sons des deux orchestres arrivaient en ce

moment plus vifs à l'oreille des jeunes filles, et semblaient se rire de leur honte et de leur douleur. Toutes deux pleurèrent, mais un sentiment différent faisait couler leurs larmes : Edith s'accusait elle-même, et Jenny accusait le monde et la destinée.

Bien des années s'étaient écoulées. Edith était mariée, et la miséricorde de Dieu avait permis qu'elle trouvât un mari aimable et bon, sur qui elle avait reporté les tendresses errantes de son âme ; de plus, ce mari était sincère chrétien, et, accomplissant la douce prédiction de saint Paul, il avait incliné le cœur de sa femme vers les doctrines et les œuvres qui lui étaient chères. Edith était femme et mère de famille exemplaire, et les œuvres de charité trouvaient en elle un appui dévoué. Telle avait été sur son âme l'influence d'un mari dont elle révérait les lumières, et dont l'affection était sa joie. Elle passait une partie de l'hiver à Paris. Il y a peu de mois, pendant l'hiver dernier, elle fut chargée, au nom de l'œuvre de la *Miséricorde*, d'aller visiter une pauvre femme dont on lui donna l'adresse. C'était dans un quartier perdu; Edith, habi-

tuée à de pareilles expéditions, monta résolûment l'escalier délabré et parvint à une petite chambre au cinquième étage. Elle y vit ce qu'elle voyait souvent : une pauvreté absolue qu'une propreté rigoureuse ne déguisait pas. Une femme était assise auprès de la fenêtre et fatiguait ses yeux rougis sur une fine broderie. Elle leva la tête, et ni elle ni Edith n'eurent de peine à se reconnaître. La pauvre femme était Jenny Guilherm, fatiguée, vieillie, et surtout accablée de tristesse. Elles causèrent avec abandon ; le cœur d'Edith était plein d'effusion compatissante, elle la déversa sur son ancienne amie, qui prit confiance, en voyant une charité qui ressemblait à de l'amitié :

— J'ai été bien malheureuse, dit-elle, la folle du logis m'a joué de bien mauvais tours, je le reconnais maintenant. Vous savez combien j'aimais la lecture? en vous quittant, je fus placée dans une famille distinguée : la mère de mes élèves, femme très-grave et très-pieuse, s'aperçut que je lisais des romans; elle me pria de renoncer à cette habitude, je n'obéis point; je fus congédiée. Dans une autre maison, j'eus le

même sort. Alors mes protecteurs se lassèrent de me recommander : je fus tour à tour sous-maîtresse, dame de compagnie, demoiselle de magasin, enfin.... ouvrière..... mais, dans toutes ces positions, il arriva, je le reconnais, que je donnai trop d'heures à la lecture au détriment de mes devoirs, et que, chose plus grave encore, je me compromis par les rêves de ma pauvre imagination qu'exaltaient ces mauvais livres. J'ai bien souffert ! je n'ai vécu dans le monde réel que pour en sentir les aspérités ; mes ambitions ont été déçues, mes illusions dissipées, mes affections mal placées et méconnues ; je n'ai pas su tirer parti des ressources, des petits talents que je possédais ; et tout cela, ce sont les romans qui en sont cause. Oh ! que ces chimères, que ce prestige de l'inconnu m'ont égarée ! qu'il est dur de vieillir et de se dire : Je me suis trompée, je suis malheureuse et par ma faute ! et mes pauvres élèves, à qui j'ai donné cet exemple ! cette idée me fait mal.

— Consolez-vous, dit Edith, Dieu vous pardonnera cette faute. J'ai beaucoup aimé les lectures frivoles aussi · mais mon mari m'a guérie

de cette fantaisie, et à nous deux nous tâcherons de réparer les maux que ces méchants livres vous ont faits.

Edith a tenu parole : elle a procuré à Jenny une position douce et facile, et tous les jours elle remercie Dieu qui l'a sauvée d'elle-même, des folies de sa jeunesse et des héros de romans.

LES TROIS AMIES

HISTOIRE DE NOS JOURS.

LES TROIS AMIES.

I

— Ainsi donc, tu te maries?

— Et toi aussi?

— Et Delphine aussi!

— Quel singulier coup du sort! les trois intimes seront mariées le même mois, la même année, à huit jours de distance!... et mariées par inclination; car, je le suppose, tu aimes le capitaine Julian?

— Mais... il ne m'est pas indifférent. Et le docteur David te plaît?

— Ah! ma chère, il y a tant de sympathie entre nous! nous nous comprenons si bien!

Ainsi parlaient deux jeunes filles, installées dans un petit salon d'une maison de la place

Bellecour, à Lyon. Gabrielle, la fiancée du médecin, dit tout à coup à sa compagne, en accentuant ses paroles et en les accompagnant d'un regard malin :

— A propos, ma chère, on dit que le capitaine a l'intention de se retirer du service, et d'aller habiter sa terre, située auprès de Nantua.

— Il n'en fera rien ! répondit brusquement Lucie.

— Il en aurait le droit. Quoique jeune, il a déjà bien des années de service ; il a fait la campagne du Trocadéro et celle de Grèce ; il croit avoir payé sa dette à la patrie...

— Et il voudrait prendre sa retraite ! et je serais la femme d'un capitaine retraité, retiré à Nantua, et n'ayant pour toute distinction que le salut du garde-champêtre et du facteur rural !... Cela ne sera pas : si j'épouse Henri... M. Julian, veux-je dire, il poursuivra la carrière, et ne brisera pas sous ses pieds l'échelon qui peut le faire monter bien haut...

— Tu as de l'ambition ?

— Peut-être... et toi ?

— Oh ! moi, je veux, avant tout, un intérieur paisible, les joies du sentiment, les plaisirs de la famille... il ne me faut pas de fêtes ; mais je désire un cœur tout à moi, une existence qui me soit consacrée...

— Tu as de l'ambition à ta manière. Et Delphine, que désire-t-elle ?

— Qui peut le savoir ? elle est si simple ! Si ses livres de commerce sont bien tenus, ses armoires bien rangées, s'il ne manque ni un chiffre à son quotient, ni une serviette à ses piles de linge, elle sera heureuse, très-heureuse !

— Le soin de *son* troupeau
L'occupe toute entière,

fredonna ironiquement Lucie. C'est vrai, Delphine ne voit rien au-delà de la messe de la paroisse, de son comptoir et de sa cuisine.

— Comme tu ne vois rien au-delà d'un mari colonel.

Lucie haussa les épaules en riant, mais ce mot traduisait parfaitement sa pensée. Elle ne demandait le bonheur qu'à l'éclat, aux distinctions, et ne choisissait le capitaine Julian que parce

que, jeune encore, il avait de l'avenir, et qu'il pouvait faire arriver sa femme à une de ces hautes positions qui inspirent l'envie à ceux qui ignorent le fond des choses humaines. Pour acquérir ce rang, pour devenir l'objet de cette envie, Lucie sacrifiait volontiers la paix domestique, la félicité intérieure, les douces joies d'une vie passée à l'écart, loin du bruit, sous un beau ciel ; et cette destinée qu'elle méprisait était précisément la seule qui pût satisfaire les vœux de son amie. Ambitieuse aussi, Gabrielle voulait, à tout prix, être heureuse par le cœur, par l'*égoïsme à deux*, qui renferme deux êtres dans un cercle étroit, d'où le devoir rigoureux, l'esprit d'abnégation et de sacrifice sont exilés. *Vivre pour soi* était la devise de ces deux jeunes filles, qu'elles désirassent les joies de l'ambition ou celles du sentiment ; vivre pour Dieu et pour les autres était l'unique règle qui dirigeait les actions de leur modeste compagne.

Delphine, moins favorisée que ses amies, épousait, d'après le désir que son père lui avait manifesté au lit de mort, Edmond Forrêt, son parent éloigné. Ce jeune homme avait peu de

fortune, et il ne possédait pas ce caractère énergique, patient et fort, qui semble destiné à se faire jour à travers les obstacles. Son petit commerce de soies à coudre était assez négligé, son avenir offrait peu d'espérances, et lui-même, par ses dehors gracieux et faciles, inspirait à ceux qui le connaissaient plus de bienveillance que de respect, et un sentiment plus voisin de la pitié que de l'estime.

Delphine n'ignorait aucune des épines qui allaient se cacher sous sa blanche couronne de mariée, ni les soucis de fortune, ni les soins laborieux d'un négoce obéré, ni le faible caractère de l'époux, ni son penchant pour les frivoles plaisirs... Mais elle embrassait ces difficultés avec courage, jalouse de dégager la parole donnée par son père, et confiante en Dieu et en la puissance du devoir.

Les trois mariages se firent presque en même temps : celui de Lucie avec le capitaine Julian fut splendide et répondit aux goûts brillants de la fiancée ; celui de Gabrielle, plus modeste, s'entoura d'une teinte romanesque qui fit sourire les uns et soupirer les autres ; celui de Delphine fut

conforme à son humble fortune, et dès le lendemain, la jeune femme entra d'un pas ferme dans la voie de travail et de sacrifices qu'elle avait acceptée au pied de l'autel.

II

Deux ans s'étaient écoulés. On était en 1832, et les troupes françaises, commandées par les jeunes princes d'Orléans, faisaient le siége de la citadelle d'Anvers, si noblement défendue. Un officier français, debout à l'entrée du port, examinait avec attention les vaisseaux de guerre hollandais, commandés par Koopman, qui reflétaient dans les flots tourmentés de l'Escaut le pavillon aux trois couleurs, que la nation néerlandaise a fait tant de fois triompher sur les mers. Pendant que les yeux de l'officier erraient des bastions à demi ruinés de la citadelle aux mâts légers des canonnières, des tours de la

ville aux sinuosités du fleuve, un jeune homme vint se placer auprès de lui, et lui dit, en bon et pur français :

— Oserai-je, monsieur, vous prier de me prêter un instant votre longue-vue?

L'officier se retourna précipitamment, et tous deux jetèrent un cri de joyeuse surprise :

— Eh quoi ! Julian, est-ce vous ?

— Vous ici, Edmond ! est-ce possible?

— Eh ! mon cher, je conçois votre surprise. Vous ne vous attendiez guère à trouver ici un pauvre *pékin* comme moi. Vous, c'est autre chose.

— Oui, dit l'officier sérieusement, je suis à mon devoir, je suis ici parce qu'il le faut. Mais il fait un froid de loup ; venez, si vous n'avez rien de mieux à faire, venez jusqu'à mon logement, et nous causerons.

Edmond Forrêt fit un signe d'assentiment, et bientôt ils se trouvèrent installés dans la petite chambre, logement provisoire de l'officier.

— Vous ici, je n'en reviens pas ! s'écria encore le capitaine, tout en activant son feu de houille.

— Les affaires, mon cher Henri...

— Comment ! vous savez ce que c'est que les affaires ? Elles vous préoccupent assez pour vous tirer, en plein hiver, de votre cher Lyon, et vous amener à trois cents lieues !.. Résolution héroïque et que j'admire...

— Je suis marié.

— Eh bien !

— Eh bien ! mon cher, Delphine, ma femme m'a presque converti à l'ordre, elle m'a presque donné le goût du travail.

— Je conçois cela : on veut être riche pour parer ce que l'on aime.

— Je crois que vous vous trompez : je n'aime pas Delphine. de cette façon-là. C'est l'exemple donné par elle qui m'a rendu un peu honteux de mes habitudes indolentes... Dès les premiers jours de notre mariage, elle a voulu se mettre au courant de nos affaires. Je croyais que leur fâcheuse situation l'aurait rebutée pour toujours... Point du tout !... elle m'a prié de supprimer le commis, et s'est mise elle-même à la besogne avec autant de suite que d'ardeur.... Que faire à cela, mon cher capitaine ? Pouvais-je être

paresseux à côté de ma courageuse femme? Pouvais-je, en conscience, faire moins qu'elle ne faisait ? Elle m'a donné goût à la besogne, elle m'a fait quitter mes habitudes de garçon, café, spectacle, etc., etc. Delphine m'a rendu ma maison si agréable, que j'oublie, pour le coin du feu, tous mes plaisirs d'autrefois. Toujours douce, toujours égale, où trouver un meilleur ami? Toujours au travail, travail de bureau, travail des mains, où trouver un meilleur associé ? Elle m'anime, elle m'encourage, elle me console, et c'est pour la seconder dans ses généreux efforts, que j'ai entrepris ce voyage qui vous étonne, et où il s'agit de nouer quelques relations utiles à notre négoce.

— Il ne m'étonne plus maintenant.

— Mais votre présence à Anvers, mon cher Julian, serait en droit de me surprendre à mon tour. Ne deviez-vous pas quitter le service ?

— En effet, répondit le capitaine d'un air soucieux.

— Vous deviez vous retirer à Nantua ?

— Sans doute...

— Et pourtant?...

— Et pourtant, vous me retrouvez sous le harnais ! il est vrai, je ne désirais que le repos, la vie calme, les travaux, les jouissances de la campagne.... Depuis cinq ans, je m'étais plu à disposer ma petite maison de campagne, à embellir ce coin de terre auquel Dieu a prodigué les eaux et les ombrages... Après dix ans de services actifs, je rêvais une vie de famille, de paix, de studieux loisirs, car j'y avais mis des livres, mes favoris : les Commentaires de César, Joinville, Salluste, Commines, Bossuet, *et tutti quanti*... Bah ! autant en emporte le vent ! J'ai rêvé, mon cher, rêvé beau ciel, doux paysages, heures tranquilles... me voilà réveillé... le canon gronde, et le tambour va m'appeler à la tranchée...

— Mais quelle raison !... Vous avez une fortune indépendante ?

— *Ce que femme veut*, *Dieu le veut*, mon très-cher. Soldat suis et soldat mourrai.

Le capitaine étouffa un soupir, tordit ses moustaches, et voulut prendre un air jovial.

— Et notre ami David, demanda-t-il, cet amoureux de la science, que fait-il ?

— Il visite ses malades.

— J'entends bien, mais le choléra a dû donner un coup de collier à sa réputation ?

— Je n'en ai pas trop ouï parler. Il ne se met pas en avant, il vit chez lui, pour sa femme.

— Hum ! murmura le capitaine, je comprends... Mais qu'est-ce que je vous disais ? Voilà le tambour. Adieu, mon cher Edmond... ou plutôt, venez avec moi : vous verrez la tranchée, c'est curieux, quand on ne l'a jamais vu...

III

Bien des années s'étaient écoulées, égrenant comme les perles d'un collier leurs jours tantôt joyeux, tantôt sombres. 1849 s'était levé avec ses préoccupations tristes, les inquiétudes, les bruits de guerre, les doctrines menaçantes, et enfin l'implacable choléra. Calme au milieu de tant de maux, paraissant jouir d'un intime bonheur, en

dépit des infortunes publiques, une femme, jeune encore, attendait, tout en brodant, le retour de son mari ; elle l'attendait dans une chambre élégante, qu'animaient des portraits de famille, que peuplaient des livres de science et de littérature, placés à la portée de la main du lecteur. Cette femme était Gabrielle, alors âgée de trente-huit ans, et qui devait une longue jeunesse à une vie de bonheur. Heureuse jusqu'alors entre toutes, elle n'avait eu d'autres devoirs que ses affections, et jamais elle n'avait dû faire violence aux désirs, aux inclinations de son âme douce et tendre, pour accomplir une obligation sévère. Rien ne l'avait habituée à séparer l'idée du devoir de celle du bonheur, et son cœur ne pouvait comprendre les amers plaisirs d'une conscience satisfaite, qui, dans un universel naufrage, seule, tient lieu de tout. Gabrielle voulait se sentir heureuse, heureuse à tout prix... Volonté d'une âme orgueilleuse et faible, que la contradiction irrite et que l'obstacle abat.

En ce moment, elle attendait son mari avec la plus vive impatience. Elle donna un coup d'œil au couvert du déjeuner, et plaça sur la serviette

du docteur une lettre portant le timbre de la municipalité de Lyon. A peine avait-elle fini, qu'un coup de sonnette annonca le maître du logis; M. David entra dans la chambre, tendit la main à sa femme et la baisa au front.

— Une lettre, mon ami, lui dit-elle.

— Donne... Ah! ah! de la mairie...

Il la décacheta, et sa figure devint soucieuse.

— Sais-tu ce qu'on me mande, Gabrielle?

— Non, mon ami, qu'est-ce?

— Le choléra vient de se déclarer dans plusieurs quartiers de la ville, la commission de salubrité publique me confie la direction de l'hôpital ambulant de la Guillotière, et me délègue pour visiter les malades à domicile.

— Grand Dieu!... mon ami, tu n'accepteras pas ce poste dangereux?

— Comment veux-tu que je refuse?

— En alléguant tes nombreuses occupations, ta santé délicate, tes devoirs de famille...

— Cela ne se peut, Gabrielle, tout le monde me jetterait la pierre.

— Quoi! pour les sots propos de quelles sottes

gens, tu me condamnerais à mourir d'inquiétude et de douleur !

— Gabrielle, sois donc raisonnable !

— Le puis-je, quand ta vie est en jeu ? Assez de jeunes médecins desirent l'occasion de se montrer, tu peux honorablement leur céder la place, et ne pas risquer une vie si précieuse à ta femme et à tes enfants.

— Mais il y va de l'honneur !

— Il y va de la vie, de la tienne, de la mienne ! Je t'en conjure, refuse ! Qu'as-tu besoin de courir ces dangers, toi qui jouis d'une réputation faite, d'une fortune indépendante ? Tu n'appartiens pas au public, tu es à nous, à tes enfants chéris qui ont besoin d'un père pour les guider...

Elle parla longtemps encore, mêlant aux raisonnements spécieux les expressions de tendresse, si puissantes sur le cœur de son époux. Vaincu, il céda, sacrifiant le devoir et l'honneur aux affections domestiques ; mais lorsqu'il eut fait partir la lettre qui annonçait son refus à la municipalité de Lyon, il retomba sur son fauteuil, insensible aux caresses de Gabrielle, pâle, frissonnant, et il s'écria :

— Il me semble que je viens de signer mon arrêt de mort !

A la même heure, Lucie recevait une lettre de son mari, alors en garnison à Paris. Voici ce qu'elle renfermait :

« Vous vous plaignez, Lucie, de la froideur de mes lettres, et vous me demandez la raison du changement apporté dans nos relations. Ai-je besoin de vous l'expliquer ? Quel mauvais génie, pesant sur tous mes jours, contrariant mes goûts, violentant mes inclinations, a dénaturé mon caractère, et remplacé par le fiel et l'aigreur les sentiments doux qui jadis remplissaient mon âme? Ai-je besoin de vous nommer celle dont la volonté, sans cesse en opposition avec la mienne, me forçait, ou à des luttes quotidiennes, où au sacrifice absolu de mes projets?... Du jour où votre caractère s'est dévoilé à mes yeux, j'ai renoncé à la vie d'intérieur que vous auriez empoisonnée; je suis resté sous les drapeaux, seul refuge que vous m'eussiez laissé, j'y ai conquis ce rang et ces honneurs qui vous plaisaient tant ; mais puisque vous avez atteint votre but, souffrez avec patience les ennuis de

l'homme qui a manqué le sien : vous n'avez pas voulu que je goûtasse le calme de l'étude, l'indépendance des champs, eh bien ! madame, endurez, endurez sans vous plaindre l'humeur et les bourrasques du soldat.

» Vous pouvez venir me rejoindre à Paris, où le régiment que je commande doit séjourner quelques mois : le monde ne doit pas pénétrer les secrets amers cachés entre nous. Adieu, Lucie.

» H. JULIAN. »

Lucie rêva un instant, plia la lettre et se dit à elle-même :

— Il sera bientôt général.

A la même heure, dans un modeste bureau, Delphine, assise auprès de son mari, lui disait d'une voix douce où retentissait l'affectueux dévoûment de toute sa vie :

— Mon ami, pourquoi vous troubler, pourquoi vous décourager ainsi ? La Providence nous abandonnera-t-elle ? Ce billet qui revient protesté n'engage pas notre fortune.

— Non, mais en ce moment de crise, il la dé-

range. Toute l'année, déjà si pénible, s'en ressentira. Ah ! qu'il est triste, après vingt ans de labeur, de fatigue, d'échouer presque au port !

Delphine s'était levée et fouillait dans le secrétaire. Elle en tira un portefeuille, et dit à son mari :

— Tenez, Edmond, voici l'argent que vous m'avez remis à l'avance pour acquitter les deux dernières années de la pension de notre fille. Il vous servira plus utilement à solder cette traite.

— Mais comment faire? et Charlotte, laisserez-vous son éducation inachevée?

— Si vous le trouvez bon, mon ami, Charlotte reviendra près de nous, et je lui servirai d'institutrice.

— Vous?

— Sans doute : vous m'avez encouragée à cultiver mes petits talents; je pourrai donc les lui communiquer, et de plus, je la mettrai au courant des affaires du ménage.

— Ce sera une lourde charge pour vous, chère Delphine.

— Une occupation, oui, mais une charge !... Un enfant est-il jamais à charge à sa mère?

— Vous avez tant de travail !

— Je me lèverai une heure plus tôt, je me coucherai une heure plus tard, et la balance se fera.

Edmond réfléchissait. Enfin, il prit la main de sa femme, et lui dit avec une sorte d'attendrissement :

— Delphine, je puis disposer de quelques heures par jour : M. Deslandes, notre voisin, désire trouver quelqu'un qui l'aide à tenir ses livres... il m'acceptera, je le sais... je vais aller me proposer, qu'en dites-vous ?

— Mon ami, cela vous coûte !

— Bah ! si cela m'ennuie, je penserai aux enfants, à vous, à l'honneur de notre signature qu'il faut sauvegarder. J'y vais de ce pas...

Et le front et le cœur joyeux, il sortit en fredonnant : *Fais ce que dois...*

IV

Un an après, la femme du lieutenant-général Julian, en passage à Lyon, vint rendre visite à madame Forrêt, qu'elle trouva environnée de sa famille. Charlotte, sa fille aînée, copiait de la musique ; Etienne, sous les yeux de sa mère, dessinait des coupes de pierres, car il se destinait à l'architecture, et Roger s'égarait dans les colonnes d'une formidable addition. Leur mère, sans quitter l'aiguille, surveillait leurs travaux, et reposait ses yeux avec une douce joie sur ces enfants beaux, modestes, intelligents, et préparés, par une éducation solide, aux luttes de l'avenir. Elle reçut son amie d'enfance avec un sentiment vif et tendre, et ce fut un frappant contraste quand ces deux femmes s'embrassèrent, tant il y avait sur le front de Delphine de jeunesse et de sécurité, tant Lucie semblait vieillie

par les chagrins ambitieux et les ennuis, fils de l'égoïsme. Et cependant Delphine avait en partage les soucis, les travaux, les peines matérielles, toujours épargnés à sa brillante amie. Celle-ci, après les premières effusions, en fit ellememe la remarque.

— Que ta figure est calme et reposée ! s'écria-t-elle, tu es donc bien heureuse ?

Delphine sourit avec douceur, et porta ses yeux sur ses enfants.

— Oui, je te comprends, poursuivit Lucie, tu es mère ; moi, je n'ai pas ce bonheur... je suis seule, toujours seule...

En parlant ainsi, elle détourna son visage fier et triste, pour dérober les larmes involontaires qui coulaient de ses yeux. Delphine fit signe à ses enfants, qui sortirent aussitôt ; alors, prenant la main de madame Julian, elle s'écria :

— Tu n'es donc pas heureuse !

— Hélas ! dit Lucie.

— Cependant ton mari est un homme d'honneur, de mérite, un homme excellent ; il est haut placé, ta fortune est grande, tes désirs sont comblés !

— Mais personne ne m'aime, je suis seule, misérable, et j'entrevois le plus triste avenir. Tu sais que M. Julian, grièvement blessé au siége de Rome, a demandé sa mise en disponibilité... il se retire à Nantua, dont le site lui plaît... Nous partons demain.

— Eh bien ! je ne vois pas là un si grand malheur...

— Ah ! c'est que tu ignores combien le caractére de Henri est changé ! changé pour moi seule, entends-tu ! Dur, absolu, hautain, aigri par la souffrance, il me fait sentir le joug, et je prévois de tristes jours dans cette solitude où je vais me confiner... Autrefois aussi, il désirait me mener à Nantua... mais alors il m'aimait, alors il voulait que je fusse heureuse... maintenant, je ne l'intéresse plus, son cœur m'est fermé... Ah ! que je regrette ce temps où sa tendresse me promettait de si beaux jours...

Delphine baissait les yeux ; elle n'osait répondre à ces tristes plaintes par les paroles qu'une raison trop dure aurait pu lui dicter, et lorsque Lucie lui dit :

— Mais toi, du moins, tu es heureuse !

Elle répondit simplement :

— Dieu a été bon pour moi.

— Et ta fortune ?

— Elle s'est augmentée, il y a quelques mois, par l'héritage de notre bonne tante de Belley; nous n'avons plus d'inquiétude pour nos chers enfants.

— Ah ! tant mieux ! et Gabrielle ? est-il vrai qu'elle soit veuve ?

— Hélas ! oui.

— Je t'avoue que je ne comprends rien à ce qui lui est arrivé : comment son mari est-il allé mourir en Afrique, simple médecin d'armée, lui qui jouissait à Lyon d'une si belle clientèle ?

— Il s'est réhabilité, répondit gravement Delphine.

— Ce qu'on m'a dit est donc vrai ? il avait déserté son poste, failli à son devoir ?

— Ne soyons pas sévères envers les morts ! il avait cédé aux instances de Gabrielle et à sa tendresse pour elle. Bientôt, il s'aperçut que la considération publique s'éloignait de lui, il ne rencontrait que des regards moqueurs, aucune main ne s'avançait au-devant de la sienne... Son déses-

poir fut terrible, et le bonheur que notre pauvre amie avait cherché aux dépens d'un rigoureux devoir, s'évanouit sans retour. Son mari l'accabla d'abord par sa tristesse, puis par sa froideur, son silence, enfin par ses amers reproches; et sans se laisser fléchir à ses larmes, il partit pour l'Afrique, où il venait d'obtenir une place de médecin de régiment. Pendant plusieurs mois, il ne s'épargna point : il chercha la mort au chevet des mourants avec une espèce de rage, et enfin il la trouva... Il tomba malade, d'une fièvre maligne, contractée dans les hôpitaux : alors, inspiré par un bon prêtre, il écrivit à sa femme pour lui pardonner... et cette lettre, dictée d'un lit de mort, était la première que Gabrielle eût reçue de son mari depuis six mois... Ce fut la dernière aussi... M. David succomba...

— Et Gabrielle ?

— Se meurt de chagrin ; elle n'a pas le courage de vivre pour ses enfants !

— Elle est plus malheureuse que moi; et pourtant, je souffre bien !

— Mais toi, chère Lucie, tu peux améliorer

ton sort. Ta douceur, tes soins ramèneront le cœur de ton mari.

— Si j'osais l'espérer !

— Essaie !

— Oui, je le tenterai, et si je réussis, Delphine, tu auras été ma providence, car je comprends bien pourquoi, seule de nous trois, tu es heureuse : c'est que tu as préféré ton devoir à tes désirs, et que tu n'as employé ton pouvoir de femme que pour le bonheur des autres !

LAURENCE.

LAURENCE.

I

LA FEMME DE CHAMBRE.

— Je n'y puis plus tenir! c'est trop fort! elle me fera mourir à la peine!

Cette exclamation, dont l'accent annonçait un mélange de colère et de douleur, était proférée par une femme d'un certain âge, modestement vêtue, qui paraissait une femme de chambre de bonne maison. Une jeune fille, qui travaillait près d'une fenêtre, se leva, tout inquiète, et en s'écriant : — Mon Dieu, ma mère, qu'avez-vous?

— Ce que j'ai? ce que j'ai tous les jours! Yseult méconnaît mes services; elle est dure, dédaigneuse avec moi, moi, sa nourrice!

— Mais, maman, mademoiselle vous aime bien, vous le savez. Nous avons de bons maîtres!...

— Je viens de la coiffer; elle ne m'a pas adressé une parole..... J'ai voulu lui faire dire un petit mot d'amitié, elle ne m'a pas écoutée... Seulement, comme je sortais, le cœur gros, elle m'a rappelée, en me disant : Madame Lefebvre, j'aurais besoin de ma robe de crêpe pour ce soir; dites à Laurence de me l'apporter...

— La voici.... je mets le dernier nœud.... Mais, maman, je ne vois pas ce qui a pu vous affliger...

— Tout, vous dis-je. Ne suis-je pas sa nourrice? ne devrait-elle pas m'aimer, me caresser?.. Elle ne pense pas à moi! jamais!

— Mais, chère mère, répondit la jeune fille en se mettant à genoux auprès de la femme-de-chambre, dont les soupirs et les sanglots trahissaient une douleur longtemps contenue, je ne me suis jamais aperçue que mademoiselle Yseult ait manqué aux égards qu'elle vous doit; et, dans tous les cas, elle n'est que votre fille de lait... et moi, je suis votre fille; je vous aime...

vous êtes tout pour moi, et si vous ne vous plaisiez plus auprès de madame la comtesse, eh bien, nous pourrions aller ailleurs... je travaillerais, vous ne manqueriez de rien, et rien ne me manquera tant que je serai avec vous.

Pendant qu'elle parlait ainsi, avec une voix émue et douce, la femme de chambre attachait un long regard sur cette belle tête inclinée sur sa poitrine. Mais dans ce regard il n'y avait ni chaleur, ni tendresse ; l'âme en était absente, l'âme errait ailleurs..... Elle se dégagea doucement des mains de Laurence, se leva et lui dit :

— Vous ne pouvez comprendre ce que c'est que la tendresse d'une nourrice pour l'enfant qu'elle a bercé sur ses genoux et nourri de son lait... personne ne le sait ! Ah ! si Yseult voulait !...

Elle se tut ; Laurence se rassit en soupirant et acheva d'arranger la robe de crêpe rose. Lorsque le dernier nœud fut posé, elle regarda sa mère et dit timidement :

— Je vais la porter à mademoiselle.

— Non, dit madame Lefebvre, donnez-la-moi, j'irai !

Elle regarda la robe avec attention, ôta soi-

gneusement les derniers fils de soie rose attachés à l'étoffe, releva les volants, et sortit d'un air empressé.

Laurence se rassit à sa place accoutumée, prit un autre ouvrage ; mais elle ne put piquer l'aiguille, ses yeux se remplissaient de larmes, son cœur débordait, et, le front dans les mains, elle répétait du fond de son âme :

— Mon Dieu ! pourquoi ma mère ne m'aime-t-elle pas? Ah ! si elle m'aimait comme elle aime Yseult ! je suis sa fille, moi, elle m'a nourrie aussi, et elle ne pense pas à moi !

Ces mots révélaient la pensée continuelle, l'incessant chagrin de Laurence. Elle n'avait d'autres parents que sa mère, et elle l'aimait avec toute la force du devoir, toute la chaleur d'une âme expansive et jeune. Elle éprouvait aussi une vive affection pour Yseult de Bréhat, sa sœur de lait, la compagne de ses jeux d'enfance, et une respectueuse et tendre reconnaissance pour le comte et la comtesse de Bréhat, ses maîtres et ses protecteurs. Ses affections pures et ses pensées innocentes ne sortaient pas de ce petit cercle, son univers, et elle ne demandait

rien de plus à la vie que l'amour de sa mère et la constante bienveillance d'Yseult et de ses parents. Mais madame Lefebvre ne paraissait nullement comprendre le cœur et la tendresse de sa fille ; sombre, soucieuse, inquiète, elle ne semblait préoccupée que du service d'Yseult à laquelle elle était spécialement attachée ; un sourire, un mot, un regard de cette jeune fille suffisaient à la troubler, et bouleversaient de concert son âme et ses traits, et peu à peu, l'exigence et les orages de cette étrange affection avaient lassé jusqu'à celle qui en était l'objet. Laurence, elle, se fût estimée heureuse d'obtenir la moindre part de cet amour que sa mère épanchait sur une autre, mais ses aspirations étaient vaines. Sa mère se montrait toujours avec elle froide et silencieuse, sans expansion et sans caresses, et il semblait même que les baisers de sa fille n'éveillassent en son cœur qu'un sentiment inexplicable et pénible. Repoussée ainsi de la seule âme qu'elle eût choisie pour refuge, Laurence s'était fait une vie à part, vie de travail, de prière, de réflexion ; son âme s'était agrandie et fortifiée dans la solitude, et, quoi-

qu'elle n'eût pas reçu beaucoup d'instruction, son esprit s'était éclairé par la lecture assidue et répétée de quelques bons livres, et dans ce commerce habituel avec Dieu et avec les beaux génies qui ont honoré le monde, elle était devenue capable de tous les dévouements et de tous les sacrifices.

II

LA MORT.

Plusieurs mois s'étaient écoulés. L'hôtel de Bréhat était silencieux ; une seule fenêtre était éclairée : c'était celle de la chambre de madame Lefebvre, malade depuis six semaines, et dont l'état ne laissait plus d'espoir. Laurence veillait à son chevet ; inquiète, désolée, elle tenait ses yeux attachés sur le pâle visage de sa mère qui, en ce moment, paraissait légèrement assoupie. Mais les soucis inquiets qui avaient pesé sur sa vie

veillaient encore en elle; ses sourcils froncés, sa bouche contractée, les gouttes de sueur qui roulaient sur ses tempes amaigries, décelaient et la souffrance physique et les tortures morales. Elle ne goûtait pas de repos dans le repos même, et Laurence contemplait, avec une douleur mêlée de quelque effroi, ce front mourant où se peignaient encore tant d'orages.

Enfin, quelques mouvements convulsifs annoncèrent le réveil, et une sourde plainte montra que la malade était rentrée en pleine possession de ses douleurs.

— O mon Dieu! soupira-t-elle, que je souffre! j'ai le feu dans les entrailles! Et Yseult! où est-elle?

Laurence s'approcha timidement, tenant en main une tasse avec une potion calmante.

— Laisse-moi, dit la mère, cela ne me fera pas de bien... C'est Yseult qu'il me faudrait! Ah! si Yseult était ici!

— Ma mère, vous savez bien que mademoiselle est en Italie... tâchez de vous guérir bien vite pour la recevoir à son retour...

— Me guérir! guérirai-je?

A cette question, les larmes de Laurence coulèrent sans qu'elle pût les retenir, et elles portèrent une lueur soudaine dans l'esprit de sa mère.

— Je vais mourir ! je dois mourir ! le moment est venu ! mourir et paraître devant Dieu !

Elle répéta plusieurs fois ces paroles avec une indicible expression d'épouvante ; ses traits se décomposaient, ses yeux erraient autour du lit, effrayés et hagards, et s'arrêtant enfin sur Laurence à genoux, la mourante lui dit : — Je ne puis parler, je ne le puis pas... mais apportez-moi la boîte noire...

Laurence obéit machinalement. La boîte noire était un coffret en cuir, qui avait servi autrefois de nécessaire, et que fermait une fine serrure dont la clef ne quittait jamais la poche ou le chevet de madame Lefebvre. Elle la prit avec effort sous son oreiller, ouvrit d'une main tremblante le petit coffret et en tira un papier jauni.

— Lisez, dit-elle à Laurence, vous devez...

Elle ne put achever et perdit connaissance. Laurence appela les autres femmes de la maison; les moyens les plus énergiques furent employés,

et longtemps sans succès ; enfin à des convulsions spasmodiques succéda un complet accablement qui ressemblait au sommeil ou à la mort. Le médecin dit à Laurence, dont les regards désolés l'interrogeaient :

— Lorsque votre mère sortira de cet état de stupeur, ses heures seront comptées, et si elle avait quelques affaires à régler, il faudrait y songer.

Il sortit, et Laurence demeura seule auprès de ce lit d'agonie. Longtemps elle pleura et pria ; mais enfin sa mémoire lui rappela ce papier dont sa mère voulait lui faire prendre connaissance ; et poussée par le désir de lui obéir une dernière fois, elle se mit à chercher la boîte noire. Elle la trouva sur le lit même où elle était restée, elle prit le papier... il renfermait quelques lignes écrites en caractères incertains et vacillants, mais que Laurence reconnut toutefois : c'était l'écriture de son père :

A Monsieur le comte et à Madame la comtesse de Bréhat.

Mes chers et respectables maîtres,

Au moment de mourir, ma conscience me force à vous faire un aveu terrible pour moi. Yseult n'est pas votre fille, mais la nôtre; Laurence est votre véritable enfant. Ma femme, profitant de votre long voyage en Bretagne à l'époque où elle nourrissait ces deux enfants, et d'une certaine ressemblance entre les petites filles, a substitué notre fille à la vôtre, dans le dessein de la rendre riche et heureuse. J'ai cédé, j'ai péché par faiblesse; mais ce crime m'a rendu misérable entre les misérables. J'écris au moins cette attestation à mon lit de mort, et je conjure ma femme de vous la remettre et de réparer notre commune faute. Pardonnez, mes très-chers maîtres, à un malheureux criminel, et n'abandonnez pas son enfant que vous avez si longtemps appelée votre fille. Je jure devant Dieu que j'ai dit la vérité.

PHILIPPE LEFEBVRE.

Laurence avait lu d'un seul regard ; palpitante, hors d'elle-même, elle s'écria : — Serait-ce vrai ! Quoi ! j'aurais un tel père et une telle mère ! Je pourrais être aimée ! Mais est-ce vrai ? est-ce vraisemblable ? ma mère m'aurait trompée !... mais qui est ma mère ?

Ses idées se perdaient ; tous les sentiments de son âme étaient bouleversés ; un mouvement confus l'entraînait déjà vers ce père et cette mère que l'on venait de désigner à son amour, et les souvenirs de toute une vie, les habitudes impérieuses du cœur la ramenaient vers cette malheureuse femme, à qui elle avait pendant si longtemps voué un culte filial.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle en son angoisse, éclairez-moi ! dirigez-moi !

Un sourd gémissement répondit à sa prière ; madame Lefebvre était sortie de son sommeil ; ses yeux où se concentrait un reste de vie étaient fixés sur le papier que Laurence tenait encore, et des plaintes inarticulées sortaient de sa poitrine.

— Vous avez lu ? dit-elle enfin.

Laurence s'élança vers elle, et s'écria : — Cette lettre dit-elle la vérité ?

— La vérité, comme Dieu est au ciel ! répondit la mourante, qui retomba terrifiée par ce suprême aveu. La marque que vous portez à l'épaule vous fera reconnaître de votre mère.

Laurence ne put parler, elle était accablée par cette révélation, et son âme généreuse se déchirait à la vue du crime et de l'humiliation de celle que pendant vingt ans elle avait vénérée comme sa mère.

Madame Lefebvre reprit la parole d'une voix défaillante.

— Qu'allez-vous faire? Vous chasserez Yseult ! elle sera pauvre, abandonnée ! Ma faute, , mes chagrins n'auront servi à rien : Dieu n'est pas juste.

— Oh ! s'écria Laurence en se penchant vers elle et en la serrant dans ses bras, ne parlez pas ainsi ! Ne craignez rien pour Yseult ; mais songez à vous-même, réconciliez-vous avec Dieu ! il est prêt à vous pardonner ! Permettez que je fasse venir un prêtre,.. ah ! ne me refusez pas !

— Non, répondit la mourante, je ne puis pas penser à Dieu, je ne puis penser qu'à ma fille !

Oh! pourquoi ai-je parlé? que ne suis-je morte avec mon secret!

— Dieu ne l'a pas voulu, dit Laurence d'une voix grave; il a voulu que vous reçussiez son pardon et le mien. Ma mère, hélas! je ne saurais vous donner un autre nom! ne repoussez pas la miséricorde du Seigneur!

Elle parlait ainsi, les mains jointes et les yeux inondés de pleurs, semblable à un ange de paix auprès de ce lit de désespoir et d'agonie. Mais elle n'obtenait rien: les violentes passions qui avaient agité madame Lefebvre pendant sa vie, troublaient ses derniers instants. Son amour maternel que rien n'avait satisfait, l'envie, l'ambition auxquelles elle avait immolé sa conscience, voilaient à ses yeux et le jugement de Dieu et la redoutable et prochaine éternité.

— O mon Dieu! se dit Laurence, faut-il qu'elle meure ainsi!

En soupirant ces mots, ses yeux rencontrèrent le crucifix, cette touchante image du sacrifice de soi-même, et une voix secrète agita toutes les fibres de son âme. Elle obéit à ce divin et mystérieux ascendant, et, se rapprochant de la mou-

rante, dont les dernières forces s'épuisaient dans cette lutte terrible, elle lui dit :

— Ma mère, soyez en paix ! Yseult ne sera pas dépouillée. Je garderai un éternel silence sur ce que vous venez de me révéler ; je le jure sur ce crucifix.

— Vous feriez cela !

— Oui, je vous le répète ; mais réconciliez-vous avec Dieu.

— Ah ! Laurence, dit la mourante vaincue, je ne puis plus que vous obéir. Guidez-moi vers le bon Dieu ! Vous êtes un ange et moi une misérable !

Quelques jours après, madame Lefebvre, absoute de ses fautes, purifiée par la grâce et la force mystérieuse des sacrements, expirait en paix dans les bras de Laurence, en murmurant le nom d'Yseult.

La jeune fille voulut veiller seule auprès du cadavre. Elle pria longtemps ; puis elle s'assit et considéra en silence ce visage sur lequel la mort avait étendu son calme sévère, et elle se dit :

— Dors en paix ; je tiendrai ma promesse, et ta fille gardera ses biens, cette famille que tu lui

as achetés si cher ! O mon père ! ô ma mère ! vous ne saurez jamais quel douloureux sacrifice j'ai accompli ! Je mourrai sans qu'on sache combien j'ai aimé, combien j'ai souffert ! Grand Dieu ! je vous offre les combats de mon cœur pour elle, afin qu'elle soit en paix ; pour eux afin qu'ils vivent longtemps heureux, avec leur fille, avec leur Yseult !

III

LE COMBAT.

Indécise sur son avenir, Laurence n'avait pas quitté l'hôtel de Bréhat ; elle désirait avant tout, elle désirait avec passion revoir ses parents, embrasser Yseult, qu'elle aimait comme on aime ceux pour qui on se sacrifie, et elle remettait à plus tard ses dernières résolutions. L'automne s'écoula, et, aux premiers jours de novembre, la famille revint d'Italie. Laurence éclata en san-

glots, lorsque la bonne madame de Bréhat, attendrie à la vue de ses habits de deuil, la serra dans ses bras, en répétant :

— Pauvre Laurence !

Le comte lui prit la main, et lui dit : — Mon enfant, vous ne nous quitterez pas! nous veillerons sur vous ! Yseult l'embrassa de bon cœur; en donnant quelques larmes au souvenir de sa nourrice, et aucun sentiment d'amertume ne troubla pour Laurence la joie profonde et mélancolique de ce premier instant..

Elle reprit ses occupations habituelles, et elle y trouva quelque douceur. Servir ses parents ne lui coûtait pas ; elle goûtait une satisfaction pure à les combler de prévenances, à travailler pour eux, à aller au-devant de leurs désirs ! Un mot d'amitié la payait de ses soins, et, pendant quelques semaines, elle crut qu'il suffirait à son bonheur de voir ceux qu'elle aimait, et d'entrer pour quelque chose dans l'édifice de leur bien-être et de leur félicité intérieure.

Hormis les moments qu'elle passait auprès de la comtesse et d'Yseult, elle vivait seule, éloignée du contact des autres domestiques. Peu à peu

ette solitude permanente lui fit sentir son poids : la solitude n'est bonne qu'avec Dieu, et le veuvage du cœur n'est supportable que lorsqu'on a mis ses amours et ses joies dans le ciel. Dès que les eaux amères de l'isolement eurent pénétré son âme, elle passa de tristes journées, elle pleura de longs soirs, en se voyant seule, toujours seule, et en se représentant Yseult entre ses parents, comblée par eux d'amour et d'affection ; elle regardait, de la fenêtre de sa petite chambre, les fenêtres brillamment éclairées du salon de famille ; elle entendait de loin les accords du piano, la voix légère d'Yseult ; quelquefois un éclat de rire arrivait jusqu'à son oreille, et une secrète jalousie transperçait son cœur.

— Oh ! si je pouvais parler ! se disait-elle ; je ne chasserais pas Yseult, mais je prendrais place à côté d'elle ! je pourrais être aimée aussi !

Ces pensées la poursuivaient partout, et les moindres circonstances les rendaient plus âpres et plus pénibles. Un soir, Yseult la fit demander ; elle allait au bal, et elle désirait que Laurence, qui avait de l'adresse et du goût, l'aidât à sa toilette. Laurence dénoua les longs cheveux de sa

sœur de lait et se mit à les arranger avec soin. De temps en temps elle jetait un coup d'œil dans l'immense glace devant laquelle Yseult était assise, afin de mieux juger de son ouvrage. Mais peu à peu son attention et ses regards furent attirés par un autre objet. Au mur de la chambre à coucher, derrière elle, s'élevait un grand portrait, qui se reflétait aussi dans la glace avec une magie singulière. Ce portrait, peint par Mignard, représentait une des aïeules du comte de Bréhat, qui avait été dame de la duchesse de Bourgogne. Elle portait le costume sévère et magnifique du siècle de Louis XIV, qui relevait encore sa beauté délicate et fière. Laurence voyait cette image, que l'art du peintre avait rendue vivante, placée entre elle et Yseult, et, pour la première fois, elle fut frappée de la ressemblance de ses traits avec ceux de la dame d'honneur. C'était le même profil fin et régulier, les mêmes sourcils noirs, fléchis par une courbe insensible, les mêmes yeux bruns et veloutés, la même expression de dignité sereine. Yseult, blonde aux yeux noirs, était très-jolie; mais elle n'avait pas cette pureté, cette grandeur qui éclataient sur le

front de son aïeule, et qui venaient, noble héritage, se peindre sur le modeste visage de Laurence...

— C'est mon aïeule; je suis de même race! se dit la jeune fille, et un orgueil involontaire fit bouillonner son sang.

— Mon Dieu! Laurence, vous êtes bien maladroite aujourd'hui! regardez cette tresse! dit Yseult avec plus de vivacité que de coutume.

Laurence rougit, se contint et acheva son ouvrage sans détourner les yeux vers le dangereux portrait. La comtesse entra et dit gaîment à Yseult :

— Je viens te voir dans ta gloire... et elle l'embrassa tendrement. Tu es très-bien... cette robe te va à merveille... ta robe n'est presque pas décolletée?... non, c'est très-bien, tu pourrais cependant, si tu le voulais, suivre la mode en ses écarts; car ton signe de naissance est bien effacé aujourd'hui.

Laurence tressaillit. La comtesse continua :

— Viens, ma chère enfant, ton père nous attend, nous aurons, je l'espère, une agréable

soirée. Prends ton éventail, tes gants... partons...

Et elles sortirent sans dire un mot à Laurence, oubliant probablement que Laurence était là. Le cœur percé de mille traits, elle courut vers sa chambre comme vers un lieu de refuge, et là elle s'abandonna à toute sa douleur. Elle pleura à la fois le rang, la fortune, les affections de famille, tout ce qu'elle avait perdu; elle pleura sa solitude éternelle, son avenir désolé, et elle sentit que ses forces défaillaient dans cette lutte de tous les jours, et que le secret qu'elle portait en son sein l'accablait de son poids. Ses larmes tarirent enfin, comme chez les enfants, grâce à leur excès même, et elle essaya de se calmer par une pieuse lecture. Elle ouvrit la *Vie des Saints* en suivant l'ordre accoutumé des jours : or, on était au 15 janvier, et le signet marquait la vie de saint Jean Calybite.

Laurence dévora ces pages singulières et touchantes, où elle trouva des rapports avec sa propre destinée. Jean était fils d'un patrice de Constantinople ; dans un âge encore tendre, il s'enfuit au désert et y vécut longtemps de la vie érémi-

tique ; mais le désir de revoir ses parents le pressait ardemment ; il quitta sa solitude, et revint, caché sous des haillons, s'asseoir au seuil du palais paternel. Ses parents ne le reconnurent pas et accordèrent à ce pauvre étranger la permission d'habiter un petit réduit pratiqué sous l'escalier, et chaque jour ils lui faisaient porter des aliments de leur table. Jean vécut là plusieurs années dans la prière et la mortification : il ne s'accordait qu'une seule joie, celle de voir ses parents, lorsqu'ils traversaient le vestibule de leur opulente demeure. Il tomba malade, et connut que sa dernière heure approchait ; alors il appela un des serviteurs et lui remit un livre d'évangiles richement relié, seul trésor qu'il eût conservé dans sa pauvreté volontaire, en le priant de le porter à la dame de la maison, et de lui dire que le pauvre étranger la remerciait et se recommandait à ses prières. A peine la dame eut-elle vu le précieux manuscrit qu'elle s'écria : — J'en ai donné un pareil à mon fils Jean ! et elle perdit connaissance. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle courut avec son mari à la cellule de l'étranger, et tous deux reconnurent, trop tard, leur

fils en ce pauvre mourant. Il leur tendit les mains ; ils le couvrirent de baisers et de larmes, et il expira, joyeux, entre leurs bras.

Les parents convertirent leur maison en une magnifique église, et beaucoup de miracles s'y accomplirent sur le tombeau du saint solitaire.

— Ah ! je n'aurais pas ce courage ! se dit Laurence : et d'ailleurs le bienheureux Jean ne voyait pas sa place remplie par un autre au foyer paternel !

Elle réfléchit longtemps, et il lui parut que la solitude, l'entière séparation du monde pouvaient seules mettre un terme à ses combats, garantir sa promesse, et convenir à sa position difficile et bizarre. Dès cet instant, sa résolution fut arrêtée. Calme, décidée, elle prit dans le coffret noir la lettre de son père, la brûla avec soin, et après avoir anéanti cette preuve de sa naissance, après avoir fait ce nouveau sacrifice à sa conscience et à la religion du serment, elle s'endormit en paix.

IV

DIX ANS APRÈS.

— Ma sœur Saint-Jean, on vous demande auprès d'une malade ; notre mère supérieure vous donne obédience pour y aller. La voiture est à la porte.

— J'y vais, ma sœur.

— La sœur garde-malade se leva aussitôt, quitta son ouvrage, et sortit de sa petite cellule, qui n'avait d'autre ornement que deux gravures, représentant, l'une, Notre-Dame de Bon-Secours ; l'autre, saint Jean Calybite (1), mourant entre les bras de sa mère. Elle descendit l'escalier et monta dans la voiture qu'une famille inquiète avait envoyée au-devant d'elle.

Personne n'aurait reconnu, après dix années,

(1) Calybite vient d'un mot grec qui veut dire *petite loge.*

la belle Laurence dans cette religieuse, si pâle sous les saints bandeaux, si flétrie par les veilles, les fatigues et les nobles labeurs de la charité. La beauté de l'âme seule rayonnait encore sur ses traits altérés. Depuis dix ans, dévouée, infatigable, elle avait prodigué aux malades de toutes les classes ses soins, ses forces, sa vie; ses jours et ses nuits s'étaient passés à calmer les souffrances, à veiller les agonies des étrangers. Sans famille sur la terre, elle s'en était fait une de tout ce qui souffrait; personne ne se souvenait de Laurence, mais les pauvres et les riches de Paris connaissaient la sœur Saint-Jean, la garde-malade, la sœur de Bon-Secours.

Elle roulait entre ses doigts les grains de son rosaire, pendant que la voiture se dirigeait au trot de deux chevaux vers la rue Saint-Dominique. Une porte cochère s'ouvrit, la voiture entra dans une cour sablée, et s'arrêta devant un large perron.. Sœur Saint-Jean leva les yeux et devint plus pâle que de coutume... Elle avait reconnu l'hôtel de Bréhat.

— Oh! ma chère sœur, dit une vieille femme

de charge qui paraissait fort triste, venez vite, madame est au plus mal.

Ces paroles retentirent au cœur de la religieuse :

— C'est madame la comtesse? dit-elle d'une voix tremblante en montant l'escalier.

— Oui, ma chère sœur... une attaque d'apoplexie... et sa fille, madame de Volsberg n'est pas ici; elle est à Vienne, dans la famille de son mari. M. le comte est seul... quelle douleur, mon Dieu !

Sœur Saint-Jean se soutenait à peine ; ce fut d'un pas chancelant qu'elle entra dans la chambre si bien connue... Un triste spectacle s'offrit à ses regards : sur le lit reposait la comtesse, les yeux fermés, le teint pâle et violacé ; la vie semblait presque éteinte en elle ; ses mains seules, errantes sur la couverture, annonçaient que la dernière lutte n'était pas finie. Le comte, assis au chevet du lit, regardait sa femme avec une attention douloureuse, et des larmes se succédaient sur ses joues ridées, larmes de vieillard, sortant d'un cœur profondément désolé. Sur la table de nuit étaient épars des flacons, des sels, des remèdes dorénavant inutiles. Au fond de la

chambre s'élevait un autel improvisé, qui avait servi à l'administration des sacrements ; car la malade, frappée d'un coup subit et mortel, avait reçu presque à la fois les premiers soins de l'art et les derniers secours de la religion. Laurence embrassa d'un coup d'œil cet affligeant tableau, et par un mouvement prompt, elle vint se mettre à genoux au pied du lit. Le comte la regarda, et la reconnut aussitôt :

— Eh quoi ! mon enfant, dit-il, c'est vous !

Ce mot d'affection, *mon enfant*, la remua jusqu'au fond des entrailles ; elle prit la main de son père, la baisa en la mouillant de pleurs !

— Vous la pleurez ! dit-elle, elle est si bonne ; elle vous aimait bien... et ma pauvre Yseult qui n'est pas ici...

L'attendrissement du vieillard redoubla au souvenir de sa fille. La sœur Saint-Jean avait pris une des mains de la mourante, elle la baisait aussi, en priant avec une ferveur ardente... Une joie amère remplissait son cœur, en se voyant seule entre son père et sa mère, leur donnant les témoignages d'amour d'une fille tendre et respectueuse.

— O mon Dieu ! se disait-elle, vous m'aviez réservé cette heure ! soyez béni, vous qui avez préparé une telle consolation à mon sacrifice.

La nuit suprême s'écoula ainsi ; vers le matin, madame de Bréhat mourut paisiblement entre les bras de son mari, et suivie jusqu'au ciel par les ardentes prières de sa fille. Sœur Saint-Jean lui rendit les derniers devoirs, et seule avec celle qui lui avait donné la vie, elle put alors l'embrasser en liberté, pour la première et la dernière fois.

Lorsque tout fut fini, lorsqu'elle fut prête à quitter l'hôtel de Bréhat, appelée ailleurs par l'impérieux devoir de l'obéissance et de la charité, elle alla prendre congé du comte et se mit à genoux devant lui, en disant :

— Monsieur... mon protecteur... mon père... donnez-moi, je vous prie, votre bénédiction...

— Mon enfant, répondit-il étonné, ce n'est pas à moi à vous bénir... vous êtes une âme sainte, agréable à Dieu... mais puisque vous le voulez, que les vœux d'un vieillard vous soient favorables !

Elle s'inclina sous la main paternelle, et

quitta le comte qu'elle pensait ne plus revoir. Mais elle se trompait. Un attrait inexplicable ramena vers elle le vieillard, qui, privé de sa femme et de sa fille, avait besoin d'appui et d'affection; il chercha à revoir celle avec qui il avait partagé les angoisses d'une funèbre nuit; bientôt il ne put se passer de sa présence et de ses soins. Il allait la voir, il lui confiait ses aumônes, il lui parlait d'Yseult; elle le regardait, le consolait et lui parlait du ciel; il l'appelait toujours sa fille, elle osait quelquefois l'appeler son père, et, sans que jamais elle eût trahi son secret, elle goûta le bonheur d'être la dernière joie, la suprême félicité de ce père bien-aimé. Alors elle n'eut plus rien à envier à Yseult, et tous les jours elle bénit Dieu qui lui a donné la double couronne d'une vie sans tache et d'un grand sacrifice.

LES DEUX TABLEAUX.

LES DEUX TABLEAUX.

I

— Mais, ma pauvre Dorothée, que faites-vous donc? Pourquoi ramassez-vous ces fleurs qui n'ont plus ni parfum ni couleur?

Ces paroles étaient adressées par une toute gracieuse et toute jeune fille, presque enfant encore, à une femme de chambre d'un âge mûr et d'une figure bonne et discrète. Elles se trouvaient toutes deux dans une charmante serre qui formait la dernière pièce d'un bel appartement de l'avenue Montaigne; la flore de tous les pays s'épanouissait autour d'elles; les bruyères, les cactus, les camélias, les mimosas, la famille variée des orchidées, les fuchsias, passant du pourpre foncé au rose le plus pâle, formaient sur ces gra-

dins des buissons aux splendides couleurs et aux enivrants parfums; l'héliotrope sauvage, la fleur de la passion, grimpaient aux murailles; des lampes rustiques, suspendues au plafond de verre, laissaient pendre des rameaux et des fleurs; un bassin, qui semblait creusé dans le roc, contenait des plantes aquatiques et charmait l'oreille par le doux bruit des perles liquides qui s'élevaient et retombaient sans cesse; au fond de la serre, une volière élégante renfermait de beaux oiseaux des Indes, qui retrouvaient une patrie dans cet air tiède et parfumé et parmi ces fleurs brillantes. Eugénie allait de ses oiseaux à ses fleurs, et jouissait de ces beautés d'un autre climat que la fortune avait rassemblées autour d'elle. Les plantes surtout attiraient son attention et ses soins : elle avait pris des ciseaux et elle enlevait adroitement les feuilles flétries, les fleurs fanées qui déparaient les arbustes; mais, à mesure qu'elles tombaient par terre, Dorothée les ramassait soigneusement et les déposait dans un petit panier. Eugénie s'en aperçut et l'interrogea à ce sujet. La femme de chambre hésita un instant, et lui répondit enfin :

— Mademoiselle, ces fleurs que vous jetez feront plaisir à quelqu'un.

— A qui donc ?

— Mademoiselle connaît-elle les gens qui demeurent au cinquième ?

— Non, Dorothée, vous savez bien que je ne suis jamais montée jusque là.

— Eh bien ! mademoiselle, ce sont de bien braves gens, honnêtes, laborieux, mais pauvres, oh ! pauvres !... ils sont allemands, je crois ; le père est graveur sur métaux, mais il est toujours malade, il ne gagne presque rien... Puis, il n'est pas connu, on ne vient pas le chercher à son cinquième étage... Ses enfants sont des artistes aussi : son fils, M. Frédéric, peint de grandes figures, des tableaux comme ceux qui sont dans la galerie de monsieur ; la fille, mademoiselle Ida, peint des fleurs...

— Et vous lui ramassiez des modèles ! Oh ! ma pauvre Dorothée, que ne le disiez-vous plus tôt ?

— Dame, mademoiselle Eugénie, je n'osais trop... C'est vrai, tous les matins, je ramasse les fleurs fanées de la serre et des jardinières, je les

porte à mademoiselle Ida, elle les étudie, elle les copie, elle les arrange en bouquets, en guirandes... Ah ! elle a bien du talent...

— Mais gagne-t-elle quelque chose ?

— Non, pas encore, elle et son frère ne font qu'étudier ; ils disent qu'ils n'en savent pas assez pour oser offrir leurs œuvres aux acheteurs... Ils sont si modestes et si laborieux, ces enfants-là ! Et tendres pour leur pauvre père...

Pendant que Dorothée parlait, Eugénie avait pris le petit panier et y avait jeté une moisson de fleurs, cueillies sur tous les buissons de la serre. C'était un groupe charmant qui aurait tenté les pinceaux de Van Spaëndonck.

— Tenez, dit la jeune fille, portez le panier à mademoiselle Ida ; dites-lui que demain je lui enverrai des albums, des modèles, et la collection des belles roses de Redouté. Nous sommes consœurs, car vous savez, Dorothée, mon oncle veut que j'apprenne à peindre les fleurs. Je ferai part à mademoiselle Ida de toutes mes richesses d'art ; elle en profitera sans doute mieux que moi.

— Et madame, et monsieur votre oncle ne diront rien ?

— Est-ce que maman dit jamais quelque chose lorsqu'il s'agit d'obliger, et mon oncle trouve-t-il à redire à ce que nous faisons, maman et moi ?

En disant ces mots, elle haussa gentiment les épaules; et Dorothée, prenant le panier, s'en alla toute joyeuse.

Ces douces relations, établies par une compassion délicate et une discrète sympathie, continuèrent, et Eugénie ajouta au mérite de ses attentions envers les pauvres artistes, le mérite plus rare de la persévérance. Les fleurs les plus belles, les fruits, les dessins, les œuvres d'art, tout ce que la richesse plaçait entre ses mains, elle le prodiguait à son tour à sa protégée ; elle pouvait beaucoup, car, orpheline de père, elle était la fille adoptive, l'héritière désignée d'un des plus opulents propriétaires de Paris. Son oncle, M. de Saint-Dizier, n'avait d'autres affections sur la terre qu'Eugénie et sa mère, mais toutes deux, simples et généreuses au milieu de la fortune, n'usaient de leur crédit sur l'esprit

du vieillard qu'en faveur des malheureux, et grâce à ces aimables avocats, M. de Saint-Dizier qui ne s'occupait guère des pauvres, était connu, vénéré de plus d'une famille indigente, et il ignorait lui-même les bénédictions qui entouraient son nom.

Eugénie eût bien voulu répandre de plus grands bienfaits sur le graveur allemand et ses enfants, mais ses bienveillants désirs se brisèrent contre une invincible fierté. En vain elle combina les moyens les plus ingénieux, en vain elle usa de toute la diplomatie que pouvait offrir l'esprit inventif de Dorothée ; son or fut refusé, ses présents renvoyés; les pauvres et fiers artistes n'acceptaient que les fleurs des jardins et de la serre, ou, à titre de prêt, quelques œuvres d'art et quelques livres précieux. Ida, dans de rares visites, lui témoignait une amitié timide ; mais jamais Eugénie ne put obtenir la confiance qui, seule, lui eût permis d'offrir librement ses services.

Ces obstacles ne purent cependant arrêter son zèle ; elle puisait d'ailleurs, en ce moment, aux sources de l'amour et de la tendre charité : elle se disposait à faire sa première communion. La

veille de ce grand jour, elle envoya à ses voisins une charmante corbeille, remplie de fruits et de fleurs ; au milieu des touffes de roses se trouvait une belle *Imitation*, avec ces mots : *Eugénie de Saint-Dizier à son amie Ida Kœnig ;* et le livre, conseil des heureux, consolation des affligés, ne fut pas refusé.

II

Dix ans se sont écoulés. Eugénie et sa mère n'habitent plus l'avenue Montaigne et le somptueux hôtel où elles ont vu couler tant de belles années ; la fortune et ses promesses ont fui ; mais, au fond de leurs cœurs, la tendresse mutuelle et la confiance en Dieu sont restées comme d'immuables trésors.

Devenu soupçonneux et irritable à la suite d'une cruelle maladie, M. de Saint-Dizier n'avait pu pardonner à sa sœur une légère opposition à

ses volontés, et, peu de temps avant sa mort, il l'avait déshéritée, en léguant ses biens immenses à des parents éloignés. Madame de Saint-Dizier ne se plaignit pas ; elle abandonna avec une tranquille fierté ce vaste héritage qui lui était promis, et elle se retira à Passy avec sa fille ; il leur restait une rente de deux mille francs, et elles vécurent dans une étroite médiocrité, oubliées du monde, l'oubliant aussi, et regrettant seulement de l'opulence le pouvoir qu'elle leur donnait de faire du bien. Cependant Eugénie voulut contribuer à leur existence par son travail ; elle se remit avec ardeur à ses études; et ses talents, ornements des jours prospères, devinrent son espoir et son avenir. Elle s'était beaucoup occupée de peinture ; elle reprit ses travaux, les poursuivit avec persévérance, et, après deux années de constants labeurs, elle acheva un tableau qui fut admis à l'Exposition. Elle y avait travaillé avec un zèle enthousiaste ; mais dès qu'il fut achevé, elle ne sentit plus que cet amer découragement de l'artiste qui a le sentiment du vrai et du beau, et qui ne peut réaliser l'idéal présent à sa pensée ; qui poursuit de ravissan-

tes images qu'il ne saurait fixer ; qui éprouve dans son âme des émotions qu'il ne saurait rendre ! L'encouragement du jury fut impuissant à relever son espoir et à contre-balancer la sévérité du jugement qu'elle portait sur son talent ; cependant elle voulut revoir son tableau au grand jour de l'Exposition, parmi les pages des maîtres, et elle se rendit avec sa mère au salon.

Elle chercha son œuvre, et la trouva dans l'angle bien éclairé d'une salle toute chatoyante de tableaux et de couleurs. Elle s'arrêta devant cette création de sa pensée et de sa main, et chercha à la juger avec impartialité. Ce tableau ne représentait que des fleurs, mais ces fleurs représentaient elles-mêmes une idée et surtout un sentiment. Eugénie, consacrée dès sa naissance à Marie, avait voulu que sa première toile fût dédiée à la douce Mère de Dieu : dans les branches touffues d'un chêne, on voyait cachée une gothique image de Marie ; au pied de l'arbre s'élevait un autel de gazon, sur lequel la piété des villageois avait apporté une énorme gerbe de fleurs. Eglantines des buissons, boutons d'or de la prairie, germandrées écloses au bord des ruis-

seaux, chèvrefeuilles et muguets des bois, grappes rosées, des acacias, lilas, pivoines et roses des jardins, toutes les belles fleurs du printemps se confondaient, s'enlaçaient sur cet autel dans le désordre le plus gracieux... Le tableau s'appelait le *Mois de Marie*. Eugénie le regarda d'abord avec amour, car elle pensait aux douces espérances qu'elle avait nourries en faisant ce travail : la protection de Marie, l'amour de sa mère, le souvenir déjà lointain d'Ida, toutes ces images revivaient pour elle sur cette toile ; mais après y avoir jeté un premier coup d'œil, elle la regarda en artiste et la jugea avec sévérité. Le dessin lui parut faible, la couleur peu solide : ce n'était pas la nature, telle qu'elle l'avait vue et admirée dans sa grâce sauvage, ce n'étaient pas là les fleurs, joyaux simples et précieux répandus sur la terre par la main du Créateur : c'était une nature de convention, c'étaient des fleurs de satin ou de papier, et non de vrais pétales, humides de la rosée de mai ! Elle se tourna vers sa mère avec tristesse et lui dit :

— Ce n'est pas cela, maman ! Oh ! si je pouvais peindre ce que j'ai dans la tête !

Au même instant son regard tomba sur une autre toile qui représentait aussi des fleurs, et s'y arrêta avec admiration. C'était une corbeille remplie de roses, mais de roses qui semblaient vivantes et parfumées, les unes, blanches au milieu d'un sombre feuillage, les autres passant par toutes les nuances du carmin, épanouies au milieu de la mousse, et rappelant toutes les nombreuses variétés de la plus belle des fleurs.

— Quel ravissant tableau! s'écria Eugénie, quelle vie, quelle fraîcheur! Oh! maman! regarde cette rose de roi, cette *Malmaison*, et cette magnifique rose mousseuse! Quelle richesse de tons et quelle sûreté de pinceau!

— Ma fille, dit Mme de Saint-Dizier, ce tableau ne te dit-il pas autre chose?

— Que veux-tu dire?

— Regarde-le avec attention: n'as-tu jamais vu une corbeille semblable à celle-là, remplie de roses de toute espèce, et au milieu des fleurs, un livre! Regarde ce livre, c'est l'*Imitation*... Ne te souviens-tu pas?

— La corbeille que j'ai donnée à Ida! Oh! maman, tu as raison, c'est la même, et ce ta-

bleau, il n'y a qu'Ida qui ait pu le peindre.

Vivement émue, elle chercha dans le livret; et trouva, sous le numéro 283, *une corbeille de fleurs, par Mlle Ida Kœnig, de Trèves.*

— C'est elle! elle s'est souvenue de moi après tant d'années! elle a réussi! Quel beau talent et quel noble cœur! Oh! maman, je suis heureuse, bien heureuse en voyant cela.

— Qui sait si nous ne reverrons pas Ida? dit Mme de Saint-Dizier à demi-voix.

— Et voici le nom de son frère, dit Eugénie qui avait feuilleté le livret; regarde: *M. Frédéric Kœnig, deux tableaux : Saint Philippe de Néri priant dans les catacombes de Rome, et Rodolphe de Hapsbourg accompagnant le saint Viatique.*

Elles cherchèrent les tableaux et les trouvèrent facilement, car la foule les avait remarqués et s'arrêtait devant eux. C'étaient des œuvres magistrales, pleines de séve et de force, et l'on ne savait qu'admirer le plus, ou de l'extase de la prière qu'exprimait le noble visage du saint priant au milieu des tombeaux des martyrs, ou de la piété guerrière du jeune page,

conduisant sous l'épaisse feuillée, au bord du torrent, le cheval qui portait le Seigneur des seigneurs. Ces tableaux paraissaient inspirer le recueillement dont ils étaient empreints ; et, volontiers, en les regardant, on eût parlé bas comme dans une église.

— C'est beau ! dit enfin Eugénie, et nos amis sont bien heureux !

Le lendemain, elle était assise à son chevalet, lorsqu'un coup de sonnette retentit vivement. Dorothée, dont la marche était appesantie par les années, alla ouvrir; on entendit une exclamation, et, au même instant, une jeune dame entra dans l'atelier et courut vers Eugénie. Celle-ci n'eut besoin que d'un coup d'œil :

— Ida ! s'écria-t-elle.

— C'est vous ! c'est vous enfin ! je vous ai tant cherchée ! Mon amie, ma bienfaitrice, je vous retrouve !

— Oh ! chère Ida, que je suis heureuse !

Elles se regardèrent : Ida n'était plus la jeune fille timide et sauvage qui évitait autrefois jusqu'aux caresses d'Eugénie et que la fierté du pauvre semblait cuirasser de glace ; calme, heu-

reuse, épanouie, son beau visage rayonnait des sentiments les plus purs et les plus tendres. Après de longues caresses et des mots interrompus, elle dit enfin à Eugénie :

— Vous ignorez-vous-même tout ce que nous vous devons... Reconnaissez-vous ce livre ? C'est l'*Imitation* que vous m'avez donnée au jour de votre première communion. Eh bien ! c'est à ce livre, don de votre main, que nous devons notre conversion ; car nous étions protestants, et nous sommes catholiques, nous sommes enfants de l'Eglise !... Écoutez : quand vous nous avez connus, nous étions bien malheureux !... étrangers, pauvres, sans ressources, désolés par la mort précoce de notre mère et par la maladie de notre père, nous n'avions au fond de l'âme qu'amertume et désolation. Vos délicates attentions vinrent quelquefois rasséréner nos esprits. Il est si bon, lorsqu'on souffre, d'être deviné et d'être plaint ! Il est si doux, lorsqu'on est isolé dans une grande ville, vrai désert pour l'indigent et l'étranger, de rencontrer un regard bienveillant, d'être l'objet d'une attention cordiale !.. Votre livre, cette chère *Imitation*, nous devint à

son tour une grande consolation. Jamais nous n'avions rien lu de semblable ; nous l'ouvrions au hasard, dans un moment de peine et d'angoisse, et toujours nous tombions sur le passage qui pouvait nous rassurer et nous fortifier. Mon père la lisait dans ses longues insomnies ; Frédéric l'ouvrait quand il était sombre et découragé ; pour moi, ce petit livre était mon refuge et mon intime ami. Oh ! que le chapitre du *Chemin royal de la Croix* a dû faire de bien aux âmes affligées, si j'en juge par ma propre expérience ! Et après avoir lu, après avoir admiré, nous en revenions à dire : Ce livre, c'est l'œuvre d'un catholique !

Et nous lisions le quatrième livre, et nous disions encore : — C'est dans son amour pour Dieu que l'auteur a puisé sa science des besoins du cœur... Et la bonté divine nous dirigeait ainsi par la main vers la connaissance de la vérité.

Vos bonnes œuvres, chère Eugénie, celles de madame votre mère, contribuaient à nous donner une haute idée de la religion catholique, et quoique nous ne fussions pas encore dans la

seule église, déjà nous goûtions ce parfum qui, semblable à celui de Madeleine, embaume toute la maison, et qui s'exhale à la fois des saintes œuvres des âmes fidèles et des pieux écrits des génies inspirés. Tous ces sentiments naissaient dans notre cœur, lorsqu'un parent de ma mère nous rappela à Trèves. Vous étiez alors aux eaux de Cauterets avec M. de Saint-Dizier ; je ne pus vous voir avant notre départ, vous dire mes sentiments, mes désirs et mes confuses espérances:.. Nous partîmes. En quittant votre maison, que je priai Dieu pour vous !

Notre retour en Allemagne fut heureux : Trèves est la ville catholique par excellence, et nous n'eûmes pas de peine à y rencontrer un bon prêtre qui accomplit, par ses instructions, l'œuvre que la grâce avait commencée. Nous abjurâmes les erreurs de Luther dans cette sainte église où l'on conserve la robe de Jésus-Christ ; et sous ces voûtes antiques qui ont vu tant de pleurs, tant de prières, nous eûmes le bonheur de boire aux sources vives des sacrements, et comme vous, chère Eugénie, je fis ma première communion. Mon père ne survécut pas

longtemps à ce beau jour ; il expira doucement pendant que je lui lisais, dans l'*Imitation*, le chapitre qu'il aimait tant : *du désir de la vie éternelle*. Sa mort fut à la fois pour nos cœurs amertume et joie : il n'était plus avec nous, mais il était avec Dieu !

Que vous dirai-je de plus ? Retirés dans notre pieuse Allemagne, nous avons prié, nous avons travaillé, Frédéric est devenu un bon peintre, et la célébrité, la fortune sont venues à lui qui ne les cherchait pas.

Je peins aussi les fleurs, et comme mon frère exposait cette année-ci à Paris, j'ai peint de souvenir la corbeille de roses que vous m'aviez donnée et qui renfermait ma chère *Imitation*. J'espérais vous offrir ce tableau, mais je ne vous ai plus trouvée, avenue de Montaigne, et personne n'a pu, après plusieurs années écoulées, me donner votre adresse. Votre *Mois de Mai* et le livret du salon me l'ont apprise... Béni soit Dieu ! ma sœur, mon amie, je vous ai donc retrouvée !

Toutes deux pleuraient. Madame de Saint-Dizier entra au même instant ; les deux jeunes

filles, les bras enlacés, coururent vers elle et la rendirent heureuse de leur bonheur.

Aujourd'hui, Eugénie est la femme de Frédéric ; Ida, qui ne veut pas se marier, ne les a pas quittés ; ils vivent en Allemagne avec madame de Saint-Dizier, et ils font partie de cette pléïade d'artistes chrétiens qui semblent ressusciter de nos jours la foi, la pureté, la simplicité, le génie d'Ange de Fiésole et de l'école de l'Ombrie, et qui glorifient le Seigneur par leurs œuvres et par leurs vertus.

LA MALÉDICTION D'UN PÈRE.

LA MALÉDICTION D'UN PÈRE.

I

— O Chiara! mon amour! comment peux-tu agir ainsi? Si tu savais combien tu contristes mon cœur! et notre père à qui tu désobéis! et le bon Dieu que tu offenses! et la Madone, qui nous tient lieu de mère, que tu affliges! Chiara! hélas! pourquoi te conduire ainsi?

Celle qui parlait de la sorte était une belle jeune fille de vingt ans, sérieuse, pensive, et dont les yeux noirs et limpides se mouillaient en adressant à sa sœur ces tendres, mais sévères paroles. Chiara écoutait, tête baissée, en jouant avec son bracelet de corail : Chiara était toute jeune, mais aussi jolie que jeune, et aussi légère

que jolie. Elle rougit un peu, releva sa tête gracieuse, et dit à Antonina, sa sœur :

— Quel grand mal fais-je donc, et pourquoi me gronder ainsi ?

— Enfant, tu le sais bien. De qui vient ce bouquet de jasmin que tu portes au corsage ?

Chiara rougit plus fort, et arracha quelques brins de ce bouquet frais et parfumé.

— N'est-ce pas cet étranger, ce peintre venu d'Allemagne qui te l'a offert ?

— Eh bien ! répondit Chiara, est-ce un crime d'accepter une politesse d'un cavalier étranger ? Toi-même, cette épingle de mosaïque qui attache ton voile, ne l'as-tu pas reçue du signor Giulio Pascali ?

— Mon fiancé ! dit Antonina, l'époux que m'a choisi mon père ! quelle différence !... Ne sais-tu pas, Chiara, que notre père ne veut plus recevoir les visites de maître Philippe Roos, et qu'il t'a défendu de te prêter à ses attentions ? La défense de notre père est formelle ; son amitié, sa bénédiction payeront ton obéissance ; mais il exige une soumission entière et sans réserve.

— Mais, ma sœur, pourquoi ne veut-il pas que le seigneur Philippe Roos soit son gendre ?

Ils sont peintres tous les deux; on dit que maître Roos a un grand talent...

— Mais il a aussi de grands vices! Pauvre sœur! notre père est prudent et sage; il veut t'arracher à un péril que tu ignores: ce doit être chose affreuse qu'un mauvais mariage!

— Philippe m'aime! dit Chiara d'une voix timide.

— Il le dit, mais, pour te prouver son amour, a-t-il délaissé la taverne? A-t-il renoncé aux compagnies mauvaises? Travaille-t-il plus et joue-t-il moins?... Hier, j'étais seule avec notre père, lorsque quelques autres peintres sont venus le voir. On a parlé de maître Roos, et j'ai appris sa vie de désordre, son luxe et son indigence... On vantait son talent, la souplesse de son pinceau, et on accusait son incurable paresse qui l'empêche de tirer parti des dons que le ciel lui a faits. Lorsque ces étrangers furent partis, notre père me dit:

— Jamais cet étranger n'épousera ma petite Chiara... J'aimerais mieux la mettre au tombeau de mes propres mains! Dis-le-lui, Antonina...

Chiara ne répondit point: ses larmes la suffoquaient. Hélas! cet étranger, mélange incroyable

de génie et de bassesses, ce peintre dont on admirait les ouvrages et dont on méprisait les mœurs, la malheureuse enfant l'aimait !...

II

Plusieurs années s'étaient écoulées: les étrangers qui venaient admirer Tivoli et ses cascades écumantes, se dirigeaient parfois vers un antique bâtiment, presque en ruine, qui s'élevait non loin de la villa de Mécène, à l'ombre de quelques pins, dans la situation la plus pittoresque. Ils ne pouvaient y pénétrer, car une porte solide en fermait l'entrée, et pendant qu'ils contemplaient ces murs chancelants, que le lierre tortueux semblait retenir dans ses multiples embrassements, leur attention était attirée par les bruits étranges qui sortaient de cette masure. C'était une clameur sauvage et bizarre, où dominait le rugissement des bêtes fauves, mêlé aux hennissements des chevaux, aux rauques aboiements d'une

meute en furie, aux chants aigus ou plaintifs des oiseaux, aux cris monotones des paons, des hiboux et des vautours.

Nul être vivant ne paraissait aux abords de cette demeure, et vers le soir, quand l'ombre rapide descendait sur la campagne, quand ces murs, témoins peut-être des fêtes coupables de quelques amis de Néron, se dessinaient, noire silhouette, sur le ciel enflammé du couchant, quand les clameurs sinistres devenaient plus aigres et plus retentissantes, les prêtres et les chevriers se signaient, s'éloignaient à la hâte de ce lieu maudit et n'osaient pas tourner la tête, dans la crainte de voir apparaître un démon, centaure, faune ou satyre; un des dieux immondes que l'antiquité avait adorés en ces mêmes lieux...

Et pourtant, ces lieux maudits étaient habités. Cette ruine, dont chaque hiver emportait un lambeau, était devenue l'unique asile de la belle Chiara Brandi; c'était là qu'elle vivait, délaissée de l'ingrat époux pour lequel elle avait fui son père et sa sœur. L'amour, la sainteté du lien conjugal, la protection qu'il devait à l'enfant imprudente qui, pour lui, avait tout bravé, tout

abandonné, aucun sentiment d'affection et d'honneur ne put retenir Philippe Roos loin de ses funestes habitudes. Il passait sa vie à Rome, à la taverne, et il payait la dépense de ses jours et de ses nuits par quelques tableaux faits à la hâte, mais avec une merveilleuse habileté de pinceau. Il peignait admirablement le paysage et les animaux. Lorsque son rapide travail avait payé une dette, il usait de son nouveau crédit, buvait, mangeait, jusqu'à ce que l'hôte réclamât son salaire; il reprenait alors ses pinceaux avilis, couvrait précipitamment une toile qu'il vendait au rabais, et dont un peu de soin, quelques jours de travail eussent fait un magnifique tableau.

Pendant ce temps, Chiara vivait seule à Tivoli, sans argent, sans ressources, n'ayant d'autre société que celle des animaux qui peuplaient cette antique maison, où Roos avait rassemblé des *modèles* de tous les genres, depuis l'aigle et le loup, jusqu'à la colombe et à la fauvette. Elle n'avait pas de domestiques : un valet de son mari venait de temps en temps donner la pâture aux animaux; elle n'avait pas d'amis, la conduite de Roos les avait tous éloignés; elle

n'avait plus de famille... Son père et sa sœur mariée à Pascali, vivaient au fond de la Sicile. Elle était seule et subissait, dans la plus affreuse solitude, toute l'amertume de son sort. Quelques années de malheur l'avait vieillie ; elle n'était plus belle, et personne n'aurait pu reconnaître la plus charmante personne de Rome dans cette ombre pâle et triste, qui errait, dominée par une seule pensée, au sein de ces ruines, et qui, entourée de ces animaux aux cris sauvages, ressemblait, dit un historien, à Circé au milieu des victimes de ses enchantements.

Une seule pensée dominait cette malheureuse créature. Elle ne regrettait pas sa beauté, ni la fortune, ni les doux plaisirs de sa jeunesse, ni même la tendresse de son époux, car elle avait lu au fond de ce cœur égoïste et dur ; elle ne regrettait qu'une chose que rien ne pouvait lui rendre : la bénédiction et l'amour de son père. Et il était trop tard ; car son père était mort en laissant peser sur sa tête le poids de sa malédiction, malédiction terrible, que le courroux du Seigneur semblait ratifier en ce monde.

Écrasée sous ce fardeau, Chiara ne se plaignait point ; elle endurait sans murmurer l'aban-

don, la détresse, les terreurs de la solitude, les déchirements du cœur ; quand son mari revenait auprès d'elle, elle l'accueillait avec douceur ; quand il s'éloignait, elle ne le retenait pas. Elle subissait, dans une résignation sombre et muette, les conséquences de sa faute, n'attendant plus le bonheur, n'essayant pas de fuir l'infortune, ne détournant pas les lèvres de la coupe, quelque amère qu'elle fût, et ne demandant à Dieu, dans ses ardentes prières, que sa miséricorde pour l'éternité. Elle priait pendant des nuits entières, prosternée devant l'image de la Madone ; elle demandait pardon à Dieu et à son père, elle suppliait Marie, sa mère, sa tendre mère, d'obtenir grâce pour elle, et de détourner de sa tête, au jour terrible du jugement, cette malédiction paternelle qui pèse d'un si grand poids dans la balance divine.

Et quand son confesseur, un vieux prêtre de Tivoli, lui disait :

— Ma fille, pardonnez à celui qui vous fait souffrir . . . . Elle répondait, humble et confuse :

— Comment ne pardonnerais-je pas, moi qui ai si grand besoin de pardon ?

Les années s'écoulaient, les peines s'accumulaient, et le sablier, trop rudement secoué, laissait tomber ses derniers grains de sable.

Un jour, Philippe Roos, après une longue absence, revenait aux ruines de Tivoli ... De loin, il entendit les clameurs des animaux, plus bruyantes, plus lamentables que jamais ... Parfois, ils se taisaient tous, et alors, le gémissement lugubre d'un chien retentissait dans la campagne solitaire. Étonné, il pressa le pas, il ouvrit la porte ... Personne ne vint au-devant de lui; celle qui accourait autrefois, si belle et si jeune, celle qui venait toujours, douce et triste, à sa rencontre, n'était pas là ... Les oiseaux de proie jetaient des cris affreux du haut de leurs perchoirs, le loup rôdait furieux dans sa cage.. Au fond des volières, les colombes ne roucoulaient plus : elles étaient étendues, les ailes ouvertes, sur leurs mangeoires vides ... Philippe se précipita dans l'escalier, il courut à la chambre de sa femme ... Un grand chien lévrier s'élança vers lui en hurlant... Il le repoussa. .. Sur le lit gisait une forme inanimée, blanche, immobile et froide comme une statue sépulcrale ... Ses mains étaient jointes et rete-

naient un crucifix et un papier : Chiara était morte de faim et de désespoir, en pressant sur son cœur la dernière lettre de son père, la lettre qui la maudissait, et la croix du Christ, sa suprême espérance contre les terreurs de la mort et les mystères de l'éternité . . .

La malédiction paternelle était accomplie ici-bas . . .

Philippe Roos pleura quelque temps, puis se consola et revint à sa vie première... Il mourut en 1705, en laissant un grand nombre d'excellents tableaux. Les Italiens, traduisant son nom, l'appellent *Rosa* ou la *Rose* de Tivoli !

FIN.

TABLE

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

